

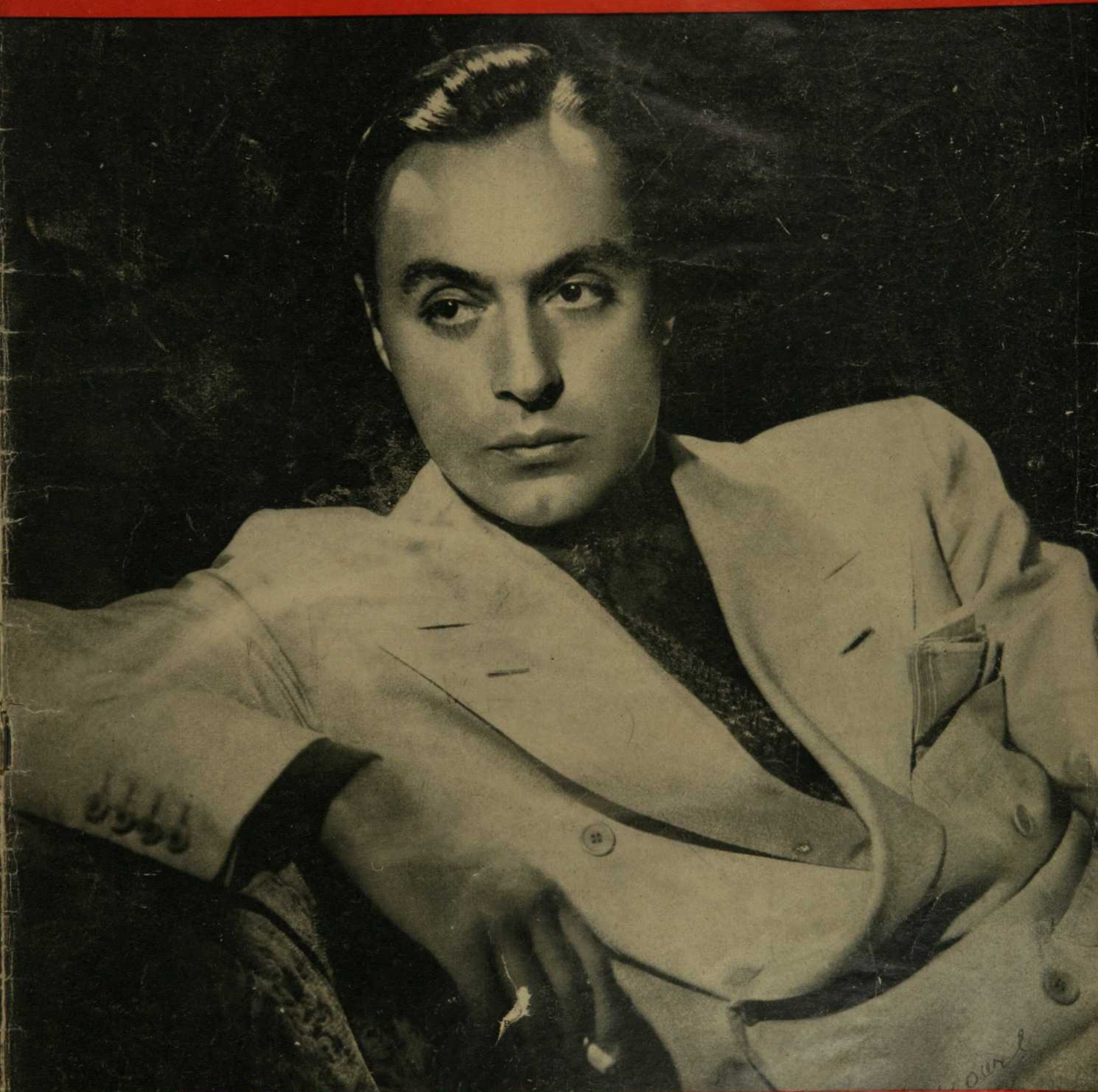
48^e année, No 39

Montréal, 27 février 1937

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



CHARLES BOYER

LES JUMEAUX RONDEAU POUVAIENT-ILS VIVRE ? par le Docteur Daniel Longpré

GRAND CONCOURS DE CINÉMA

dans "LE SAMEDI"— 6, 13, 20 et 27 février 1937



Charles Boyer et Marlene Dietrich

Nos prix sont en montre dans la grande vitrine de

J. CORBEIL. Magasin à Rayons

6500, rue St-Hubert, coin Beaubien, Montréal.

NOS PRIX

Les nombreux prix offerts chaque mois consistent en objets personnels ayant appartenu à de grandes étoiles de cinéma et offerts par elles ; en un prix en argent et en magnifiques photographies autographiées par ces étoiles.

En FEVRIER, les prix sont offerts par

CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH

MARLENE DIETRICH offre :

- 1er prix — Les sandales marocaines qu'elle portait dans son film United Artists : *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Ses plus riches souliers de boudoir.
- 3e prix — Un billet de \$5.00.
- 4e, 5e et 6e prix — Une superbe photographie autographiée de Marlene Dietrich.
- 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Marlene Dietrich à encadrer.

CHARLES BOYER offre :

- 1er prix — Le chandail gris fer, à fermeture éclair, qu'il porta dans plusieurs scènes de *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Un billet de \$5.00.
- 3e, 4e et 5e prix — Une très belle photographie autographiée de Charles Boyer.
- 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Charles Boyer à encadrer.

AVIS IMPORTANT. — Les concurrents peuvent, pour éviter des frais postaux, nous envoyer en une seule fois, d'ici le 25 février exclusivement, les quatre coupons du Samedi des 6, 13, 20 et 27 février.

En plus du Samedi, achetez *Le Film*, la plus grande revue de cinéma du Canada français, où vous trouverez tous les renseignements que vous désirez obtenir sur le cinéma français et américain.

REGLES DU CONCOURS

1. Ce concours extraordinaire, comme il ne s'en est jamais fait au Canada, sera divisé en TROIS concours mensuels. Chaque concours mensuel (Février, Mars et Avril) est indépendant des autres et comporte un certain nombre de prix distribués à la fin de chaque mois. Ce n'est pas UN concours, mais bien TROIS concours différents que nous offrons à tous ceux et celles qui achèteront LE SAMEDI.

2. Chaque concours mensuel porte sur DEUX célèbres artistes de cinéma, français, américains, etc., au sujet desquels nous poserons quelques questions auxquelles vous devez répondre chaque semaine. Ces questions sont à la portée de tous nos lecteurs et lectrices qui s'intéressent le moins au cinéma.

3. Les concurrents n'ont donc qu'à inscrire chaque semaine leurs réponses sur le coupon ci-dessous et à nous le renvoyer d'ici le 25 février exclusivement. Ils devront remplir de la même manière les quatre coupons du mois (dans Le Samedi des 6, 13, 20 et 27 février) pour avoir droit de participer au concours de février.

4. Le concours du mois de février porte sur CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH.

5. Les gagnants des prix de février pourront également concourir en mars et avril. Les seules personnes exclues de nos concours sont les employés de nos trois magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* et les membres de leur famille.

6. Les noms des gagnants de février seront révélés dans un numéro du Samedi de mars, et la distribution des prix de février sera également faite en mars, aux bureaux du Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, ou expédiés par la poste aux gagnants non domiciliés à Montréal.

7. Les juges du grand concours de cinéma du Samedi seront : M. Christo Christy, correspondant du Film à New-York ; le rédacteur en chef des TROIS grands magazines canadiens : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* ; et Francine, directrice des pages féminines de *La Revue Populaire*.

8. Les personnes incapables de se procurer le numéro du Samedi 6, 13 et 20 février chez leur marchand habituel pourront en acheter à nos bureaux, 975, rue de Bullion, Montréal.

QUESTIONNAIRE

1. Indiquez la nationalité de Marlene Dietrich et de Charles Boyer.
2. Sont-ils célibataires ou mariés ? (Si mariés, avec qui ?)
3. Donnez l'âge de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (L'âge approximatif, si vous ne connaissez pas leur âge exact.)
4. Donnez la grandeur et le poids de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (Grandeur et poids approximatifs, si vous ne le savez pas exactement.)
5. Le titre du dernier film (américain ou français) dans lequel ont joué Marlene Dietrich et Charles Boyer. Il s'agit de films représentés au Canada.
6. Réponse décisive pour éliminer les ex aequos : Combien de réponses allons-nous recevoir au concours de février (6, 13, 20 et 27 février). Pour vous aider, le chiffre de notre tirage actuel est de 40,000 à 45,000 par semaine. En cas d'ex aequo, les divers prix iront aux concurrents qui nous donneront le chiffre le plus près de la vérité.

LE CONCOURS DE CINEMA "LE SAMEDI"

975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-dessous mes réponses à votre concours de février sur MARLENE DIETRICH et CHARLES BOYER. (J'ai également rempli les coupons du "Samedi" des 6, 13 et 20 février.)

- | | |
|----------|----------|
| 1. _____ | 1. _____ |
| 2. _____ | 2. _____ |
| 3. _____ | 3. _____ |
| 4. _____ | 4. _____ |
| 5. _____ | 5. _____ |

6. Réponse décisive : _____

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROVINCE _____

La Ligue contre le Baiser

Carnet éditorial

JE VENAIS de terminer la lecture des nouvelles du jour, c'est-à-dire fait une revue rapide des événements européens et témoigné finalement ma sympathie à l'Europe en faisant, d'un coup de pied, sauter le journal à l'autre bout de la pièce. On ne devrait jamais gâter sa digestion avec les émanations remugles de l'impolitique internationale et la punaisie de la sale cuisine qui se prépare en Europe.

Comme contrepoison, je pris un de mes auteurs favoris, m'allongeai béatement dans un fauteuil, les pattes près du feu, la pipe au bec et...

Et je sursautai au coup de sonnette d'un intrus qui, décidément, voulait compléter l'œuvre du journal.

C'était un petit vieux à la figure chafouine, qui avait été peut-être un homme autrefois mais n'était pas encore tout à fait un singe. Sur la carte grand format qu'il me tendit comme présentation, je lus ceci :

CACTUCÈPE HINEUX

Membre de l'Académie Anti-Folichonne,
représentant de la Société des Grincheux endurcis,
président d'honneur du Club Pessimiste,
Grand-Maitre de l'Ordre des Rabat-Joie et Morose-
Croix d'un groupe à l'état de projet

Pas mal ahuri, je levai les yeux sur le visiteur et me demandai comment tant de titres aussi prestigieux pouvaient trouver place sur la maigre surface d'un aussi petit homme.

— Ce n'est pas tout, dit-il, comme s'il eût deviné ma pensée ; j'ai d'autres activités et, surtout, j'ambitionne une haute fonction : celle de président-fondateur de la Ligue impitoyable contre le baiser. — Ne seriez-vous pas, lui répondis-je, également satisfait d'avoir une carte d'admission à l'asile St-Jean-de-Dieu ?

Le petit homme devint cramoisi, roula des yeux furibonds et parut se gonfler sous la poussée intérieure d'invectives qui ne voulaient pas sortir. Par bonheur, Colinette était là.

— Va me chercher un parapluie, demandai-je à la gentille espiègle.

— Pourquoi donc ?

— Le monsieur va peut-être éclater ; tu vois qu'il est déjà tout boursoufflé ; alors je prends mes précautions...

L'illustre Cactucèpe-Hineux haussa les épaules.

— Je vois, dit-il, que vous ne me prenez pas au sérieux, et j'aurais dû m'y attendre, car l'Humanité n'est pas encore prête à recevoir les grands enseignements que des hommes comme moi peuvent seuls lui donner.

— Allons, calmez-vous, dis-je au bonhomme, et faites-moi le plaisir de m'exposer vos griefs contre le baiser... Colinette, remporte le parapluie.

— J'ai la susceptibilité des génies mais la patience des martyrs, dit le petit homme en s'asseyant ; je vais donc essayer d'extirper quelques-unes des erreurs qui obnubilent fâcheusement le cerveau des hommes en général et celui des chroniqueurs de votre espèce en particulier.

— On n'est pas plus aimable !...

— Je suis comme ça. Je vous dirai donc, sans ambages, que je vous regarde comme un être antédiluvien, préhistorique avec votre manie de fourrer du sentiment partout, même chez les bêtes et, ce qui est plus grave encore, de prêter des bons sentiments à tous les êtres, même aux hommes.

— Vous n'admettez pas la sentimentalité ?

Le petit homme bondit.

— Je suis un être évolué, moi, monsieur ! une énergie, un caractère, un homme positif et pratique et non pas un nicodème rêvant la vie ou vivant un rêve. L'amour est une farce et le baiser un restant de cannibalisme !

— Et moi qui pensais que c'étaient les deux meilleures choses au monde...

— Dites les pires ! Le mot « amour », c'est l'étiquette menteuse que les hommes ont mise sur la plus

féroce de leurs passions et sur les moyens hypocrites ou franchement canailles de la satisfaire. Quant au baiser, parlons-en ! c'est l'invention la plus bête, la plus ridicule et la plus dangereuse que les hommes aient jamais faite. Pourtant, ils ne manquent pas d'esprit d'invention quand il s'agit de blagues.



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél: PLateau 9638*

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

A B O N N E M E N T

CANADA	Etats-Unis et Europe
Un an \$3.50	Un an \$5.00
Six mois 2.00	Six mois 2.50
Trois mois 1.00	Trois mois 1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

— Que reprochez-vous donc au baiser ?

— Ce que je lui reproche ?... Ah Seigneur ! il demande ce que je reproche au baiser !... Mais tout, et le reste par dessus le marché ; je lui reproche ce qu'il est, ce qu'il peut être et même ce qu'il n'est pas. Oh ! ne souriez pas, je vais m'expliquer...

« Je lui reproche ce qu'il est : un usage bête comme celui de certains sauvages qui l'ont remplacé par des frottements de nez. Est-ce que les chiens eux-mêmes admettent le baiser ?

— Non ; comme les sauvages dont vous parlez, ils emploient leur nez, et encore ils se trompent de côté, mais ce ne sont que des chiens.

— Plaisanter n'est pas répondre. Je continue : je reproche au baiser ce qu'il peut être, c'est-à-dire la source des pires maux, car c'est l'idéal véhicule des microbes, le dispensateur d'abcès, marasmes, érythèmes, grenouillettes, dermatoses, anorexies, péripneumonies, pharyngites et vertigos, sans compter d'autres maux de l'espèce la plus grave et qui vous mènent tout droit à la table d'opération ou bien à six pieds au-dessous de la racine des pissenlits.

— Vous me faites frémir.

— Ça ne se voit guère ; on dirait même que vous avez l'air de vous ficher de moi, mais cela prouve bien votre inconscience et votre ignorance des réalités. Ne savez-vous pas que de grands savants ont condamné le baiser pour les méfaits dont je vous ai cité quelques échantillons et qu'on a souvent formé, pour le combattre, des ligues très sérieuses ?

— Mais pas très durables.

— Parce que l'humanité est à peine sortie d'une barbarie dont elle a conservé plusieurs pratiques, celle du baiser entre autres. Autrefois, les hommes se dévoraient mutuellement à la croque-au-sel, et ils ont toujours conservé quelque chose de ce goût pour la chair humaine ; ce quelque chose-là c'est le baiser, simulacre de mastication dans lequel se manifeste, plus ou moins consciemment, le désir de manger la personne qu'on embrasse. Ce qui le prouve bien, c'est que, souvent, des amoureux se mordent et prétendent trouver ça très bon. Que répondez-vous à cela ?

— Rien, sinon que vous reprochez encore au baiser ce qu'il n'est pas, et je voudrais bien savoir quoi.

— Ce qu'il n'est pas ?... Mais c'est tout simplement une satisfaction, puisque ceux qui en font usage veulent toujours recommencer et ne parviennent pas à se rassasier !

— Savez-vous, illustre Cactucèpe-Hineux, qu'avec ce dernier reproche vous venez de faire le plus bel éloge qu'il soit possible du baiser, et d'en fournir la meilleure justification ?

— Aurais-je commis cette erreur ?

— C'en est une de plus à ajouter aux autres, car les petits magots de votre espèce feraient mieux de ne pas s'attaquer à ce qui donne un peu de charme à la vie. Supprimez l'Amour, supprimez le baiser, et vous verrez la belle dégringolade de cette pauvre humanité jusqu'au fond d'une barbarie dont vous la prétendez à peine sortie. Mais, j'y pense... monsieur le magot, ne seriez-vous pas un agent d'une nouvelle espèce cherchant à jeter le trouble dans la société ?... Colinette, passe-moi, non le parapluie cette fois, mais le manche à balai !

Je n'eus pas à m'en servir ; l'illustissime Cactucèpe-Hineux s'était envoyé mystérieusement dans le brouillard d'où il était sorti... et je me rendis compte que ma digestion avait été seule troublée par un assoupissement aggravé d'un commencement de cauchemar.

Voilà ce que c'est que de se plonger le nez dans le fatras malodorant des nouvelles européennes après un bon dîner...

J. de Verneuil

Le Contremaître

JEAN DAYOS, sa journée faite, avait quitté l'atelier gaiement et à cette heure, l'âme assombrie tout à coup, il cheminait le long du boulevard extérieur. Depuis un instant il suivait une de ces voitures à bras, qui, les jours de terme, sillonnent Paris, portant tout un ménage de petites gens, empilé entre leurs ridelles branlantes.

Pour lui, la vue de certains objets entassés là : l'armoire à glace, la machine à coudre, la frêle table à ancrage, la cage à serins vide, jusqu'aux deux pots à fleurs dont les marguerites s'effeuillaient au cahot, tout ce petit mobilier d'ouvrière parisienne — qui lui en rappelait un autre presque identique — avait quelque chose de triste infiniment... et il allait d'un pas machinal, le cœur endolori d'une souffrance ancienne.

Pour échapper à ces souvenirs, Jean se disposait à prendre une autre rue, lorsque, devant lui, la voiture s'arrêta bloquée contre le trottoir. Celui qui la traînait, un petit vieux aux épaules pointues, après deux ou trois coups de bricole insuffisants pour démarrer, se retourna, cherchant quelqu'un.

La cotte bleue de Jean Dayos, sa mine affable, sa carrure aussi, apprirent au déménageur qu'il avait là ce qu'il cherchait :

— Un coup de main, compagnon.

L'interpellé posa simplement à plat sur la ridelle sa main droite barbouillée de suie :

— Hop ! — Et la voiture enlevée fila toute seule. L'homme du brancard ne la sentait plus.

En haut de la montée il voulut s'arrêter, mais le chargement l'entraînait sur la descente, il ne put que crier de loin :

— Merci ! Puis, vous savez, c'est pas du coton que vous avez dans la manche, vous.

L'autre ne l'écoutait pas ; passé sur le trottoir il venait de s'installer à la terrasse d'un marchand de vins ; et, sans remarquer le garçon, planté devant lui : « Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? »... il contemplait le paysage, l'air pensif :

— Ce que vous voudrez... un vermouth, finit-il par dire.

On était au mois d'avril — six heures du soir — et la saison s'annonçait précoce cette année-là. Sur ces boulevards extérieurs, les platanes bourgeonnaient plus verts d'un matin à l'autre.

En face, plus hâtifs, mieux soignés, les arbres du Père-Lachaise, tous couverts de leur jeunes feuilles, s'ébouriffaient au vent tiède.

On sortait des ateliers, et, le long des trottoirs, c'était cette foule joyeuse des premiers soirs de printemps.

Jean restait là, s'abandonnant aux souvenirs ranimés soudain par la rencontre de tout à l'heure, repris par sa mélancolie habituelle, encore aggravée par cette gaité des autres.

Contremaître à l'usine Colson, toute proche, gagnant bien sa vie, il avait, disait-on, tout pour être heureux. Ceux qui parlaient ainsi ne se doutaient pas que l'ouvrier avait eu jadis une aventure de cœur, mal finie... et dont il souffrait encore à dix ans de là.

A cette époque, Jean Dayos, français du Nord, bel homme, avec une figure débonnaire de bon géant, avait rencontré dans un bal du 14 juillet, certaine fleuriste, une « parigotte », brune et élancée, dont les yeux noirs pétillants firent sur ce flamand flegmatique une impression profonde.

Les jeunes gens se revirent au restaurant le lendemain qui était un dimanche.

Les larges épaules de son danseur, sa barbe d'or ne laissaient pas la petite indifférente... et comme ils étaient libres tous les deux, ils allèrent se promener à la fête installée, ainsi que tous les ans, le long des boulevards.

Marie Blain, la fleuriste, avait fait des frais de toilette, son compagnon également et parce qu'ils étaient jeunes l'un et l'autre, élégants de cette façon naturelle des ouvriers parisiens, qu'ils avaient sur toute leur personne cette aisance que donne le contentement, on les prenait pour un étudiant et une grisette en ballade.

Toute la soirée Jean émerveilla son amie par son savoir-faire aux jeux d'adresse ou de force.

C'était un plaisir de le voir sauter vers le maillet et l'abattre sur la tête de turc. A chaque coup il renvoyait le curseur jusqu'en haut du mât et gagnait des flots de rubans que Marie Blain distribuait aux spectateurs faisant cercle.

Aux loteries, au contraire, Jean Dayos perdit tout ce qu'il voulut et sa compagne murmurait en rougissant :

— Malheureux au jeu...

Deux verres de champagne que l'ouvrier en fonds, ce soir-là, voulut offrir à tout prix achevèrent de les griser... et ils rentrèrent ensemble.

Ce furent six mois de bonheur si parfait que le jeune homme faisait déjà le plan d'épouser Marie Blain, mais mal conseillée, mal gardée aussi par Jean trop bon, elle s'envola un beau matin.

Depuis, Jean était devenu maussade, il fuyait les camarades et vivait seul en sauvage, ne parlant guère, hors du travail, qu'à sa concierge, la mère Bat, une brave femme, un peu braquée, mais très dévouée, qui tenait son ménage de vieux garçon. N'ayant personne à aimer, à la longue il s'était attaché, comme les chats aux murs de la maison qu'il habitait, en haut, sous les combles. De plus, ce logement lui plaisait parce que — le restant de l'étage, sauf un local toujours vide, était loué à bail comme entrepôt à un fabricant de registres — il était sûr d'être seul longtemps sans voisin.

Afin de mieux enterrer sa jeunesse, pour mieux se vieillir, Jean, si soigneux de sa tenue jadis, se négligeait chaque jour davantage.

Toujours en cotte et machuré de suie, la barbe longue, le front coupé de deux rides précoces qu'exagérait le noir du charbon, il paraissait plus que son âge. On lui donnait, dans la maison, quarante ans et plus.



La concierge était seule à connaître le secret du mécanicien qu'elle rebrouait parfois sur son genre de vie et sur son célibat persistant.

— Si c'est pas dommage... Un garçon comme vous, fin ouvrier, cœur d'or au fond, gagnant quinze francs par jour, vivre seul.

Alors le mécanicien hochait la tête mélancoliquement.

— Merci bien.

II

CE SOIR-LÀ, son verre pris et payé, le contremaître revenait songeur, lorsque, arrivé devant sa porte, boulevard Ménilmontant, il trouva le passage barré par la voiture de tantôt. La moitié des meubles déjà descendus coupaient le trottoir, encombraient l'allée. Jean eut un mouvement d'humeur, de recul.

— Cette fois c'est complet, marmottait-il. Dire que j'avais eu un pressentiment à la rencontre de cette satanée voiture... eh bien, ça y est ! comme il n'y a dans tout l'immeuble qu'un logement, celui en face de moi, là-haut, de libre... je vais avoir des voisins pis que ça, des voisins.

Il rentra, et tout en louvoyant parmi les meubles, il se demandait qui avait bien pu louer ce galetas dont personne ne voulait jusqu'ici. En effet, le logis se composait de deux pièces en enfilade, mal éclairées par une seule croisée en encoignure sous le toit, d'où l'unique vue était un grand mur jaune, sans fenêtre et — par une échappée — un morceau du Père-Lachaise, le coin le plus sinistre du cimetière : une allée montante, sans verdure, entre une double rangée d'anciennes tombes abandonnées, lugubres. De là-haut, cela ressemblait à une route déserte, plantée de croix noires et qui s'en allait, n'en finissant plus, tenant tout le ciel, tout ce qu'on en voyait du moins.

Si bien qu'à chaque fois les gens en quête d'un local étaient repartis sans en demander plus long.



JEAN PARUT DANS L'ENTREBÂILLEMENT ET SA FIGURE SE RENFROGNA.

— Moi qui espérais bien être pour longtemps sur mon carré, répétait le mécanicien.

En passant devant la loge obscure il entendit, au fond de ce trou sombre, le père Bal remuer des pièces, les compter une à une.

— Soixante... c'est bien ça : voilà votre quittance. On a fait un rabais parce que c'est vous, des amis, et puis rapport à la vue qui n'est pas gaie.

— Pas gaie — interrompit une voix fraîche qui éclata... — à cause du cimetière... On y est fait, maman et moi. Quand on travaille dans les couronnes mortuaires.

Jean qui s'était arrêté une seconde, charmé par cette voix claire, pleine de bravoure et par cette phrase inattendue, se précipita... Un pas leste, sautillant, venait derrière lui. Sur le palier du quatrième il rencontra, le précédant une femme — la maman, sans doute — qui portait une chaise en tapisserie. Elle venait de s'arrêter, le menton levé vers l'étage supérieur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

La concierge qui se trouvait là-haut, ayant voulu présider elle-même à l'aménagement de ses nouveaux locataires — des vieilles connaissances à elle — se pencha sur la rampe, répondant :

— C'est l'armoire qui ne passe plus.

La personne qui suivait Jean se mit à marcher plus vite, et la jolie voix de tout à l'heure chanta de nouveau :

— Oh ! mon armoire ! surveillez, mère Bal, j'y tiens, vous savez...

De son côté le contremaître escaladait les marches quatre à quatre, ne pensant qu'à se tirer de là, de ce remue-ménage qui l'horripilait.

Parvenu au cinquième, il dut s'arrêter. L'armoire en effet bloquait l'escalier, plus étroit à partir de cet étage.

Nouvelle par G. GAYAR

Illustration de F.-L. Nicolet

Il était impossible de la porter à deux, et le déménageur, un petit homme chétif, ni son aide — un camelot raccolé en bas — n'étaient de taille à enlever cette lourde pièce.

La concierge tournait autour, lorsqu'elle aperçut le contremaître, et avec ses manières brusques :

— Vous tombez bien, vous, M. Jean.

L'homme fit la grimace, mais il était pris, il fallait s'exécuter. Tandis qu'il serrait ses mains, s'approchant du meuble, le palpan, une jeune fille arrivant essoufflée derrière le mécanicien déclarait tout haut :

— Mais il ne pourra jamais.

— Laisse donc...

— C'est de l'acajou massif, annonça la petite toute fière.

Déjà le mécanicien avait chargé l'armoire sur une hanche, et partait devant, sans paraître s'apercevoir du poids.

Derrière lui la jeune fille chuchottait avec la concierge :

— Mazette... combien faudra-t-il lui donner, quarante sous ?

— Y penses-tu... un contremaître.

— Combien ?

— Rien du tout.

— Alors, quoi, je ne puis pourtant pas l'embrasser, ce barbouillé-là, pour la peine ; il est trop noir.

— Petite effrontée.

Son meuble mis en place, Jean Dayos se retournait pour partir, lorsqu'il se trouva nez à nez avec son alerte voisine qui, un verre d'eau d'une main, de l'autre une bouteille sortie prestement d'un panier, le regard bien en face, lui offrait à boire avec un joli geste.

Doigts à fossettes très blancs, un peu meurtris au bout par l'aiguille, taille menue, peau fine, yeux noirs, toujours en mouvement. C'était tout le portrait de l'autre, et l'ouvrier bouleversé par cette ressemblance, se disait que son malheur était complet, cette fois ; ses pires pressentiments n'avaient pas prévu celle-là.

L'ouvrière — Lucette Chanon — fine mouche, mais espiègle, s'était tout de suite aperçu de l'embarras du contremaître et le prolongeait en versant lentement, un sourire moqueur aux lèvres. Enfin, elle tendit le verre plein jusqu'en haut.

— Pour vous remercier...

Jean, mal à l'aise, se sentant ridicule, humilié, furieux presque, de se voir si petit garçon devant cette gamine qui se fichait de lui, but d'un trait et replaça lui-même le verre sur la table :

— Merci.

Sur ce mot sec, sans écouter les excuses de la mère qui le devinait pressé, il partit brusquement, tandis que, sur ses talons, un rire clair fusait à travers la porte.

III

Tu l'auras fâché », dit la maman, sans se troubler plus que ça.

Madame Chanon, jeune encore, était une personne sans âge apparent, à la figure jaune, à la voix lente, résignée, indifférente.

Depuis des malheurs, son veuvage, la perte d'un fils, tout lui était égal dans la vie, et elle laissait faire, sûre de sa fille, connaissant sa nature foncièrement honnête et bonne, elle lui passait ces enfantillages, ces mots en l'air.

— Il faut bien ! — expliquait-elle — quand la petite est re-tée des heures devant sa table à composer avec des perles des emblèmes de deuil pour couronnes, des phrases lugubres : à mon père... à mon fils... regrets... elle a les idées tristes, les membres gais forcément. Elle danserait presque, comme une fois, où sur un air de valse qu'une clarinette jouait dans la cour, elle a lâché son ouvrage et est partie à tourner entre les murs, deux rangs de perles sur la tête.

« C'est nerveux, il faut qu'elle se dégourdisse et que jeunesse se passe. Elle est restée très enfant, malgré ses dix-neuf ans et plus... J'aime mieux ça que de la voir pleurer.

Cependant, dans leur logement du sixième, les deux femmes s'étaient mises à la besogne, plaçant des tasseaux, posant des rayons pour le déballage des paniers, plantant là des clous dans tous les coins.

L'ouvrage n'avancait pas, elles étaient tombées sur un mur en pierre, contre lequel la masse de leur petit meuble de bazar venait de se fendre.

— Nous voilà fraîches, dit la mère, laissant aller ses bras avec un découragement comique, jamais nous n'arriverons.

— Que si, maman, attends un peu.

D'un saut, Lucette fut à la porte de leur voisin ; elle frappa, Jean parut dans l'entrebâillement et sa figure se renfrogna.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pardon, monsieur, vous ne pourriez pas nous prêter un marteau.

— Mais si — l'homme s'éloigna, revint — voilà !

Lucette rentra chez elle, en sautant.

— Je suis contente...

— D'avoir trouvé un marteau ?

— Et un ours à faire enrager.

— Prends garde, tu vas trop loin. La concierge nous a tant recommandé !... il se plaindra, peut-être.

— Mais non. C'est un ours... apprivoisé ; il grognera tout ou plus et dansera ensuite... Faites le beau, monsieur l'ours... disez bonjour à ces dames...

— Tu es folle.

(Lire la suite page 42)

Deux aspects des chutes du Niagara dans leur état actuel. En haut, une photo du C.P.R. et, au-dessous, une vue prise par l'A.S.N.



La Fin du Niagara

Chronique
Documentaire
par
LOUIS ROLAND

C'EST assurément une des plus belles chutes d'eau du monde entier que celle du Niagara ; on pourrait même dire « les » chutes du Niagara, car il y en a deux en une seule : la canadienne et l'américaine.

Le spectacle est magnifique de cette énorme masse d'eau d'un demi-million de verges cubes par minute qui fait un saut de cent soixante-huit pieds pour continuer sa route en des tourbillons défilant la hardiesse et l'habileté des plus audacieux risqué-tout et des meilleurs sauteurs de rapides.

En plus de son extrême importance au point de vue scénique, le Niagara est une source d'énergie de nature à rendre les plus grands services ; il en résulte que sa disparition serait une perte atteignant les proportions d'une catastrophe.

Est-ce à dire que la célèbre chute peut disparaître un jour ?

La chose est hors de doute. Un temps viendra où le Niagara ne sera plus qu'un souvenir, où ceux qui voudront se faire une idée de ce qu'il aura été devront consulter les archives contenant la multitude des photos prises à titre officiel ou privé de l'énorme masse d'eau et des ouvrages construits par les hommes pour utiliser une partie de la force qu'elle développe.

Par un phénomène dont l'action est inexorable et l'effet universel, le nivellement tend à se produire partout à la surface du globe terrestre. Cela tient à deux causes principales : l'usure produite par les éléments extérieurs et l'action de la pesanteur qui tend à ramener toute matière dans la direction du centre du globe terrestre.

La plus orgueilleuse montagne subit cette implacable loi. Lentement, les pluies, les vents, les différences de température la désagrègent, des affaissements se produisent, des éboulements partiels ont lieu d'une manière continue ; parfois ce sont de simples pierres qui roulent au fond d'un abîme, d'autres fois ce sont des pans entiers de la montagne qui glissent et s'éboulent dans un fracas terrible en ensevelissant tout sur leur passage.

Les vallées se comblent, la montagne diminue de hauteur, il reste de nombreuses aspérités qui disparaissent les unes après les autres et, finalement, c'est une plaine immense là où se trouvaient autrefois des pics majestueux et des abîmes à donner le vertige.

Cela prend du temps, beaucoup de temps ; la vie humaine est trop courte pour observer de tels phénomènes dans toute leur ampleur ; il n'est possible d'assister, et encore occasionnellement, qu'à ce qu'on pourrait appeler des opérations de détail, mais cela n'empêche pas l'œuvre de se poursuivre sans arrêt jusqu'au but final.

Cent mille années, dans la vie d'une montagne en sont à peine dix dans la vie d'un homme mais, en regard de la vie totale de la planète, ces cent mille années sont à leur tour bien peu de chose. Depuis que la terre existe, c'est-à-dire depuis sa solidification, sa surface a changé d'aspect bien des fois, et nous sommes dans une profonde erreur quand nous nous imaginons que les choses ont toujours eu l'aspect sous lequel nous les voyons.

La science de la géologie nous apprend d'une manière formelle que dans un passé vieux de plusieurs millions d'années d'énormes montagnes existaient dans des endroits où des plaines immenses étendent leur paysage monotone aujourd'hui ; que les continents étaient découpés d'une

autre manière ; que certains d'entre eux ont disparu complètement sous les eaux tandis que d'autres ont surgi du fond des océans.

La terre est en perpétuel état de gestation, et si les forces modificatrices agissent ainsi pour l'ensemble, il est donc tout naturel qu'on retrouve leur action dans les détails.

Or, quand il s'agit d'une chute d'eau, de l'importance surtout du Niagara, la force d'érosion qui tend à produire le nivellement agit incompaiblement plus vite que lorsqu'il s'agit simplement du travail atmosphérique.

L'énorme masse d'eau du Niagara ronge le roc et recule en quelque sorte la chute de trois pieds et sept pouces par an, ce qui est loin d'être négligeable. Cette usure de la roche se fait ordinairement d'une manière imperceptible mais continue par petits fragments. Il arrive aussi que d'énormes blocs se détachent et le

Quel sera son état dans deux ou trois mille ans d'ici ? C'est ce qu'il est encore plus facile de calculer aujourd'hui que l'on surveille la marche de l'érosion dans tous ses détails et qu'on en fait le relevé le plus minutieux.

Si l'usure de la roche a lieu dans les mêmes conditions et à la même cadence de trois pieds et sept pouces par an, en l'année 23053, la chute du Niagara aura complètement disparu. Le lac Érié n'aura plus ce bruyant exutoire qui sera remplacé par un rapide d'ailleurs assez violent.

Voilà pour l'avenir, mais un avenir que la science et la volonté des hommes pourront modifier de deux façons nettement différentes.

Ou bien l'homme décidera de garder la célèbre chute sous l'aspect décoratif que nous lui connaissons, ou bien il aidera puissamment le travail de la nature.



Ce que devient la chute du Niagara pendant les hivers rigoureux. (Photo C.P.R.)

fait a été observé deux fois au cours des dernières années.

En 1934, un bloc de rochers de deux cents pieds de longueur et de trente de largeur pesant trente mille tonnes s'effondra brusquement dans l'abîme en produisant un éclaboussement gigantesque dont la hauteur atteignit deux cents pieds. Le bruit en fut effroyable et se répercuta au loin.

En 1931, le 17 janvier, un autre bloc, plus gros, puisqu'il pesait quatre-vingt mille tonnes, s'était déjà détaché et, si l'on remonte aux documents de 1842, on peut voir que l'aspect de la chute s'est grandement modifié depuis ce temps-là. Quel était son aspect, il y a mille, deux mille ans ? C'est ce que nous ne savons pas d'une manière précise mais que nous pouvons imaginer avec assez de précision en tenant compte de la marche assez régulière des dégradations.

Dans le premier cas, il lui sera relativement facile de cuirasser en quelque sorte la chute contre l'usure au moyen de blindages protecteurs. Des ingénieurs en ont, au reste, eu déjà l'idée qui n'est pas irréalisable. Il faudrait, pour cela, détourner une partie des eaux et procéder au renforcement métallique du sol momentanément abandonné par elles, puis opérer de la même façon pour la deuxième partie.

Ce serait sans doute un travail de géants mais qui ne serait pas impossible actuellement et le sera moins encore dans un siècle et surtout dans dix.

Dans le deuxième cas, en procédant à des dénivellations de grande envergure complétées par des barrages aux endroits convenables, il serait possible de supprimer la chute bien avant son temps, c'est-à-dire avant l'année 23053, date de sa mort. Le pittoresque y perdrait assurément

mais si l'intérêt commercial suggère la chose aux hommes, il est certain que ceux-ci la feront.

D'autre part, quand il s'agit d'échéances lointaines de ce genre, échéances lointaines par comparaison avec la vie humaine, il n'est guère possible de dire : les choses seront alors comme ceci ou comme cela, car il faut toujours compter avec la nature, et celle-ci réserve généralement des surprises aux hommes.

En deux cent trente siècles il peut se passer bien des choses à la surface du globe, et nul ne peut affirmer qu'alors l'aspect du continent américain sera toujours le même. L'aspect des autres également, d'ailleurs.

Les infiltrations, des affaissements très lents du sol en certains endroits et des relevements en d'autres pourront modifier complètement la configuration, la grandeur et le débit des grands lacs ; le St-Laurent pourra fort bien ne plus suivre le tracé que nous lui connaissons et que, de mémoire d'homme, on lui a toujours connu.

Cette fameuse « mémoire d'homme » qui représente, aux yeux de certains êtres à vue courte, un fragment appréciable de l'éternité, qu'est-ce que cela, en réalité ? Bien peu de chose !

Elle est loin de pouvoir remonter à vingt-trois mille ans en arrière, cette mémoire d'homme, et l'imagination ne peut guère se permettre le travail contraire qui consisterait à prévoir d'une distance, dans le temps, de deux cent trente siècles !

On ne peut faire que des suppositions, et j'en ferai une qui, après tout, en vaut bien une autre puisqu'il sera impossible d'en démontrer la non valeur.

Je crois, qu'à cette époque-là les hommes seront devenus des espèces de machines et auront transformé la boule terrestre en une véritable mécanique de ferraille et de ciment. Il y aura cent milliards (ou peut-être davantage) de bipèdes autrefois humains mais, en revanche, plus de champs, de forêts, de lacs, de fleuves et même d'océans dignes de ce nom.

Partout ce sera un labyrinthe inextricable de ferraille, de murailles et de pierraille, une lamentable grisaille, et rien que d'y penser, je bâille...

Ce sera la vie chimique et la mort « dito », et sur les cent milliards de pétroquins, plus ou moins pensants, qui peupleront le globe alors, il y en aura toujours au moins quatre-vingt-dix milliards en permanence dans les nuages ou au-dessus. Alors, que voudriez-vous que ce monde-là fiche d'une chute du Niagara en plein air pour l'amusement d'une espèce d'hommes depuis longtemps disparue et qu'on appelait autrefois des touristes ?

On aura tout bonnement muselé la chute avec un gros robinet, et elle sera dans le coin d'un grand laboratoire où il se fabriquera toutes sortes de choses, excepté du bonheur, pour le genre humain...

— o —

SON EXCUSE

Un mot charmant d'un avare archimillionnaire.

Une dame lui demande une piastre pour la caisse des pauvres de son arrondissement, mais l'avare refuse avec obstination.

— Comment, monsieur ! fait la visiteuse, avec votre fortune, vous me refusez cette obole ?

— Ah ! madame, si les gens riches aimaient à donner, ils seraient trop heureux !

Les Quadruplés Rondeau Pouvaient-ils vivre ?

Par le Docteur Daniel Longpré

Chef de service à la Crèche d'Youville de Montréal



L'église de Saint-Thomas de Joliette où furent baptisés les quadruplés Rondeau.

UNE brave canadienne-française, Madame Rondeau, mère déjà de neuf enfants et vivant à Saint-Thomas de Joliette, à 50 milles environ de Montréal, donnait naissance, il y a quelques semaines, à quatre jumeaux (deux garçons, deux filles), pesant environ deux livres et demie chacun et arrivant au monde un peu moins de trois mois avant terme.

Pendant qu'une sage-femme leur donnait leur premier bain, le docteur Forest, qui avait assisté à l'accouchement, se mit en communication avec le ministre de la Santé, l'Honorable Albini Paquette, lui annonça l'événement et lui demanda tout probablement si le gouvernement de Québec ne pourrait pas faire pour les jumeaux Rondeau ce que le gouvernement d'Ontario avait fait pour les jumelles Dionne.

L'Honorable M. Paquette s'engagea à envoyer par avion des infirmières compétentes, des incubateurs, des médicaments, enfin tout ce dont ces petits êtres pourraient avoir besoin, et, sans basse flatterie, on peut dire ici que le docteur Paquette mérite des félicitations sincères pour avoir fait cette suggestion et cette offre intelligente et pratique.

Que s'est-il passé après l'entretien que le docteur Forest eut avec le Ministre de la Santé ? Je l'ignore.

Ce que je sais, tout le monde le sait. On décida, contrairement à la suggestion du Docteur Paquette, d'envoyer chercher les jumeaux Rondeau en taxi et de les faire transporter à Montréal. Le midi, quelques heures à peine après leur naissance, les jumeaux furent apportés à l'église paroissiale située à peu de distance de la maison paternelle. Le soir on les amena à Montréal. Et vers minuit, les bébés Rondeau étaient admis à l'hôpital Sainte-Justine où, paraît-il, un nombre assez considérable de personnes purent approcher de leurs berceaux pour mieux les voir et les examiner.

Le lendemain, malgré les soins minutieux dont on les entoura, trois des quatre jumeaux mouraient.

Or, la question que tous se posent est celle-ci : « Pourquoi, comme les cinq jumelles Dionne, les quatre jumeaux Rondeau n'ont-ils pas tous survécu ? »

Il faut d'abord dire qu'il est possible, probable même, que ces enfants soient nés non viables. Car, l'expérience le démontre, avant le septième mois de grossesse, certains organes importants, comme ceux du système respiratoire, ne sont pas suffisamment développés pour que l'organisme du bébé puisse s'adapter à l'air extérieur et vivre de ses propres forces.

Si ces jumeaux sont nés non viables, ils devaient nécessairement mourir, quoi que l'on eût fait. Mais s'ils sont nés viables, ce que je ne crois pas, on peut dire qu'on ne semble pas leur avoir donné aucune chance de survie.

J'ouvre ici une parenthèse. Les remarques qui vont suivre ne doivent pas être prises en mauvaise part. Je ne critique personne. Je constate tout simplement certains faits et en tire des conclusions.

Il y eut des erreurs de commises. Il est facile de comprendre pourquoi. La naissance de quatre jumeaux, même la naissance d'un prématuré unique, prend tout le monde par surprise : les parents, le médecin et l'entourage. Il n'y a rien de prêt, ou ce qui est prêt ne convient pas, ni le berceau ni les vêtements, ni le reste. Alors c'est la panique. Tout le monde commande puis décommande. Rien ne se fait ou, quand on fait quelque chose, on le fait mal.

Je me garderai bien d'attribuer le succès qu'a rapporté le docteur Dafoe, de Corbeil, au seul élément : chance, car le médecin des jumelles Dionne possède de vastes connaissances en puériculture, mais je me demande, comme bien d'autres, si Corbeil avait été à 50 milles de Toronto, si ce bon

« country doctor » n'aurait pas commis l'erreur grave que l'on a commise à Saint-Thomas de Joliette.

Les soins que requièrent les jumeaux, deux, trois, quatre ou cinq, sont les mêmes que ceux dont on entoure un prématuré-débile ordinaire : 1o. Eviter les refroidissements. 2o. Eviter les infections. 3o. Enfin donner à l'enfant un aliment convenable, digestible et propre.

ÉVITER LES REFROIDISSEMENTS

Pour vivre, l'organisme lui-même doit être maintenu à une température d'environ 98° F. Il existe quelque part dans chacun de nous, peut-être dans le cerveau, peut-être ailleurs, un petit appareil qui fait penser au thermostat du système de chauffage de nos maisons, de maintenir la température à un thermique. Il a pour fonction, comme le thermostat de nos maisons, de maintenir la température à un degré à peu près uniforme. Or, chez le tout jeune enfant, et en particulier chez le prématuré-débile, jumeau ou non, le centre thermique fonctionne extrêmement mal, de telle façon que si l'enfant est exposé à une trop forte chaleur ambiante, sa température va monter comme s'il faisait de la fièvre, et d'autre part, s'il est placé dans un endroit trop froid, sa température va descendre, mettons à 90° F. A cette température, et surtout plus bas, la vie est impossible.

ÉVITER LES INFECTIONS

Les maladies infectieuses se propagent par contagion. Un malade ou un porteur de germes, en toussant, en parlant ou même en respirant sème à tout vent la maladie dont il souffre. Les prématurés-débiles, jumeaux ou non, sont extrêmement sensibles aux infections, surtout aux infections des voies respiratoires grippales si fréquentes à cette saison.

Inutile de prolonger cet article en parlant d'alimentation, pourtant si importante. Car dans le cas qui nous intéresse, on n'a pas eu le temps de s'en préoccuper.

CECI ÉTANT, QUELLES SONT LES ERREURS QUE NOUS AVONS COMMISES ?

1o. On aurait dû tout simplement enduire d'huile les enfants et les enrouler dans des couvertures chaudes ;

2o. On n'aurait pas dû les amener à l'église paroissiale pour les y faire baptiser. On aurait dû tout

simplement les ondoyer à la maison et remettre à plus tard la cérémonie officielle du Baptême et de l'enregistrement civil ;

3o. Et surtout on n'aurait pas dû les envoyer en plein hiver, à 50 milles de distance. On aurait dû accepter la suggestion première de l'Honorable M. Paquette et faire venir, sinon par avion, du moins par le train, des incubateurs et des infirmières.

INCUBATEURS ET INFIRMIÈRES COMPÉTENTES

1o. On a donc par trois fois exposé les enfants au danger d'un refroidissement presque toujours fatal chez un prématuré-débile.

2o. On a eu raison de penser à envoyer ces enfants à l'hôpital Sainte-Justine, du moins à priori, parce qu'ils y auraient été traités par les meilleurs pédiatres canadiens français. (J'en parle en toute liberté puisque je ne fais pas partie du personnel de cette institution et que cette maison possède l'outillage et l'instrumentation la plus moderne, mais on eut tort de mettre ce projet à exécution.) Un hôpital est le dernier endroit où on aurait dû les envoyer, car les prématurés-débiles sont extrêmement sensibles à l'infection, et l'hôpital Sainte-Justine, à cette époque de l'année, comme tous les autres hôpitaux, d'ailleurs, est remplie d'enfants souffrant de grippe ou de complications grippales tout aussi contagieuses que la grippe elle-même.

Je suis personnellement convaincu que le docteur Forest aurait pu traiter ces enfants seul à Saint-Thomas de Joliette quitte, comme le Dr Dafoe, à demander conseil, par lettre ou par téléphone aux médecins de l'hôpital Sainte-Justine. Ainsi, ces enfants n'auraient pas été exposés au danger de la contagion.

Mais les enfants Rondeau ne sont pas morts d'infection ; je ne crois pas qu'ils soient morts non plus de refroidissement, car j'ai la ferme impression que l'autopsie que l'on pratiquera sur ces enfants démontrera qu'ils ne sont pas nés viables. (N. de la R. Cet article a été écrit le lendemain de la mort des enfants.)

J'ai fait ces remarques tout simplement, d'abord parce qu'on m'a demandé de les faire et ensuite avec la téméraire et orgueilleuse illusion qu'elles pourraient servir lorsque quatre ou cinq autres jumeaux canadiens français décideront de venir au monde dans la province de Québec.



La maison de M. et Mme Rondeau, père et mère des quadruplés.

Photos LE SAMEDI

Une âme d'élite*

Gérard Raymond

Le petit saint de Québec. — Nombreuses faveurs obtenues par son intercession. — Les leçons de sa vie : leçon d'idéal, leçon de foi, leçon de courage.

UNE ÂME D'ÉLITE

ES trois mots résument toute la vie du jeune Gérard Raymond, élève finissant au Petit Séminaire de Québec, décédé le 5 juillet 1932 à l'Hôpital Laval.

Son journal, commencé le 23 décembre 1927, se termine le 2 janvier 1932. Dans ces pages, écrites au jour le jour, sans aucune prétention littéraire, et avec un abandon charmant, il se révèle tout entier ; et sans le vouloir, il nous montre toutes les beautés incomparables de son âme, vraiment une âme d'élite.

Presque à chaque page de son journal, nous trouvons énergiquement manifestée cette soif de la souffrance, cette soif d'être victime pour les autres. Il est bien lui aussi de la famille de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont, du reste, il a lu et médité la vie ! Comme la grande thaumaturge de Lisieux, il veut se sacrifier, verser son sang pour les âmes.

Il n'a voulu qu'être, et il a été un véritable écolier. Pas autre chose. C'est ce qui nous le rend sympathique et nous inspire en même temps cet attrait quasi instinctif qu'on a pour lui. Un écolier, avec ses devoirs et ses ennuis quotidiens, avec ses rêves d'avenir, avec ses hausses et ses baisses. Et oui, un écolier, mais pas absolument comme les autres. Son idéal, qui consistait à faire tout de son mieux, il le haussait sans cesse. Il ne voulait point suivre les sentiers battus, marcher dans l'ornière où se complaisaient les médiocres.

Gérard Raymond est né à Québec, dans la paroisse de St-Malo le 20 août 1912, de Camille Raymond et de Joséphine Poitras.

Père et mère de familles modèles qui transpirent à leur cher Gérard l'amour du bon Dieu, le culte de la sainte Eucharistie et l'habitude de la communion à peu près quotidienne. Avec une vie surnaturelle aussi intense, ils ont été pour leur nombreuse famille des exemples journaliers de l'accomplissement généreux, total, des devoirs d'état.

A cinq ans et cinq mois, il fit sa première communion. Quels furent en ce moment solennel ses sentiments intimes ?

SON IDÉAL

Son idéal ! Les quelques extraits de son journal nous disent clairement qu'il veut devenir prêtre et prêtre missionnaire. Travailler au salut des infidèles, c'est ce qu'il s'est proposé, c'est ce qu'il a rêvé, et encore bien jeune...

N'en soyons pas surpris. Quand on passe des vacances aussi chrétiennes que celles de cet écolier, on a certes un bel idéal. Voici ce qu'il écrit le 15 septembre 1928 :

« Les vacances sont finies. Elles ont été bonnes, très bonnes, excellentes même, au point de vue spirituel surtout. Barricadé derrière le travail continu (travail des champs), la sainte messe et la communion quotidienne, le chapelet, dans un milieu profondément chrétien, de la foi de nos pères, je suis parvenu à résister au démon qui ne fit d'ailleurs que de rares assauts. Je remercie Dieu de tous ses bienfaits et je veux essayer d'en profiter le plus possible. »

Mais quelques mois plus tard, il songe aux Franciscains. C'est dans l'ordre séraphique qu'il semble maintenant trouver le plus parfaitement la réalisation de son idéal.

Missionnaire franciscain ! Bien plus que cela, Gérard Raymond veut verser son sang pour les âmes, il veut être martyr.

PAR LA SOUFFRANCE ET LE SACRIFICE

On sait l'idéal du jeune Gérard Raymond. Devenir prêtre, et prêtre missionnaire ! Continuer ici-bas

l'œuvre rédemptrice du Sauveur ! C'est ce qu'il se proposait depuis sa plus tendre enfance. Mais il savait, ce jeune écolier de quinze ans, que le prêtre est d'autant plus prêtre, et d'autant plus semblable à Notre-Seigneur qu'il reproduit davantage ses faits et gestes dans sa conduite quotidienne.

Aussi, dans son programme de chaque jour, y avait-il place prépondérante pour le renoncement, pour la mortification. Et à travers tout son journal souffle un vent de pénitence qui nous surprend, qui nous effraie. Probablement quelques-uns crieront à l'exagération. Ça été le fait de toutes les grandes âmes, de toutes les âmes nobles que d'exagérer. Mais heureusement, ce terme exagération, si on le prend au sens mondain — et c'est celui qui convient dans le cas présent, — n'influe en rien, ne diminue en rien, la valeur morale, la vertu de ce brave écolier.

Disons-le, presque toutes les pages de son journal suintent cet amour très prononcé du sacrifice. Comme instinctivement, Gérard Raymond se plait dans ce qui le contrarie, jouit de ce qui va à l'encontre de ses inclinations, chérit ce qui le fait souffrir.

Il prenait beaucoup de résolutions. Et personne ne pourrait nier sa ferme et courageuse volonté de les tenir toutes. Ce grand désir de devenir un saint, exprimé à toutes les pages de son journal, était le motif ordinaire de ses moindres actions. Avouons qu'il recourait bel et bien aux moyens les plus propres à faire de ce désir une exigeante réalité, aux moyens les plus propres à assouvir de plus en plus cette soif intense de perfection chrétienne qui le tourmentait sans cesse.

Malgré la planche garnie de clous qu'il mettait dans son lit, il se reproche encore de ne pas se lever immédiatement.

Le 1er décembre, nous lisons :

« Ce matin, je me suis levé en retard. Trop tard pour la messe ici. Alors, je n'ai pas déjeuné et je me suis rendu à la Basilique ; j'ai communiqué quelques minutes après 8 heures. J'ai déjeuné au retour de la classe vers dix heures et demie. Mais j'avais communiqué. Merci, Jésus. Demain encore, j'y veux retourner avant de partir pour la classe, cette fois. Demain, premier samedi du mois. Pour me lever, il me faut me coucher. Bon ange gardien, protégez-moi. »

LES LEÇONS D'UNE VIE

Cette courte, cette humble existence, elle comporte quelques leçons.

Gérard Raymond est mort avant sa vingtième année accomplie. On vient de le voir, il fut un écolier apparemment comme les autres, suivant sa classe, observant son règlement de son mieux. Au vu et au su de tous ses confrères, un élève qui fait son cours. Puis un point, et c'est tout.

Et, à cause de cela, la première leçon de sa vie, nous semble-t-il, est une leçon d'idéal. Cet enfant, si jeune, n'était point quelconque. Admirablement doué, — ses résultats en classe, ses succès brillants, ses prix, et aussi son journal, nous le montrent suffisamment, — il avait sans conteste, un talent supérieur.

Une autre leçon ! Une leçon de foi ferme, de foi éclairée, de foi qui imbibe toute une existence, qui la surélève, qui l'entraîne, qui lui fait donner plein rendement.

Pas besoin d'insister. Ses croyances, sa foi, Gérard Raymond ne les considérait pas comme une sorte de vêtement de rechange que l'on met certains jours de grande fête. Non, sa foi, il l'a vécue journellement il en a saturé ses moindres actes ; elle était sa grande inspiratrice en tout. Et on sait à quelles hauteurs le conduisait cette foi si intensément pratiquée. Il voulait être martyr. Donner son sang pour le Sauveur, de nombreuses pages de son journal nous disent clairement que c'était là sa noble ambition.



Une dernière leçon de cette vie, c'est une leçon de courage et d'abandon à la volonté de Dieu, une leçon de sacrifice et d'abnégation. Son journal fourmille d'actes de soumission au bon vouloir divin. Chaque matin il se dispose à tout accepter : succès, insuccès, santé ou maladie, etc. Résultat de ses fermes convictions religieuses, du grand esprit de foi qui l'inspire et le dirige en tout.

AU FOYER

Gérard Raymond, si bien doué, était de bonne souche. Chez lui, on trouve efficaces ces deux facteurs, l'hérédité et l'éducation.

Quand on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il demanda lui-même quinze jours avant la fin, tous eurent l'impression d'une fête. Tant le spectacle était ravissant, tant la joie rayonnait sur sa figure !

Il s'éteignit paisiblement, dans la nuit du 5 juillet 1932, après une hémorragie. Sa tête blanche renversée sur l'oreiller, du sang aux lèvres, il donna l'impression d'un jeune martyr des premiers siècles de l'Eglise, comme le disait un témoin oculaire. Sa mort calme et tranquille fut l'écho de sa vie.

Gérard Raymond a sans cesse rêvé d'apostolat. Sa mort généreuse, résignée, sa mort dans un parfait abandon à la volonté de Dieu est certainement une prédication dont on ne saurait dire encore toute la puissante efficacité et la haute valeur. Cette fin si belle, couronnement d'une vie toute saturée de sacrifices et d'abnégation ne saurait rester sans lendemains.

Ces quelques tranches de vie, loin d'être définitives, ont pour but de faire mieux connaître ce jeune homme de chez nous, fils de l'une de nos meilleures familles, ce jeune homme qui, toute sa vie, a voulu être ignoré, a voulu être méconnu.

Ce qu'il a écrit, il faut le publier, il faut le répandre. Car son journal est tout un code de vie intégralement chrétienne où les jeunes, ses contemporains, et ceux qui viendront après, pourront aller chercher les directives dont ils ont tant besoin.

La courte existence de Gérard Raymond est une discrète protestation contre cette mentalité toute naturaliste. Le grand fond de générosité, à la base de toute sa vie, sa piété si fervente, si vécue, son grand esprit surnaturel, et, par-dessus tout, sa grande passion du sacrifice, voilà qui le fait un modèle accompli pour les jeunes de notre époque.

Ce petit garçon qui, à l'âge de sept ans et demi, s'imposait de dures privations, et qui, à onze ans, commençait à faire son chemin de croix et à dire son rosaire chaque jour, et cela jusqu'à sa mort ; cet enfant qui jouait au prêtre, qui disait la messe ; cet enfant qui donnait tout son avoir pour les Missions, il a été bien dirigé ; il a été admirablement bien éduqué. Il est la preuve vivante de ce que peuvent et doivent faire un père et une mère vraiment dignes de la grande mission à eux confiée.

Notre jeunesse travaillée par tant d'influences diverses a de plus en plus besoin de contempler et d'imiter les modèles qui lui enseigneront comment résister au courant des passions mauvaises, comment se fixer à jamais dans le vrai et le bien.

* Ces passages de la vie du jeune Gérard Raymond sont extraits d'un livre intitulé : *Une âme d'élite*, publié par le Séminaire de Québec.



VOUS ÊTES CE QUE J'AI CONNU DE PLUS BEAU, DE PLUS JEUNE, DE MEILLEUR. PARRAIN, JE SAIS MAINTENANT QUE C'ÉTAIT VOUS SEUL QUE DIEU ME RESERVAIT!

PARRAIN

I

MADAME, je suis innocent, je vous le jure !
— Sortez, monsieur !
— Je ne suis pas l'auteur d'une telle infamie !... Je...

— Sortez, vous dis-je !

— Ah ! tant pis ! Vous l'aurez voulu !

Un coup de feu avait ponctué la dernière exclamation, auquel bruit succédait un brouhaha indescriptible.

Dominant le tumulte, une voix d'homme, forte et bien timbrée dont l'accent sonore, un peu chantant, dénonçait des origines méridionales, cette voix jeta brusquement :

— Non ! Non et non ! Ce n'est pas ça ! Ce n'est pas ça du tout. Il faut me recommencer cette scène !

Un silence complet s'était fait aussitôt, que rompit, après quelques minutes, une voix féminine, gazonnante et lassée :

— Si nous continuons ainsi, nous n'aurons pas dîné à l'heure des émissions.

— Ça m'est égal ! proclama le Méridional. Allez ! Recommencez...

A ce moment, la double porte du studio, — car la chose se passait au poste de France-Radio, à l'heure des répétitions — cette porte matelassée s'ouvrit sans bruit et un petit jeune homme mince et sec parut.

C'était l'ingénieur du son, qui, ayant quitté un instant son siège d'écoute, venait rendre compte de ses observations :

— Pour moi, ça irait, dit-il avec douceur, à condition toutefois d'intensifier l'ambiance du début et le brouhaha de la fin.

— Ah ! répliqua l'interrupteur de tout à l'heure, en regardant le nouveau venu avec un tant soit peu d'ironie. Eh bien ! pour moi ça ne va pas ! Retournez à votre place, Martillac. Nous recommençons toute la scène.

L'ingénieur du son inclina légèrement la tête et sortit comme il était entré.

— Allons, vite ! Vous y êtes ? reprit la forte voix aux inflexions chantantes.

Celui qui parlait en maître dans cette pièce basse d'où s'envolait, chaque jour, chaque nuit, à travers l'espace, vers les peuplades les plus lointaines, des sons exprimant la Pensée et l'Art français, cet hom-

me-là n'était rien moins que le directeur des émissions dramatiques, attaché à l'un des postes d'Etat les plus importants de notre capitale.

Jeune encore, — il pouvait avoir trente-cinq ans tout au plus, — il portait, sur un corps d'athlète bien moulé dans un élégant complet signé du bon faiseur, une tête pleine de caractère. Les traits fortement accusés dénotaient une force de volonté extraordinaire. Mais le regard très noir, vif et franc, reflétait une bonté douce, involontairement câline, et ceci corrigeait amplement ce que l'ensemble du visage pouvait avoir de dur, voire même de brutal. Les gestes étaient ceux d'un être habitué à commander : souples, brefs, nets.

— Dépêchons ! répéta-t-il.

Pendant que les huit comédiens qui composaient la troupe reprenaient, leur texte en main, la place qu'ils occupaient au début de la répétition, une des artistes se détacha d'eux et vint droit au directeur.

Sa démarche, sa silhouette et sa mise élégante à l'extrême, étaient celles d'une toute jeune femme, Parisienne jusqu'au bout des ongles qu'elle portait de la couleur à la mode du surlendemain. Mais quand on examinait de près son visage, on voyait

à l'infinité des menues rides apparaissant, tenaces, en dépit des fards les plus savants ; à ce ramollissement de l'épiderme, soigné pourtant à la perfection et aussi à l'expression de la bouche et du regard, qui avaient depuis trop longtemps perdu leur éclat naturel, on voyait, à tous ces légers indices, que cette femme — quoiqu'elle s'en défendit avec indignation, — avait largement doublé le cap de la cinquantaine.

Bah ! qu'importait, après tout, puisque la plupart des fervents admirateurs de sa prime jeunesse, — ceux qui l'avaient hissée en première place sur une des scènes les plus réputées de Paris, — n'avaient point encore dépouillé leurs titres illustres pour le froid linceul de la tombe ?

Gloria Vindict demeurait celle dont les grands hebdomadaires exposent dans un même numéro la caricature et l'éloge enthousiaste ; celle que les chansonniers en vogue blaguent et que le public porte au pinacle : celle aussi à qui les impresari étrangers offrent des ponts d'or mais qui met son point d'honneur à ne pas dépasser nos frontières, sûre, par ce moyen, de rester jusqu'à la fin l'objet de l'enjouement bêt de ses compatriotes.

Les lèvres minces, dont un savant pinceau avait corrigé l'imperfection de la forme, souriaient narquoisement lorsque ses doigts, qu'encerclaient des bagues anciennes aux châtions énormes, se posèrent sur le bras du chef de la troupe :

— Alors, mon cher, murmura-t-elle de ce même accent suave qui lui réussissait si bien dans sa carrière, c'est pour atténuer la nullité de ce stupide Quersier que vous retenez six excellents acteurs dans une atmosphère irrespirable ? Notez bien que je ne parle pas de moi !

Son interlocuteur eut un petit rire et répliqua avec une inclinaison du buste :

— Naturellement ! Gloria Vindict ne saurait être confondue dans un groupe quelconque, même si ce groupe ne comporte qu'une élite...

Insensible au compliment, — l'encens n'était-il pas la nourriture constante de son orgueil ? — la comédienne haussa l'arc excessivement étroit de ses sourcils et articula un peu plus bas, avec une sécheresse d'accent qu'elle savait prendre quand son métier l'exigeait :

— Dites-moi, Flagermont, oui ou non, allez-vous m'imposer longtemps ce vulgaire amateur, à moi, dont vous prétendez connaître la valeur ?

— Je suis désolé, ma chère amie, répondit-il sur le même ton, mais je me vois forcé de conserver Quersier, en essayant toutefois de le rendre possible.

Gloria eut une moue dépitée et lança, furieuse, entre haut et bas :

— Vous avez de la chance de m'être personnellement très sympathique, vous ! Sans quoi, je n'hésiterais pas une seconde à vous rendre mon rôle... Vous pourriez alors donner à votre protégé une partenaire à sa taille !

— Quersier n'est pas mon protégé, mais bien celui du ministre...

La bouche de la vedette s'arrondit en un o rose vif.

— Du ministère ? Ah ! bon... En ce cas...

Et aussitôt, soulevant imperceptiblement ses délicates épaules, elle rejoignit les autres acteurs et prit la pose d'une petite fille bien sage, disposée à réciter sa leçon.

— Allez, monsieur Quersier, s'écria alors Flagermont, avec une légère impatience. Vous entrez. La porte claque. Vous laissez s'écouler deux secondes et, du ton d'un homme très ému, vous commencez : « Madame... » Voyons, allez-y, maintenant !

La porte claque et la voix de Quersier prononça :

— Madame...

— Non ! cria brutalement Flagermont tandis que les autres artistes se regardaient avec des mines énervées. Non ! Pas comme ça ! Vous êtes amoureux. Vous entendez ? Vous êtes amoureux ! Mettez-vous dans la peau de votre personnage, que diable !... Recommencez !

— Monsieur Flagermont ?

— Qu'est-ce que c'est ?

Un groom venait d'entrer. Le directeur artistique le considéra sans aménité.

— J'ai déjà dit vingt fois que je ne voulais pas être dérangé pendant les répétitions !

— C'est une dame... ou plutôt une demoiselle, une jeune demoiselle qui...

— Dame ou demoiselle, jeune ou vieille, je m'en moque ! J'ai des heures pour recevoir les théâtres en quête de cachet.

— Ce n'est pas une théâtrale. C'est... la filleule de M. Flagermont, qu'elle a dit.

Un petit temps s'écoula pendant lequel le directeur considéra le gamin d'un air profondément ahuri.

— Ma filleule ? Tu es fou, mon garçon, fit-il ensuite, en riant.

Puis, tourné vers sa troupe, il ajouta :

— J'ai une filleule, en effet, mais elle est encore enfant et se trouve dans ma famille, à sept cent cinquante kilomètres d'ici !

Il posa une main amicale sur le bras de Gloria :

— Ma chère amie, dit-il rondement, voulez-vous me rendre le service de recevoir cette rouée qui se fait passer pour ma filleule afin d'arriver jusqu'à moi et... de l'expulser dans les réfiles, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille.

— Pendant ce temps, à vous, monsieur Quersier. Regardez-moi. Je suis Mme Vindict. Vous m'aimez éperdument et vous venez me le dire. Est-ce compris ?

Cependant, Gloria était sortie à la suite du groom de son « pas de déesse », selon le terme propre des grands critiques.

Quand elle arriva dans le vaste hall au moderne ameublement, le petit lui désigna discrètement une forme tapie au creux d'un fauteuil bas.

Curieusement, la vedette examinait la fraîche gamine, ridiculement affublée, qui se levait vivement à son approche.

Grande et mince, trop grande et trop mince pour l'âge qu'elle paraissait avoir, elle tendait un étroit visage brun aux lèvres d'un rouge grenat, aux yeux noirs immenses. Un grand chapeau de feutre, rappelant une mode surannée, dissimulait presque entièrement de magnifiques cheveux d'un noir de jais, étonnamment fins et ondulés. Le manteau jaune canari datait probablement de l'année où le chapeau avait été acheté et les manches, trop courtes, laissaient à découvert un poignet fort délicat ganté de

par

Marcelle Morthone

■■■

Illustration de F. BAZIN

fil beige. Les pieds menus aux chevilles très minces étaient chaussés de grossiers souliers de marche, tout maculés de boue, bien que les pavés parisiens fussent nets et luisants par cette fin d'après-midi printanier.

Les longs cils retroussés de Gloria Vindict s'abaissèrent avec lenteur sur un regard prodigieusement amusé et ce fut d'un ton presque cordial, en tout cas plein de simplicité qu'elle prononça :

— M. Flagermont, fort occupé en ce moment, m'a chargée de vous recevoir, mademoiselle. Que désirez-vous ?

A ces mots, une expression de violent désespoir se peignit sur les traits de la fillette :

— Il... il a refusé de me voir ? interrogea-t-elle d'une voix sourde et basse en laquelle cependant Gloria reconnut immédiatement des inflexions chantantes familières à son oreille.

— Vous êtes du Midi, mademoiselle ? murmura-t-elle, bienveillante et douce. Seriez-vous vraiment la filleule de M. Flagermont ?

— Mais oui ! s'écria la petite dont le visage s'éclaira brusquement. Ah ! je comprends... Il n'a pas cru... C'est qu'il s'attendait si peu...

— En effet, sourit Gloria de plus en plus bienveillante.

— Alors, il va venir ? Je vais le voir ?

— Mais certainement, mon petit.

Les doigts parfumés de la vedette, où mille feux scintillaient s'approchèrent des menottes crispées sur une valise antédiluviennne, se saisirent délicatement de la poignée usagée.

— Là !... Asseyez-vous. Il va venir, promit-elle.

Et elle déposa l'objet disgracieux tout près du siège où la petite reprenait place.

Celle-ci écarquillait les yeux, contemplant avec une avidité où l'admiration extasiée se lisait clairement, la belle dame qui l'installait et lui parlait avec tant de gentillesse.

— Vous... vous êtes une amie de parrain ?

— Oui, c'est cela, une grande amie de votre parrain, sourit l'artiste, plus flattée par ce regard naïf de provinciale endimanchée que par les adulations coutumières. Je serai la vôtre aussi, n'est-ce pas ?

La fillette continuait à la fixer intensément sans répondre.

— N'est-ce pas ? répéta Gloria d'un ton suave.

— Je ne sais... murmura l'autre.

— Comment ?

Maintenant, ce n'était plus une vive admiration que les prunelles noires, magnifiques gemmes vivantes, reflétaient, mais une sorte d'effroi.

Mme Vindict haussa les épaules imperceptiblement et, masquant d'un sourire bien « théâtre » sa surprise un peu irritée, elle lui fit, du bout des doigts, un petit signe gracieux, puis s'éloigna.

— Mon cher, annonçait-elle l'instant d'après à Flagermont toujours aux prises avec le malheureux Quersier, c'est bel et bien votre filleule qui vous attend dans le hall. Au reste, je n'avais pas besoin de l'interroger pour être fixée là-dessus, dès l'abord. Son habillement et son accent révèlent à eux seuls son identité.

— Qu'est-ce que vous dites ? fit le directeur en pâlisant légèrement. Pierrette ici ? Et seule ? Ce n'est pas possible !

— Elle s'appelle Pierrette ? demanda tranquillement Gloria dont le sourire moqueur s'épanouissait. Joli nom. Et jolie gamine aussi, ma foi... Lorsque vous l'aurez menée chez un quelconque couturier, elle sera fort agréable à regarder !

Mais l'autre ne l'écoutait plus. Il avait bondi vers la porte, plantant là sa troupe, totalement oublieux de la répétition.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées cependant qu'il revenait avec sa mine bourru des mauvais jours et, s'adressant à Gloria, du ton à la fois excédé de ce qui est et inquiet de ce qui sera :

— Ma chère amie, lui murmura-t-il à mi-voix, je vous demande comme un service personnel de diriger cette fin de répétition à ma place. Je m'en rapporte à vous entièrement pour que Quersier s'en tire ce soir d'une manière passable.

— Ça, mon ami...

— Si... Vous arriverez, j'en suis sûr, à lui faire entrer dans la tête cette scène du trois. Moi, il faut que je m'en aille tout de suite. Quelle tuile, bon sang, quelle tuile !

— Dites-moi... Cette filleule, c'est une nièce ?

— Même pas, figurez-vous ! La fille d'un de mes meilleurs amis d'enfance, mort il y a cinq ans. Sa femme l'avait suivi de près et, depuis, Pierrette avait été recueillie par ma sœur... Je ne pensais plus à elle, quand, tout à coup, crac ! elle quitte ma famille sans prévenir personne, grimpe dans le train et me tombe sur les bras, s'imaginant que parce que je l'ai tenue, il y a près de seize ans, sur les fonts baptismaux, je vais la garder près de moi, m'encombrer de sa frondeuse petite personne !... Moi, un vieux garçon, débordé de travail... C'est formidable, ne trouvez-vous pas ?

Gloria lança son manuscrit sur la table d'un geste espiègle et proclama :

— C'est superbe, au contraire ! Elle est épatante, cette petite !

— Ah ! vous trouvez ? gronda nerveusement Flagermont. Vous en avez de bonnes, ma chère ! Mais je vais remettre tout ceci dans l'ordre et la renvoyer à ma sœur par le prochain courrier... L'ennuyeux, c'est que je suis, en ce moment, effroyablement occupé...

Agacé par le rire léger adopté par Gloria depuis une trentaine d'années, Flagermont lui prit la main sur laquelle il s'inclina pour un baiser rapide.

— Je compte sur vous, répéta-t-il froidement.

Et, d'un geste sec, tirant à lui la lourde porte, il disparut.

II

TANDIS que le groom — celui-là même qui avait annoncé à Flagermont l'arrivée de Pierrette, — déposait précautionneusement la ridicule valise dans la dix chevaux du « patron », celui-ci surprit entre les cils joints du gamin un éclair de malice narquoise.

— Monte ! ordonna-t-il nerveusement en poussant la petite devant lui.

Puis il s'installa à côté d'elle et prit le volant. Le groom porta la main à sa casquette et l'auto n'eût, en démarrant, qu'un discret ronronnement.

— Maintenant, m'expliqueras-tu, commença Flagermont sans cesser de regarder droit devant lui, ce que signifie cette fugue ?

N'obtenant pas de réponse, il détournait la tête légèrement :

— Dis, Pierrette ? fit-il en s'efforçant d'adoucir sa voix. Que signifie ?

Mais il interrompit net sa phrase, stupéfait de voir une grosse larme rouler sur la joue de sa voisine, une joue toute rose, d'un rose qui lui rappelait brusquement les ciels d'aube de son pays natal, les roses d'avril et les églantines de juin.

Sa main bougea sur le volant, et la voiture, docile à la volonté de l'homme, vint doucement se ranger tout au bord du trottoir.

Tout à fait tourné vers sa filleule, à présent, Flagermont lui avait pris les deux mains qu'il tenait serrées dans les siennes :

— Voyons, que s'est-il passé à Boislong ? Pourquoi baisses-tu le front ? Pierrette, regarde-moi ! Tu n'as rien fait de mal, dis ?

Il reçut soudain son regard comme un jet de lumière qu'on lui aurait lancé en plein visage. Elle le fixait de ses larges yeux aux profondeurs de nuit abondamment étoilées. En l'espace d'une seconde, il se revit petit garçon, contemplant, par des soirées chaudes et parfumées d'été une voûte très sombre mais criblée de points d'or si mouvants par leurs scintillements qu'ils semblaient des atomes vivants suspendus entre la terre et le ciel...

Pierre Flagermont ressentit au fond de sa gorge le même émoi que jadis, lors de ses premières rencontres avec la Beauté des choses, et, au lieu de s'en réjouir, il prit involontairement un ton sévère et glacé pour dire à la petite :

— Tu as les mêmes yeux que ta grand-mère paternelle... J'étais enfant quand je l'ai connue ; elle avait près de soixante-dix ans, alors... Et, pourtant, je n'ai jamais oublié la profondeur étrange de ce regard-là...

Il s'étonna intérieurement d'avoir prononcé de telles paroles. C'était bien le moment, en vérité, d'évoquer le souvenir de la vieille comtesse de Chanteduc !

— Revenons à nos moutons, dit-il, Clotilde et toi avez, sans doute, eu une discussion ensemble ?

« Mais parle donc ! ajouta-t-il, voyant qu'elle se taisait toujours et qu'à la larme de tout à l'heure tombée sur le corsage clair, plusieurs autres avaient succédé qui s'écoulaient, goutte à goutte. »

Alors, retirant ses menottes des mains qui les enveloppaient, Pierrette en comprima son cœur gros de sanglots :

— Parrain, murmura-t-elle d'une voix sourde et passionnée qui semblait être sa voix habituelle, je ne pourrai rien vous raconter tant que vous serez fâché avec moi !

— Mais... je ne suis pas fâché...

— Si. Oh ! j'ai bien vu tout de suite votre air de mécontentement... Et puis la façon dont vous me parlez... Il y a trois ans, quand vous êtes venu aux vacances à Boislong, vous aviez tellement été différent avec moi... tellement comme était papa que... je pensais... j'espérais... Mais je comprends bien que vous m'en voulez d'être venue...

— Certes... Je ne sais pas si tu te rends compte de l'énormité...

— Je me rends compte surtout que je viens déranger votre vie et... que vous ne m'aimez pas suffisamment pour supporter cela...

— Oh !

Il la contemplait, absolument déconcerté.

Comment, cette fillette, — car c'en était une encore, malgré la surpre-

nante transformation qu'avaient opérée en elle ces trois dernières années, — comment avait-elle pu deviner avec tant d'exactitude l'impression que son équipée avait produite et comment surtout osait-elle le déclarer avec cette franchise désolée et cette surprenante logique ?

— J'ai dérangé votre vie, répéta Pierrette. Votre premier mouvement est de me repousser. Et, cependant, vous allez me garder, parrain, il le faut !

— Ça ! fit-il, maussade, en ébauchant un geste vague.

D'un élan brusque, qu'il était loin de prévoir, elle pencha vers lui son buste flexible comme une liane sauvage et, blottissant sa tête contre la poitrine de Flagermont, elle supplia :

— Parrain, garde-moi, garde-moi. Le chapeau démodé avait glissé à terre et les beaux cheveux libérés dont les boucles étaient à peine retenues au-dessus de la nuque en simple torsade, ces cheveux se répandirent brusquement sur le veston de « parrain ».

Il se dégagea avec un mélange de brusquerie bourrue et d'étrange timidité.

— Voyons, sois raisonnable, marmonna-t-il sans savoir exactement ce qu'il disait.

— Parrain, murmura encore la petite sans se laisser rebuter par l'accueil. Embrassez-moi ! Vous aimiez tant m'embrasser quand j'étais petite...

LA SEMAINE PROCHAINE

Petite Fée

par Léo Dartey

— Tu n'es plus petite...

— Qu'importe, parrain ! Je n'ai que vous !... Vous avez promis de remplacer mon père... Il faut continuer à m'aimer, m'aimer davantage encore qu'autrefois, puisque je suis malheureuse...

— Ah ! nous y voici, fit-il précipitamment. Tu es malheureuse. Pourquoi ?

Pierrette eut un bref haussement d'épaules :

— Pourquoi ?... répéta-t-elle, en fronçant ses fins sourcils dont l'arc parfait se détachait sur la blancheur nacrée du front. Pourquoi ? Mais tout simplement parce que personne ne m'aime, personne !

— Cependant, ma sœur...

— Tante Clo ? Vous ne parlez pas sérieusement, parrain ? Tante Clo n'a accepté de me garder auprès d'elle que pour vous être agréable... Mais elle estime que je suis une lourde charge et je me le répète vingt fois le jour...

« C'est qu'elle pourrait bien dire vrai, songeait Flagermont, tandis qu'une inquiétude le gagnait. Ma sœur Clotilde est extrêmement avare et, malgré la pension suffisante que je lui verse pour l'entretien de Pierrette... »

Mais la petite interrompit ses réflexions :

— Voyez-vous, parrain, s'écria-t-elle véhémentement, il faut bien vous persuader que tante Clo ne m'aime pas, ni son mari, oncle Etienne,

ni le petit Lucien, votre neveu ; ni personne !

Elle répéta, dardant sur lui ses yeux si expressifs où flottait maintenant une immense détresse :

— Personne ne m'aime, excepté vous... Du moins, je le croyais...

Il se sentit profondément remué par ce regard et ces paroles. Alors, dans un élan aussi inattendu que celui qu'elle avait eu tout à l'heure elle-même, il entoura ses épaules d'un bras affectueux ; puis attirant sa tête fine, il la baisa au front, parmi les frisons légers qui l'auréolaient.

— Je t'aime beaucoup, au contraire, ma petite Pierrette, fit-il. Je suis énormément peiné d'apprendre que tu n'as pas trouvé dans un foyer qui devait s'ingénier à remplacer le tien, la tendresse qui était nécessaire à ta petite âme aimante.

Elle demanda :

— Alors, vous me gardez, c'est sûr, parrain chéri ?

Il tressaillit, hésita avant de répondre :

— C'est-à-dire... il faut que je réfléchisse un peu à tout cela... Te garder auprès de moi est impossible...

Elle ouvrit tout grands ses yeux candides où l'angoisse renaissait par degrés :

— Pourquoi impossible ?

Il lui sourit gravement :

— Parce que tu es une trop grande fille. Ou bien parce que moi, je ne suis pas un assez vieux garçon.

— Oui ! Ménage, vaisselle, et lessives, et tout ! Et jamais satisfaite ! Trouvant toujours que je n'allais pas assez vite...

Flagermont croyait rêver.

— Pour elle, elle s'occupait de la cuisine et de l'achat des provisions. Mais l'épluchage des légumes me revenait...

— Oh !

— Voyez mes mains...

D'un geste rapide, elle arracha ses gants.

Des doigts minuscules, gercés, abîmés par de durs travaux s'offrirent aux regards consternés du directeur des Emissions radiophoniques.

— Ce n'est pas possible, balbutia-t-il. Il n'y a donc plus de domestiques à Boislong ?

— Si, le jardinier et sa femme. On les a gardés parce qu'il ne coûtent que le logement et quelques légumes du potager.

— Mais... mon beau-frère, comment a-t-il accepté tout cela ?

— Comment ?

Un rire clair, limpide, jaillit en cascade cristalline :

— Voyons, vous savez bien, parrain, que, seule, tante Clo gouverne la maison...

— Ainsi, dit Flagermont, l'avarice de Clotilde est devenue à ce point excessive qu'elle avait fait de toi, une de Chanteduc, toi que j'avais le devoir de protéger, une véritable servante !

Pierrette eut un geste d'indifférence :

— Oh ! cela n'était rien, murmura-t-elle. Je m'étais habituée peu à peu aux fatigues de mon... service... Mais, ce à quoi je ne pouvais me faire, c'étaient les perpétuels reproches, vous comprenez, ces vexations et ces : « Tu manges comme un ogre ! » « Nous t'élevons par charité ! », dans lesquels j'aurais défié n'importe qui de percevoir le moindre signe d'affection...

— Et cela durait ? articula-t-il la gorge sèche.

— Depuis trois ans, exactement. Oh ! je peux me rappeler... C'était au lendemain de votre retour à Paris...

— Ça, alors !

Le pied de Flagermont s'abattit brutalement sur le démarreur. L'auto ronfla doucement et partit comme une flèche.

Ils restèrent de longues minutes sans parler. Puis, tout à coup, Pierrette dont le regard contemplait les larges avenues tracées tout autour de l'Etoile, Pierrette s'exclama :

— C'est beau, Paris... Je crois que je vais m'y plaire infiniment...

Son voisin lui glissa un regard de côté plein de douceur attendrie mais ne répondit pas.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-elle alors. Chez vous, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas de chez moi, ma petite Pierrette. Je suis trop occupé et trop... solitaire pour avoir un chez moi. Je vis à l'hôtel.

— Maintenant, expliqua-t-elle, comme se parlant à elle-même, vous ne serez plus du tout solitaire puisque je serai là... Et vous serez peut-être un peu moins occupé, si je peux vous donner un coup de main dans vos travaux...

Il sourit sans se retourner.

— Bien sûr, poursuivit-elle. J'étais en train de faire de réels progrès en « français », quand maman est morte et que « Mademoiselle » a quitté Chanteduc... Je pourrais, je crois, avec un peu d'application, vous servir de secrétaire.

Le visage de Pierre Flagermont se durcit et il jeta entre ses dents :

— Il ne te suffit donc pas d'avoir été bonne à tout faire ?

— Ne vous fâchez pas, parrain chéri. Mais j'entends n'être à la charge de personne, pas même de vous ! Si, à la mort des miens, je suis restée sans le sou...

— C'est de l'histoire ancienne, coupa-t-il. Au fait, dis-moi, comment t'es-tu procuré l'argent nécessaire au voyage ?

— Cent soixante-trois francs quatre-vingts centimes, exactement, en troisième classe... C'est M. le curé qui me l'a avancé.

— M. le curé ? Il connaissait ton projet de me rejoindre à Paris ?

Pierrette se mit à rire :

— Que non pas ! fit-elle gaiement. Je lui ai demandé cette somme en le priant de ne pas m'interroger sur l'usage que je comptais en faire. Alors, le saint homme m'a remis ce que je voulais sans la moindre hésitation.

« C'est un emprunt sur la cassette des pauvres de la paroisse, m'a-t-il dit. Je vous fais confiance, mon enfant, certain en mon for intérieur, qu'une Chanteduc ne peut faire un mauvais usage de cet argent. »

L'auto avait ralenti son allure, sans même que le conducteur s'en aperçut.

— Mon Dieu ! murmura soudain Pierrette d'un air de désolation. Que va-t-il penser de moi, M. le curé, en « son for intérieur », quand il va être mis au courant de ma disparition ? Vite, parrain, arrêtez, s'il vous plaît ! Il faut que je lui écrive ou que je lui télégraphie tout de suite !

La spontanéité charmante de sa fillette amusa Flagermont en même temps qu'elle l'émut :

— Laisse donc, mignonne, fit-il. C'est moi qui lui télégraphierai. Et je joindrai aux paroles rassurantes de quoi réparer dans la cassette des pauvres la brèche que ton voyage y a creusée.

— Oh ! merci, merci !

L'auto vint stopper doucement devant un paisible hôtel de la rive gauche.

— C'est ici que vous habitez ?

— Oui.

Pierrette fit entendre un « hu-u-u » admiratif, cependant qu'un groom s'avavançait vivement.

— Attends, dit Flagermont. Ne descends pas.

Et s'adressant à l'homme en livrée :

— Dites qu'on prépare une chambre tout près de mon appartement, ordonna-t-il brièvement. C'est pour ma nièce qui arrive de province.

Le groom inclina respectueusement la tête et la voiture repartit.

— Où allons-nous, parrain ?

Il sourit :

— Dans un beau magasin, pour y faire instantanément de toi une jolie petite Parisienne.

Elle battit des mains :

— Oh ! quel bonheur !

Puis, se ravisant, inquiète :

— Cela va vous coûter très cher, de m'habiller de pied en cap ! Est-ce que vous gagnez beaucoup d'argent à France-Radio ?

— Beaucoup, oui...

— Ah ! alors, tant mieux...

Il y eut un silence qu'elle rompit encore :

— Parrain ?

— Quoi donc, mon petit ?

— Pourquoi avez-vous dit à ce valet que j'étais votre nièce ?

Détourné à demi, il baigna son regard adouci dans la lumière pure et sereine des prunelles noires, mais n'en put supporter l'éclat radieux.

— Pour rien, répliqua-t-il tout bas, en appuyant sur l'accélérateur.

III

Il pouvait être un peu plus de onze heures quand l'ascenseur du Prince-Albert s'arrêta au troisième étage et

quê, de l'étroite cage grimpante, Gloria Vindict jaillit, vive et alerte, le buste en avant.

Elle portait un délicieux ensemble vert-mousse, qu'accompagnait admirablement une petite toque d'un ton légèrement plus foncé et qui, posée sur ses cheveux — jadis bruns, aujourd'hui d'un blond vénitien très doux — n'avait pas peu contribué à lui faire cueillir, une demi-heure auparavant sur les lèvres d'un ami rencontré par hasard, ce compliment qu'elle avait deviné profondément sincère :

— Vous aurez toujours vingt ans, très chère !

Ce fut d'une humeur plutôt heureuse qu'elle s'arrêta devant l'appartement que Pierre Flagermont occupait au Prince-Albert et appuya un doigt impérieux sur le bouton de sonnerie. Une fois, deux fois, elle répéta son geste.

— Il prolonge sa grasse matinée, songea-t-elle malicieusement, car elle savait de longue date que celui qu'elle venait voir n'aimait pas se lever tôt.

Mais un garçon d'étage surgit tout à coup derrière elle et déclara tranquillement :

— M. Flagermont est sorti, madame, ainsi que Mlle sa nièce.

— Ah !... Ainsi que...

Gloria n'acheva pas sa phrase, un peu dépitée de ce qu'elle apprenait. Tiens, en effet, Flagermont n'était plus seul... Il avait près de lui cette petite provinciale ridiculement affublée qui, la veille au soir, lui était tombée sur les bras : la tuile ! avait-il déclaré lui-même avec un gros soupir.

« Pauvre vieux ! pensa-t-elle. Il a dû se lever à des heures indues pour la remettre dans son train. »

— C'est bien, fit-elle tout haut, de cet air de grande dame qu'elle prenait sur le plateau pour parler aux camarades figurant la domesticité. Je l'attendrai en bas.

Et elle descendit l'escalier avec une majesté qui n'appartenait qu'à elle, tout Paris l'avait officiellement reconnu.

Comme elle atteignait l'entrée du hall, le directeur des Emissions France-Radio y pénétrait par l'autre extrémité, poussant devant lui, d'un geste affectueux et protecteur, une gracieuse jeune fille dont la minceur et la fragilité ne faisaient que souligner l'élégance native, et dont le visage, ravissant de fraîcheur et de joliesse s'éclairait du sourire des grands yeux noirs et de la bouche rose, si rose sans le secours d'aucun fard.

Ce fut sur cette magnifique apparition que le regard de Mme Vindict se porta tout d'abord, puis s'appesantit lourdement.

Cette fine silhouette, à la « ligne » impeccable, à la mise à la fois simple et distinguée et celle qui, hier encore, à une heure avancée, se profilait dans les salons de France-Radio, pouvaient-elles appartenir à la même personne ?

— Tiens, vous voilà, chère ! s'exclama joyeusement Flagermont. J'espère que vous n'êtes pas là depuis longtemps ?

Elle eut un rire bref où perçait autant d'ironie que de stupéfaction.

— A la bonne heure ! laissa-t-elle tomber. Vous avez suivi mon conseil !

— Quel conseil ? demanda-t-il en s'inclinant sur sa main.

— Celui de conduire mademoiselle chez votre couturier sans perdre une minute.

Flagermont sourit, avec un peu de gêne.

— Ah ! mais c'est vrai, murmura-t-il, vous connaissez ma petite Pierrette. Quel étourdi je fais ! J'allais vous la présenter.

« Deux fois par jour, je me gargarise avec la LISTERINE et j'ai rarement mal à la gorge »

dit Florence Sundstrom

« Il soulage rapidement du mal de gorge »

dit Ronald Pierce

« Je n'ai pas eu un rhume depuis trois ans que j'emploie la LISTERINE »

dit Albert Herman

« Je n'ai plus mal à la gorge comme auparavant »

dit Emma Wahlrab

Un gargarisme à la Listerine tue des millions de microbes provenant des rhumes et maux de gorge

Si vous employez régulièrement l'Antiseptique Listerine parce que vous en aimez les effets rafraîchissants, vous avez sans doute remarqué ceci : vos rhumes et maux de gorge sont plus rares et moins graves qu'auparavant.

Il n'y a à cela rien d'étonnant. N'oubliez pas que se gargariser à l'Antiseptique Listerine c'est tuer, dans la gorge et dans la bouche, des millions de microbes produits par le rhume et le simple mal de gorge. Il a été prouvé par des expériences que, quatre heures après, le nombre des microbes est

jusqu'à 64% moindre, dans l'eau de gargarisme.

Prenez la bonne habitude de vous servir de l'Antiseptique Listerine deux fois par jour — surtout en hiver. Vous verrez que votre santé est meilleure. De plus, votre bouche est plus propre et plus fraîche — votre haleine est plus douce.

LAMBERT PHARMACAL CO.
(Canada) Ltd., Toronto, Ont.

LISTERINE

L'Antiseptique
de confiance



— Bonjour, mademoiselle ! s'écria Gloria qui, décidément, adoptait le ton ironique, ce matin. Ne trouvez-vous pas que Paris est une ville merveilleuse, puisqu'on y peut troquer en un clin d'œil un manteau jaune canari très... ancien, contre un ravissant ensemble de lin à la mode de ce printemps ?

Les joues de la jeune fille, de roses qu'elles étaient, devinrent cramoisies et, ayant effleuré d'un furtif regard — un regard qui en disait long ! — celui de son parrain, elle mit avec un visible regret sa menotte fine sur les doigts tendus de la comédienne.

— Montez donc un instant dans mon studio, proposa aussitôt Flagermont, désireux de dissiper le malaise que la pointe aciculée de la "vedette" avait produit.

— Mais, bien volontiers ! Justement, je désirais m'entretenir avec vous, seule à seul, de ce que fut l'audition de cette nuit. Avez-vous été satisfait ?

— Très, répliquait-il tout en s'effaçant devant les deux femmes, comme ils atteignaient l'ascenseur. Quersier a été passable... Je suis persuadé que nous en ferons quelque chose.

Elle rit, très haut, et constata :

— Vous êtes optimiste, ce matin.

— Mais oui, reconnut-il. C'est l'air pur qui m'a fait du bien. Voyez-vous, chère amie, notre métier de noctambules nous rend paresseux et nous prive d'une des joies les plus saines qui soient : celle que procurent les promenades matinales. J'avais souvent entendu parler de leur effet bienfaisant, mais il a fallu l'arrivée de ma filleule pour que l'envie me vint de goûter à ce plaisir salutaire.

Ils pénétraient dans le studio de Flagermont, une très grande pièce carrée que la décoration et l'ameublement moderne faisaient austère et froide dès l'abord.

— Ainsi, interrogea Gloria Vindict, s'adressant plus particulièrement à Pierrette, avec son même sourire figé, vous revenez de promenade et non de la gare d'Orsay où je vous croyais.

— De la gare d'Orsay ? répéta vivement Flagermont. Pourquoi serions-nous allés à la gare d'Orsay ?

— Mais, mon cher, pour renvoyer la petite "frondeuse" à votre famille, selon votre propre expression d'hier au soir.

Flagermont rougit comme l'eût fait un écolier pris en faute.

— Pierrette ne retournera pas dans le Midi, déclara-t-il très vite. J'ai totalement changé d'avis là-dessus.

— Ah ! ah !... Tiens, tiens...

Le rire de gorge s'égrenait, savant, harmonieux quoique un peu bruyant, ce rire qui agaçait les nerfs du chef des Emissions radiophoniques.

Il se leva et, immobilisé devant Pierrette dont les yeux le fixaient, graves, agrandis, semblait-il par le reproche qu'il y lisait.

— Mignonne, dit-il avec douceur, veux-tu passer un instant dans ta chambre ? Mme Vindict et moi avons à parler d'affaires.

Elle eut une brusque inclination de tête qui pouvait autant passer pour un acquiescement à ce qui lui était demandé qu'un salut glacial à l'adresse de la comédienne et disparut aussitôt.

— Elle n'est guère bavarde votre chrysalide, constata Gloria quand ils furent seuls.

— Vous avez été indiscret, chère amie, répliqua-t-il d'un ton mécontent.

Et, comme elle l'interrogeait d'un regard amusé :

— Très indiscret, poursuivit-il, en rapportant mes paroles inconsidérées

d'hier... Cela a froissé Pierrette, je l'ai bien senti. Vous savez, ou plutôt, vous ne savez pas qu'elle s'appelle "de Chanteduc" et que, dans toute la région avoisinant Cahors, ce nom est honoré depuis des siècles...

Ses yeux, inquiets, demeuraient fixés sur la porte par où la petite venait de disparaître, mais, éterné au suprême degré par le ricanement qui, de nouveau, s'élevait près de lui, il ramena sur elle son regard qui n'exprimait plus qu'impatience et ennui.

— Que vouliez-vous me dire d'autre, Gloria ?

Elle ne répondit pas à sa question, mais, riant toujours :

— Peut-on connaître, interrogea-t-elle les raisons qui ont pu réveiller si vite à néant une détermination aussi...

— Quelle détermination ?

Le ton de Flagermont, net, cassant, indiquait clairement qu'il avait compris le sens de ses paroles et que tant d'indiscrétion l'exaspérait.

Mais Mme Vindict, qui avait eu à sortir bien des fois, au cours de sa carrière, de situation difficiles, ne se démonta pas pour si peu.

— Une détermination aussi clairement exprimée, acheva-t-elle suavement.

— Ce sont des raisons d'ordre intime et familial, qui ne regardent que ma filleule, ma sœur et moi.

— Ah ! très bien, mon cher. Je ne vous ferai pas remarquer que vous venez de manquer aux lois de la plus élémentaire politesse. Vous êtes assez intelligent pour vous en apercevoir. Et, puisque l'intrusion dans votre vie d'homme mûr, d'une adolescente "qui n'est même pas votre nièce", ainsi que vous le constatiez hier, vous met de si aimable humeur vis-à-vis d'une amie telle que moi... je vous laisse vous remettre... vous reprendre... A ce soir, au poste, cher directeur !

Le rire de la "vedette" monta encore tandis que, les mâchoires contractées par la colère, il s'inclinait, glacé, et qu'elle faisait une sortie très "théâtre".

Quand il entendit décroître dans le couloir le "toctoc" de ses hauts talons, il se mit à arpenter le studio, en proie à une agitation qu'il n'avait plus à dissimuler.

Qu'avait voulu dire cette vipère, qu'avait-elle osé insinuer ?

"L'intrusion d'une adolescente dans votre vie d'homme mûr..." "Une adolescente qui n'est même pas votre nièce..."

Où, et puis après ? Que signifiaient de telles allusions ?

Pierre Flagermont le comprenait parfaitement, ce qu'elles signifiaient, mais il refusait avec violence de laisser l'explication se préciser dans son cerveau.

"Cette Gloria Vindict est une méchante femme, gronda-t-il à mi-voix, et j'ai eu grand tort de la recevoir chez moi "en camarade" comme je l'ai fait jusqu'ici, de ne pas la traiter avec la même autorité un peu distante dont j'use vis-à-vis des autres artistes de ma troupe. Qu'est-elle de plus qu'eux ? Ne sont-ce pas les intrigues qui l'ont élevée au rang des vedettes ? Et y a-t-il autre chose dans son jeu que du "métier", de l'"appris", de l'artificiel ? Est-elle capable d'atteindre un seul jour le génie d'une Sarah Bernhardt à qui les snobs d'aujourd'hui osent la comparer ? Allons donc ! C'est une cabotine et pas autre chose que cela ! Cabotine en ville autant que sur les planches..."

La porte s'ouvrit doucement comme il se répétait entre haut et bas : "Une cabotine !"

Pierrette entra, un bras soutenant précautionneusement un vase énorme en cristal ciselé ; l'autre bras chargé d'une gerbe de fleurs et de feuillages.

Son petit pied, finement chaussé de daim, poussa la porte qui fit entendre en se refermant un claquement sec.

Flagermont sursauta, se retourna nerveusement, la vit, elle, avec son vase et ses fleurs et sentit tout à coup son visage se détendre.

Déjà, sans mot dire, elle disposait sa gerbe dans le vase, plantant les tiges vertes une à une, de ses doigts légers, habitués à ce joli geste.

Il vint tout près d'elle, caressa d'une main timide les boucles brunes qui frôlaient sa nuque.

— Tu ne m'en veux pas, dis, petite fille ?

Elle leva vers lui son beau regard étrangement profond :

— Pourquoi vous en voudrais-je, parrain ?

— Pour avoir dit à Mme Vindict ce qu'elle...

Elle l'interrompit, très vite :

— Je vous en prie, parrain, ne parlons plus de cela !

— Mais si, parlons-en, au contraire... Tu comprends, c'était hier... je n'avais pas encore parlé avec toi, je ne savais pas...

— Parrain chéri fit-elle — et sa voix basse avait des inflexions chaudes, passionnées — croyez-vous que je ne sache pas d'avance tout ce que vous allez me dire ? Vous avez des traits qui ne savent pas mentir et j'y ai lu, depuis mon arrivée, minute après minute, tout ce que vous pensiez, tout ce que vous sentiez...

— Ah ! fit-il ému et content. Et qu'ai-je pensé ? Qu'ai-je senti ?

— Des choses qui me remplissent de bonheur...

— Par exemple ?

— Par exemple, que vous allez admirablement remplacer mon pauvre papa et que je vais vous aimer dans très peu de temps autant que je l'aimais...

— C'est bien possible, acquiesça-t-il, pensif.

Il souriait, mais d'un sourire un peu contraint, un peu déçu.

Pourquoi les paroles de Gloria Vindict bourdonnaient-elles à ses oreilles, en cet instant, accompagnées de son insupportable rire :

"Dans votre vie d'homme mûr... cette adolescente qui n'est même pas votre nièce..."

IV

IL Y AVAIT trois semaines à peine que Pierrette de Chanteduc avait quitté son pays natal, un des coins les plus charmants du Quercy, pour rejoindre le seul être susceptible de lui donner cette chose aussi nécessaire à sa vie que le pain quotidien : un peu de tendresse vraie.

Sa confiance n'avait pas été trahie. Après l'amère déception que lui avait causée, dès l'arrivée, l'accueil de son parrain, celui-ci n'avait cessé de se montrer aussi attentif à ses moindres désirs que patient et doux à ses démonstrations de petite fille trop longtemps sevrée de toute affection.

Elle se laissait aller à son bonheur nouveau comme un insouciant oiseau s'abandonne au léger souffle du printemps que la porte de cime en cime. Ses journées n'étaient qu'une série d'enchantements. Levés tôt, le parrain et la filleule s'en allaient bras dessus, bras dessous, faire leur quotidienne partie de footing au Bois de Boulogne. Après quoi, c'étaient

les retours en voiture, pour lesquels on prenait "le chemin des écoliers", un chemin chaque jour différent de celui parcouru la veille et qui révélait constamment des merveilles inconnues de la petite Méridionale.

— C'est beau, Paris ! soupirait-elle. C'est très beau !

A peine étaient-ils rentrés à l'hôtel du Prince Albert, qu'on leur servait à déjeuner dans le minuscule salon séparant la chambre de Pierrette du studio de Flagermont.

— Je n'ai jamais eu un pareil appétit, affirmait celui-ci.

Ensuite, on se séparait gentiment, quoique à regret. Lui allait vers ses occupations artistiques, tandis qu'elle recevait la jeune femme chargée de parachever son instruction. Parrain avait absolument tenu à ce qu'elle reprît des études trop tôt interrompues et elle n'avait accepté cette décision qu'en y mettant une condition formelle.

— Je vais tant m'appliquer à rattraper le temps perdu, que, sous peu, je pourrai vous servir de secrétaire, parrain chéri...

— Nous verrons ? répliquait-il évasivement.

Mais elle concluait, péremptoire :

— C'est tout vu !

Alors, il essayait d'enfler la voix,

de hausser sur ses yeux à l'expression câline ses épais sourcils :

— Suis-je le maître ou ne le suis-je point ?

Une pluie de baisers s'abattait aussitôt sur les joues de l'homme et tous deux riaient à perdre haleine.

Les soirs où "France-Radio" ne diffusait pas de comédie, on "allait voir Paris", selon l'expression de Pierrette. Cela consistait à arpenter les grands boulevards, le nez levé vers les affiches lumineuses, vers les vitrines scintillantes et le morceau de ciel que les lumières teintaient d'un rose lilas.

A chaque instant, l'exubérante enfant heurtait un promeneur ou était heurtée par lui :

— Pardon ! disait-elle invariablement, toute confuse.

Et, un peu plus bas, elle murmurait à l'adresse de son compagnon :

— Mon Dieu ! comme il y a du monde, à Paris !

Il riait, d'un rire presque aussi clair, aussi puéril que celui de sa filleule.

Il arriva qu'un soir, elle s'écria joyeusement :

— Parrain, voyez donc tous ces couples que nous croisons, et puis regardez-nous dans la glace d'une vitrine. N'avons-nous pas l'air comme eux de gens mariés ?

Non sans un naïf orgueil, elle se haussait sur la pointe des pieds, pour dépasser de sa tête fine l'épaule de son parrain. Mais ce dernier n'avait pas répondu comme à l'accoutumée. Elle leva vers lui son visage. Il était plus pâle que d'ordinaire et faisait mine de n'avoir pas entendu.

— Parrain, aurais-je dit une bêtise par hasard ?

— Je crois que oui, répliqua-t-il brièvement.

Puis, aussitôt, enchaînant :

— Il n'est point trop tard. Veux-tu que nous passions la soirée au Théâtre-Français ?

— Je veux tout ce que vous voulez, parrain chéri.

Il hêla un taxi, l'emmena entendre une comédie de Molière.

Le surlendemain, libéré encore de sa troupe, il dit à Pierrette, après le dîner :

— Nous passerons la soirée dans mon studio, si cela ne t'ennuie pas.

— Nous n'allons pas sortir ?

— Non. Il faut que je cherche dans ma bibliothèque les livres qui

pourront te convenir et t'intéresser. Nous les choisirons ensemble.

— Bravo!

L'instant d'après, comme les mains de Flagermont erraient distraitemment sur de précieuses reliures, tandis que son regard flottait mélancoliquement dans le vide, une petite main tiède vint se poser sur ses cheveux. Il tressaillit, ramena son regard sur Pierrette debout près de lui, mais ne bougea pas.

— Qu'avez-vous donc, parrain? demanda-t-elle avec une nuance d'inquiétude dans la voix. Vous paraissiez tout drôle, depuis hier.

— Moi? se récria-t-il vivement. Mais non, je t'assure. Je n'ai aucune raison d'être "drôle" comme tu dis.

Il n'avait pas achevé ces mots que le timbre de l'antichambre résonnait. Pierrette bondit vers la porte.

— C'est M. Martillac, annonçait-elle presque aussitôt. Je l'ai mis dans le petit salon.

— Martillac? dit Flagermont avec un empressément presque joyeux. amène-le-moi, tout de suite!

Elle eut une moue mécontente, et lui jeta ses bras autour du cou, en un de ces élans qui lui étaient familiers:

— Vilain parrain, gronda-t-elle, mi-plaisante, mi-boudeuse. On dirait que vous êtes ravi qu'on vienne troubler notre tête-à-tête.

Il rougit violemment, l'enveloppa d'un regard stupéfait et craintif, à la fois, puis, très vite:

— Moi? articula-t-il. Quelle idée!

Saisissant un livre sur sa table, il le lui mit dans les mains:

— Tiens, emporte ce bouquin, il t'amusera, murmura-t-il.

— Ah!

Elle feuilletait le livre sans enthousiasme. Il la saisit aux épaules:

— Et puis, dis-moi bonsoir, enfant mal élevé!

— Bonsoir? riposta-t-elle. Déjà? Mais ne viendrez-vous pas le chercher dans ma chambre, comme d'habitude?

— Non? fit-il presque rudement. Je t'ai traitée en enfant tant que tu n'étais pas acclimatée. Mais à présent...

— Parrain! s'écria-t-elle d'un accent de reproche. J'avais bien raison de dire que vous étiez changé! Voilà votre voix du premier jour qui revient.

Il rit, mais ce rire manquait d'assurance.

— Allez, sauve-toi, petite folle!

Elle ne bougea pas, le considérant de ses yeux lumineux tout chargés de tendresse:

— Parrain, si vous étiez gentil...

— Qu'est-ce que je ferais si j'étais gentil?

— Vous me laisseriez avec mon livre dans ce fauteuil contre le radiateur... Je ne remuerais pas le petit doigt, je lirais sans me mêler à la conversation que vous aurez avec M. Martillac. Après tout, ce ne sont pas des secrets d'Etat que vous avez à vous confier?

— Eh bien! qu'il en soit fait selon votre volonté, enfant terrible! Et que, de l'autre monde, tes parents me pardonnent si je te gâte à outrance...

En pénétrant dans le studio, le jeune Martillac qui, à France-Radio, cumulait les fonctions d'ingénieur du son et de secrétaire particulier, Martillac glissa vers la gracieuse jeune fille qui l'introduisait, un furtif regard où perçait une vive admiration.

— Merci, mademoiselle... Je... je vous remercie, balbutia-t-il.

Le "patron" l'avait présenté à elle la semaine précédente comme son "précieux collaborateur" et, à cette minute, ce souvenir le remplissait d'aise.

— Asseyez-vous, mon cher, dit rondement Flagermont de sa voix énergique des heures de travail. Je ne vous attendais pas ce soir. Qu'y a-t-il? Le dernier courrier aurait-il apporté quelque lettre urgente?

— Pas le moins du monde, répondit le subalterne.

Il toussa pour affermir sa voix, puis, déposant sur le bureau la serviette qu'il portait sous son bras, il frappa dessus du plat de la main.

— C'est plutôt une affaire personnelle, qui m'amène, dit-il.

— Une affaire personnelle? Pas possible! s'étonna le directeur, légèrement refroidi.

— Oui, monsieur Flagermont. Tout à fait personnelle.

— Pierrette? appela l'autre doucement.

La petite, déjà installée dans l'angle opposé de la pièce, leva un front bourru.

— Martillac a une communication secrète à me faire, expliqua Flagermont en riant. Tu vois que je n'y ai pas mis de la mauvaise volonté...

— Oh! protesta vivement le secrétaire. Mais mademoiselle ne me gêne pas! Je serais navré si elle se dérangeait à cause de moi...

— Vous êtes l'amabilité même, monsieur Martillac, s'exclama Pierrette, de son fauteuil, en décochant au timide garçon le plus gracieux des sourires. Justement, je venais d'exprimer à mon parrain l'intention que j'avais de demeurer clouée à cette place.

Tous les trois rirent de concert. Puis la voix nette et brève du chef s'éleva:

— Allez-y, Martillac. Je vous écoute.

Martillac se recueillit quelques secondes, et commença, visiblement ému:

— Eh bien, voilà, patron. Je... j'ai écrit un sketch pour la radio.

— Vous!

Dans ce "vous" jeté par-dessus la table, d'une lèvre sceptique, il y avait tant d'ironie tranquille, que le jeune homme se troubla, pâlit, et, finalement, baissa la tête comme un écolier qui a commis une sottise et vient de l'avouer.

— Alors, mon garçon, reprit Flagermont plus cinglant que jamais, vous vous imaginez que, pour l'unique raison que vos fonctions d'employé vous ont placé près de moi, je vais me croire tenu de monter les élucubrations géniales ou... baroques, de votre esprit en fièvre?

Il s'était levé tout en parlant, Martillac redressa la tête et son regard timide et doux croisa celui du patron.

Celui-ci le traitait d'ordinaire, dans et hors du travail quotidien, d'une manière plutôt cordiale. Aussi cette attitude toute nouvelle l'étonnait autant qu'intérieurement, elle le bouleversait.

Il se leva à son tour, presque blême à force d'être pâle:

— Excusez-moi, monsieur Flagermont, balbutia-t-il en glissant son oeil de chien battu dans la direction de la jeune Pierrette. Excusez-moi, je pensais que vous consentiriez tout au moins à parcourir...

— Laissez-moi votre manuscrit. Je le parcourrai. Mais je vous le répète, dès à présent, inutile de vous bercer d'un chimérique espoir... Si vous n'étiez mon secrétaire, je vous apprendrais que je reçois mensuellement des centaines de transpositions pour la radio, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes de réelle valeur, suffisamment en tout cas pour choisir dans le tas ce qui m'est nécessaire. Mais vous savez tout cela aussi bien que moi.

Peau qui Pèle?

...Le Maquillage Ne Tient Pas?



Adoucissez-la— Instantanément..

N' pas entrée, parfois, d'une promenade au froid, avec la sensation que votre peau était sèche et écaillée?

La poudre ne tient plus. De minuscules parcelles agglomèrent votre poudre en vilains "paquets".

Vous pouvez faire disparaître cela — en un rien de temps. Changer cette peau qui pèle en une peau sur laquelle vos doigts glisseront — après une seule application! En un instant, votre peau devient si douce qu'étendre le maquillage est un vrai plaisir!

Mais comment cela peut-il se faire?

C'est une crème spéciale qui accomplit cette transformation rapide. Une crème *kératolytique* (Vanishing Cream). Voici l'explication d'un célèbre dermatologiste:



Miss Geraldine Spreckels

"Le Vanishing Cream Pond's adoucit ma peau en une seconde. La poudre s'étend alors parfaitement."



COMMENT LA PEAU DEVIENT RUGUEUSE

Les cellules mortes, sèches, de la surface se détachent, emportant la poudre. Faites-les fondre!

"Une crème *kératolytique* a la vertu de dissoudre les cellules mortes et sèches qui adhèrent à la surface de la peau. C'est ce qu'elle fait dès l'instant qu'elle touche à la peau. Il ne reste plus ensuite que les cellules vivantes, fraîches — douces et tendres."

C'est ainsi que le Vanishing Cream Pond's peut adoucir si vite la peau. Employez-le de deux façons:

BASE POUR LA POUDRE — Après vous être lavée, appliquez une couche de Vanishing Cream Pond's. Il donne une merveilleuse douceur à votre peau. Poudre et rouge s'étendent facilement et restent bien égaux pendant des heures.

POUR LA NUIT — Pour assurer à votre peau une douceur durable, appliquez du Vanishing Cream Pond's après le lavage nocturne. Laissez-le en place; il n'est pas gras. Pendant votre sommeil, votre peau s'adoucit.

Paquet de 8 articles

Pond's Extract Co. of Canada
Dépt. VB, 100, Brock Avenue
Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer le paquet de 8 articles contenant un tube spécial de Vanishing Cream Pond's, de généreux échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et 5 teintes différentes de Poudre faciale Pond's. Ci-inclus 10¢ pour emballage et affranchissement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Fabrication canadienne

Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

— Je sais, en effet. Encore une fois, excusez-moi, monsieur le directeur, mais, vraiment, je préfère... ne pas vous encombrer de mon manuscrit.

— Laissez-le-moi, vous dis-je ! s'exclama impatiemment Flagermont. Reposez ça là... Quel auteur ombrageux vous faites !

— Je ne suis nullement ombrageux, monsieur, mais puisque vous refusez, sans même avoir jeté les yeux sur mon manuscrit, de me prendre au sérieux, je... j'ai ma fierté, voyez-vous... C'est là ma seule richesse...

Ceci avait été dit avec une dignité attristée qui, subitement, émut le directeur des Emissions.

— Eh bien ! fit-il, se ravisant brusquement, cette gerté-là me plaît, mon jeune ami. Rasseyez-vous là et lisez-moi votre sketch. Allons, lisez, vous dis-je ! Je vous promets de vous dire franchement, après, ce que je pense de votre travail.

D'une main un peu fébrile, Martillac saisit les feuillets et se mit à lire. La voix était vibrante de foi et d'enthousiasme contenu et le sketch était la plus délicieuse, la plus romantique histoire d'amour qui fût.

— Bravo ! s'exclama, de son coin, Pierrette qui battait des mains.

Martillac lui adressa un sourire de gratitude, rangea de ses doigts encore tremblants les feuillets épars, et osa enfin regarder Flagermont. Celui-ci n'avait pas bougé, mais la surprise charmée qu'il éprouvait se lisait clairement sur son visage. A la fin, il laissa tomber :

— Qu'attendez-vous ? Mon avis ? La « foule » vous l'a donné !

Il désignait sa filleule du regard.

— Vraiment, mon cher, ajouta-t-il, je vous dois des excuses pour vous avoir traité tout à l'heure comme je l'eusse fait d'un lycéen en veine de lyrisme... Mais n'avais-je pas moi-même une excuse ? Pouvais-je soupçonner que sous vos manières effacées vous cachiez un conteur de cette classe et... un poète par-dessus le marché, car il faut être poète pour célébrer l'amour ainsi que vous l'avez fait dans cette pièce trop courte à mon gré.

— Monsieur Flagermont, balbutia Martillac, je n'en crois pas mes oreilles ! Comment, vous si difficile à « emballer », vous portez sur mon sketch un pareil jugement ?

— Mais oui, moi. Pourquoi pas ? Je vous avais promis de vous dire exactement ma pensée. C'est bien là. Me voilà forcé de montrer votre sketch au plus tôt et de vous en redemander d'autres du même genre... quitte à me priver de votre précieuse collaboration au studio !

— Je... je suis confondu.

— Remettez-vous, Martillac et, à l'avenir, ayez plus de confiance en vous-même, c'est le meilleur moyen d'obtenir que les autres aient confiance en vous !

Il le congédiait avec sa cordialité un peu bourru de toujours, à laquelle se mêlait une familiarité inusitée.

— Mademoiselle, murmura le secrétaire en inclinant sa petite taille devant Mlle de Chanteduc.

— Au revoir, monsieur, et bonne chance ! Je suis très heureuse de penser que mon parrain va vous patronner...

— Oh ! merci...

Il était sorti.

— Si heureuse que cela, fillette ? interrogea Flagermont en revenant vers sa filleule.

— Mais oui. Ce garçon est tout à fait sympathique. Il semble la droiture et la simplicité même... Et, comme sa pièce était jolie !...

— N'est-ce pas ? fit-il pensivement.

— Oh ! oui... C'est un tendre, un délicat. Je ne comprends pas que vous

l'avez reçu tout d'abord comme vous l'avez fait... J'étais prête à intervenir, malgré moi, ne pouvant supporter de vous voir peiner quelqu'un de la sorte !

— Je l'ai senti que tu allais intervenir. Ton regard m'en avertissait assez. Et c'est pourquoi, surtout, j'ai changé d'avis. Je ne m'en plains pas, du reste, puisque cela te fait tant de plaisir.

— Mais vous étiez sincère, tout à l'heure, en vantant ce travail ? Vous ne pouvez pas ne pas être sincère, n'est-ce pas, parrain ?

Il l'enveloppa d'un regard attendri à la fois et douloureux :

— Non, dit-il. Mais la vie vous force à mentir quelquefois. Va te coucher, maintenant, ma petite Pierrette.

— Oh ! déjà ?

— Oui. J'ai du travail. Il faut que je réfléchisse à la distribution que je vais donner à ce sketch. Bonsoir, mon petit.

Elle eut l'impression qu'il lui rendait distraitemment le baiser qu'elle lui donnait. Et c'est pourquoi, lorsqu'elle se détourna, près du seuil, pour lui adresser un nouveau petit « bonsoir » du bout de ses jolies lèvres rieuses, elle s'étonna de voir, attachés sur elle, la suivant presque anxieusement, des yeux à l'expression bizarre, indéfinissable.

Rendez-Vous

♦ ♦ ♦

Pourquoi n'es-tu pas venue ?

Je t'avais pourtant prévenue assez tôt !

Tu n'avais que ton manteau à mettre...

Tu n'as pas reçu ma lettre ?

Je t'ai attendue un long moment :

pas moins d'une heure assurément.

Pourquoi, pourquoi n'es-tu pas venue ?

Dieu ! quelle déconvenue !

Je regardais les autres passer,

enlacés,

et cela me faisait regretter davantage ton joli visage.

HENRI LATREILLE

— Décidément, pensa-t-elle, en sortant, parrain a des soucis qu'il ne veut pas me confier.

V

« Mon cher enfant,

Vous voulez bien me permettre de vous nommer encore ainsi, n'est-ce pas ?

« Envoyé dès les premières années de mon sacerdoce en cette paroisse où je désire m'entretenir à l'heure où il plaira à Celui que je sers de m'accorder ma « retraite », je vous ai connu très jeune et, — vous n'avez pas dû l'oublier, — nous étions, vous et moi, les meilleurs amis du monde, lorsque vous fréquentiez le catéchisme ?

« Je voudrais m'adresser à l'âme de cet ami d'alors en faisant également appel, pour être mieux compris, à l'intelligence des choses que doit posséder l'homme que vous êtes devenu.

« C'est — ai-je besoin de le préciser, — de votre filleule que je veux vous parler, de cette enfant dont vous acceptâtes devant Dieu, en ma présence, tandis qu'elle n'était qu'un bébé de quelques mois, de remplacer la famille, si celle-ci venait à lui manquer. Le fait se produisit, malheureusement trop tôt pour Mlle de Chanteduc, auprès de qui vous tintes — et je re-

mercie le Seigneur de votre générosité — tous vos engagements. Les dispositions que vous aviez prises vis-à-vis de votre filleule cessant brusquement d'agréer à celle-ci, — pour des raisons que je ne me permettrai pas de discuter... — vous l'avez encore recueillie à Paris quand elle eût l'aventureuse idée de s'y réfugier pour échapper à une tutelle jugée, par elle, odieuse. Cette fugue, je l'aurais contrecarrée au lieu de la servir, si je l'avais connue à temps. Tout ceci, vous le savez, n'est-ce pas, et mon long préambule n'aura servi qu'à nous bien mettre en présence des faits.

« En apprenant que notre chère orpheline se trouvait en sécurité près de vous, mon cœur de père spirituel avait recouvré sa paix. De cela aussi vous étiez informé par mon court billet vous remerciant en même temps de vos libéralités vis-à-vis de mes pauvres. Mais ce que vous ignorez, c'est qu'une lettre de votre filleule a fait naître toutes mes inquiétudes.

« Par cette lettre, la chère petite me narre fidèlement la vie qu'elle mène auprès de vous dans le cadre séduisant où vos hautes fonctions d'intellectuel et d'artiste vous ont placé. Et les feuillets enthousiastes débordent non seulement d'admiration, mais aussi d'une reconnaissance éperdue dont la violence n'est pas sans me

« Voyez, pesez, jugez et ayez l'amabilité, mon cher enfant, de me faire connaître le résultat de vos réflexions.

« Croyez toujours, en attendant, à mon affectueux attachement en N.S. »

Cette longue épître, signée du vieux curé de Boislelong, Pierre Flagermont la lut, la relut, la plia soigneusement, puis la dépla pour la relire encore.

Ses doigts nerveux froissaient les pages couvertes d'une fine écriture et ses mâchoires puissantes saillaient sous l'épiderme pâli, cependant que le regard plus brillant que jamais, s'assombrissait en parcourant les phrases insinuant : « Il ne saurait être question, n'est-ce pas, de la garder près de vous ? Cet état de choses, en se prolongeant, pourrait créer des incidents fâcheux... »

La lettre avait glissé sur ses genoux. Maintenant, l'œil fixe, rempli d'une indicible mélancolie, le parrain de Pierrette réfléchissait.

— C'est vrai, pensait-il, c'est vrai que je ne puis, de toutes façons, la garder près de moi... Cela ne peut durer... Mais pourquoi cela a-t-il seulement commencé ?... J'étais si heureux, avant !

« Heureux ? Non, pas heureux, se reprit-il. Cette existence superficielle qui était la mienne pouvait-elle me procurer du bonheur ? Non, pas heureux, mais paisible. Si paisible !... Je ne pensais qu'à mon travail et aux jouissances de l'esprit qu'il m'apportait. Et je ne m'apercevais pas que celles du cœur me manquaient... Tandis qu'à présent !

Il essaya d'imaginer ce que serait sa vie lorsque Pierrette ne la partagerait plus.

Du vide... un gouffre, un gouffre glacé...

Vivre sans le regard de Pierrette et son rayonnement, sans son adorable sourire et surtout sans entendre sa voix basse, aux inflexions passionnées, sans entendre cet appel de tous les instants :

« Parrain ! Parrain chéri !... »

Un large frisson le prit aux épaules. Il éprouvait tout à coup une impression de froid intense.

Allons ! Le vieux prêtre avait raison ; il fallait agir et agir vite ! Il n'était que temps !

Flagermont se leva, ramassa la lettre, en aplatit les feuillets de la main, avec une sorte de douceur attendrie, cependant que ses yeux se portaient sur cette phrase : « Déjà, dans les passions de Mlle de Chanteduc — passions, grâce à Dieu, pures et louables — j'avais remarqué cet emportement... »

C'était facile à remarquer. Mais cet emportement-là, ne contribuait-il pas, justement, à faire le charme de cette exquise nature ?

«... qui la conduirait aux pires folies... »

Quelle folie craignait le vieux curé, en l'occurrence ? Qu'elle aimât hors des limites permises celui dont elle parlait avec trop d'enfantine admiration ?

L'exclamation, soulignée d'un brusque haussement d'épaules, avait jailli tout haut, et Flagermont s'étonna d'entendre sa propre voix.

Mais il était seul dans son bureau et, tranquilisé, il poursuivit son monologue :

— M'aimer, moi ? Allons donc ! Et puis, ce serait absurde, presque choquant... Je suis un « homme mûr », ainsi que me le fit durement remarquer la perspicace Gloria Vindict au lendemain même de l'arrivée de Pierrette... Un homme mûr avec cinq ou six fils d'argent sur chaque tempe. Et elle... elle est une « adolescente », une fraîche et ravissante adolescente, pareille à une rose de mai !

« Absurde ! répétait-il. Ce serait absurde... Heureusement que cela n'est pas, ne sera jamais... Il n'y aura que moi à souffrir. »

Il eut un rire sourd et bref, puis murmura amèrement :

— Un vrai sujet de comédie : le monsieur qui n'a jamais aimé, qui se croit invulnérable, qui sourit même, à l'occasion, quand on parle sérieusement de l'amour devant lui et qui, tout à coup... crac ! s'enflamme bêtement et... inutilement ! La fillette qui vient d'apparaître est la seule qui lui semble digne de lui et la seule, précisément, qu'il n'ait pas le droit de convoiter. Il se sacrifie héroïquement, dissimule habilement son « mal sans remède et celle qui le fit n'en a jamais rien su... »

Il rit de nouveau, mais cette fois son rire sonna lugubrement au fond de sa gorge, à la manière d'un sanglot contenu.

— Allons ! gronda-t-il douloureusement, les rouages du cœur humain sont fort mal réglés. Cet organe devrait vieillir en même temps que les autres parties du corps...

Il allait sortir, tête basse, les épaules affaissées, dans l'attitude d'un vaincu de la vie, quand, à la porte qu'il se disposait à ouvrir, un coup discret fut frappé.

Sa main appuya machinalement sur la poignée de nickel et il recula, un flot de sang inondant soudain ses traits pâles et tirés :

— Toi ! fit-il.

— Mais oui, moi. Cela vous contrarie, on dirait ?

Pierrette, pimpante en une petite robe grenat foncé, toute simple, l'embrassa gentiment, puis aussitôt envahit le bureau.

— Je voudrais assister à la répétition du sketch de Martillac, gazouilla-t-elle.

— Comme tu voudras, mon petit. Elle fut surprise qu'il ne fit aucune objection.

— Je suis sûre, parrain, fit-elle d'un petit air taquin, que vous n'avez pas entendu ce que je viens de vous demander ?

— Si. Tu veux assister à la répétition.

— Vous voulez bien m'y autoriser ?

— Mais oui.

— Parrain, vous devenez de plus en plus bizarre ! A quoi pensez-vous, en ce moment, dites ?

— A toi.

— A moi ? Comme c'est gentil !

Elle s'accrochait à lui, câline. Mais d'une main ferme et douce, à la fois, il la repoussa, jeta un bref regard sur sa montre-bracelet et dit, affectant un grand calme :

— Assieds-toi donc cinq minutes. Il faut que je te fasse part d'une détermination que je viens de prendre.

— Oh ! oh ! c'est grave ?

— Très.

— Et... agréable ?

— Pour toi ? Non, sûrement pas !

— Oh ! j'ai deviné ! Vous n'acceptez pas ce que je vous ai proposé ?

— Qu'est-ce que tu m'as proposé ?

— De louer un petit appartement vide, où je m'organiserais afin que nous puissions réaliser des économies.

— Des économies ?

Il la fixait d'un regard absent. Mais tout à coup il se rappela cette proposition qu'elle lui avait faite le matin même.

— Non, dit-il. Il ne s'agit pas de cela. Ma petite Pierrette, je ne puis te garder plus longtemps près de moi.

— Comment ?

A deux mains, elle comprimait son cœur bondissant et le fixait à son tour de ses grands yeux ardents.

Il se détourna.

— Ce n'est pas une plaisanterie, parrain ?

— Non.

— Alors... pourquoi ?

— Pour... pour toutes sortes de raisons.

— Mais... ce n'est pas possible ! Mais je vais mourir, à présent, si vous m'abandonnez !

Une irrésistible envie de la prendre à pleins bras et de couvrir son visage de baisers, le saisit, dilata sa robuste poitrine, comprima sa gorge douloureusement, mais, très vite, il se reprit :

— Je ne t'abandonne pas, articula-t-il froidement. J'irai te voir, chaque dimanche, au pensionnat où je vais te mettre jusqu'à ta majorité.

Il vit ses longs cils battre et se mouiller aussitôt. Elle s'affaissa sur un siège bas, puis, comme un enfant injustement puni, gémait :

— Qu'ai-je donc fait de mal ? Que vais-je devenir ? Mon Dieu ! que vais-je devenir, si vous ne m'aimez plus ?

— Allons, ma petite Pierrette, trêve d'enfantillage ! Il faut être raisonnable et te conduire comme une grande fille que tu es.

— Vous ne m'aimez plus !... C'était trop beau... Vous ne m'aimez plus !

Il fit silencieusement quelques pas à travers la pièce, puis, incapable de se dominer plus longtemps, il marcha tout à coup vers la porte par où il disparut.

Quand il revint, un quart d'heure après, Pierrette était toujours prostrée dans son fauteuil, mais, ne voulant pas pleurer devant Gloria Vindict qui avait brusquement fait irruption dans le bureau directorial, elle avait pris entre ses mains frémissantes une revue à grand format qu'elle feignait de lire.

— Qu'y a-t-il, Gloria ? demanda Flagermont, dont le visage fermé n'était pas de bon augure.

— Que voulez-vous qu'il y ait, mon cher ? On vous attend pour répéter.

— C'est bien. Tu viens, Pierrette ?

— Non, merci. Je vais m'en aller. On frappait.

— Entrez ! cria le directeur. Ah ! c'est vous, Martillac ? Vous arrivez à pic. On va commencer.

Martillac serra les mains de Flagermont et de la vedette, puis s'approcha vivement de Pierrette :

— Mademoiselle... murmura-t-il avec sa douceur et sa politesse habituelle, puisque vous m'avez fait l'honneur de vous intéresser à mes œuvres, j'ai voulu que vous fussiez la première à connaître mon dernier-né...

— Vous êtes bien gentil, monsieur Martillac.

La jeune fille avançait machinalement sa menotte vers le manuscrit qu'on lui tendait :

— Soyez certain que je le lirai avec le même plaisir...

— Je... je me suis permis de vous dédier cet acte dont l'héroïne porte le même prénom que vous...

Un rire sarcastique punctua la phrase de l'auteur. C'était le rire de Gloria, ce rire particulièrement déplaisant aux oreilles sensibles de Flagermont.

Ce fut à ce dernier pourtant que la comédienne s'adressa du ton de quelqu'un qui voit clair autour de lui pour demander, très haut :

— Qu'attendez-vous donc, mon cher, pour les marier, ces deux-là ?

VI

Les marier !... pensait, deux heures après, en rentrant au Prince-Albert, le directeur des Emissions radio-phoniques. Les marier...

Après tout, la chose n'était pas si grotesque qu'elle paraissait à première vue. Il s'étonnait que l'idée de

Si l'on vous conseille d'ALCALISER,

essayez la méthode "PHILLIPS",
que des milliers ont adoptée !

ALCALISER L'ESTOMAC— c'est, aujourd'hui, le conseil qu'on entend partout. Pourquoi ? Pour soulager la nausée et les dérangements d'estomac, symptômes d'acidité stomacale, condition anormale qui est la cause de la majorité des troubles gastriques.

Cette alcalisation s'obtient promptement comme suit : Prenez deux cuillerées à thé de LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS une demi-heure après avoir mangé. Ou encore — deux comprimés de Lait de Magnésie Phillips, qui exerceront le même effet anti-acide.

Un mieux sensible se manifeste immédiatement — quelques instants suffisent le plus souvent. Nausées, aigreurs, gaz et malaises disparaissent. L'on se sent tout autre !

Ça n'est pas compliqué et le résultat surprend agréablement. Faites surtout cet essai si vous avez eu recours à des moyens moins naturels et moins efficaces pour combattre l'acidité. Exigez le Lait de Magnésie Phillips, soit liquide soit sous forme de comprimés (c'est une innovation remarquable et chacun d'eux représente une cuillerée à thé du liquide). Ces comprimés sont faciles à prendre et commodes à porter sur soi. 25¢ dans toutes les pharmacies.



LAIT DE
MAGNÉSIE

PHILLIPS

AUSSI PRÉSENTÉ EN COMPRIMÉS

Chacun d'eux est l'équivalent d'une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.

1169-AP

FABRICATION CANADIENNE

Gloria Vindict, en pénétrant dans son cerveau, ne lui causât qu'un peu plus de souffrance à côté du grand apaisement qu'elle lui apportait.

Marier Pierrette, oui, la marier très vite à un autre, procéder avant sa majorité à son « établissement », comme disait le bon curé de Boislelong. Certes, Martillac ne réalisait guère physiquement le type de l'époux qui eût convenu à cette magnifique femme-enfant, qu'était la dernière descendante des comtes de Chanteduc. Mais enfin, de solides qualités morales, jointes à une certaine valeur intellectuelle, ne contrebalançaient-elles point l'attrait passager qu'offre un physique avantageux ?... Pierrette n'était pas de ces poupées frivoles ne s'attachant qu'à l'artificiel.

Du reste, — et Flagermont tressaillit en se remémorant certains mots, certains jugements de sa filleule, — ne manifestait-elle pas vis-à-vis de Martillac depuis le jour où, pour la première fois, celui-ci avait été mis en sa présence, une sympathie très vive, sympathie qui se muait vite, si ce n'était déjà chose faite, en un sentiment plus profond, violent aussi, de cette violence dont l'abbé campagnard s'inquiétait ?

— Elle l'aimera, se dit-il. Elle l'aimera pour son œuvre, pour lui-même ensuite, car il aura se montrer à elle sous l'aspect séduisant des héros que sa fertile imagination a inventé.

Flagermont, tête basse, suivait à pas rapides une étroite rue de la rive gauche, devant le conduire tout droit à son hôtel. Il s'arrêta tout à coup, bousculé qu'il venait d'être par un couple jeune et joyeux. Ses poings se serrèrent.

— Ils seront comme ces deux-là, constata-t-il en lui-même, désireux, semblait-il, de se bien acclimater avec cette pensée.

Mais, de jalousie et de douleur, il poussa une plainte inarticulée et, les tempes bourdonnantes, il se remit en marche vers l'altière façade du *Prince-Albert*, qu'il apercevait à vingt pas.

— Mademoiselle est couchée, déclara une femme de chambre qu'il interrogeait. Elle m'a prévenue qu'étant souffrante, elle ne dînerait pas.

— Elle n'a pas ajouté autre chose ?

— Non, monsieur.

— C'est bien. Merci.

Pierre Flagermont pénétra dans son studio et s'assit. Il ressentait une lassitude infinie.

Qu'allait-il faire ? A trois ou quatre reprises, il fut tenté d'aller frapper à la porte derrière laquelle Pierrette s'était réfugiée pour y sangloter à l'aise. Mais il jugea aussitôt qu'il valait mieux se bien pénétrer auparavant de l'attitude nouvelle qu'il devrait adopter. Son esprit épuisé lui rappela la possibilité d'un mariage de sa filleule avec son ancien secrétaire et le désir lui vint, impérieux, brutal, de connaître tout au moins les sentiments que nourrissait ce dernier à l'égard de la jeune fille. D'un geste sec, il décrocha le récepteur, composa un numéro.

— Allo ! Je désire parler à M. Martillac. Est-il encore là ?... Bon ! Passez-le-moi, s'il vous plaît ! C'est vous, Martillac ? Oui... J'ai besoin de vous parler immédiatement... Chez moi, oui... Tout de suite ?... Bon, je vous attends.

Ayant accroché l'appareil, il essaya de s'intéresser à un travail quelconque, feuilleta dossiers et manuscrits, mais son attention ne fut retenue par aucun. Et, lorsque celui qu'il avait appelé arriva, il l'accueillit avec une étrange fébrilité et, dans le regard, une flamme bizarre qui ressemblait fort à une expression de haine.

— Asseyez-vous, dit-il brièvement.

Puis, il ajouta sans préambules :

— Qu'avez-vous pensé, tout à l'heure, en entendant la réflexion de Mme Vindict ?

— Quelle réflexion ?

Martillac avait rougi violemment.

— Celle qu'elle m'a jetée au sujet de Pierrette et de vous !

— Je... je ne comprends pas !

— Mais si, voyons, vous me comprenez fort bien, au contraire, articula Flagermont du ton cassant d'un juge d'instruction interrogeant un accusé.

Par un prodigieux effort de volonté, il parvint cependant à se dominer et à poursuivre, de sa voix naturelle :

— Répondez-moi, sans détours, Martillac, et ne vous troublez pas ainsi, que diable ! Ma question, après tout, n'a rien que de très simple.

— Eh bien ! fit le jeune homme, se dominant, lui aussi, j'ai pensé que notre « vedette » ne rait pas une occasion de se montrer indiscrete ou incorrecte.

— Vous répondez à côté, Martillac.

— Que voulez-vous que je vous réponde ?

— Dites-moi si Gloria Vindict a vu juste, en ce qui vous concerne, tout au moins.

— Mais...

Le secrétaire-auteur dramatique semblait interloqué en même temps que bouleversé d'émotion.

— Allons, mon vieux, parlez, je vous en prie. Soyez franc. Ai-je l'air d'un inquisiteur ?

— Presque, constata Martillac sur un ton qui voulait être celui de la plaisanterie.

Flagermont se mordit les lèvres d'impatience :

— Croyez bien que je le regrette, ne désirant rien tant que vous mettre en confiance.

— Alors... puisque vous m'avez demandé d'être franc...

— Allez-y !

— Eh bien ! je vous avouerai que Mlle de Chanteduc a produit sur moi une impression profonde, ineffaçable et que... malgré tous mes efforts pour me débarrasser de l'obsession...

— Vous n'avez qu'un but : multiplier les occasions de la rencontrer, de la regarder, d'entendre sa voix...

— Mais... Oh ! je sais bien que jamais... enfin, que je ne suis pas le mari que... qui...

L'expression brutale réapparue sur les traits de celui qui avait été son chef l'effraya et il se demanda avec angoisse où celui-ci voulait en venir.

Mais, l'interrompant net, Flagermont, parvenu une fois de plus à se dominer, déclarait froidement :

— Bref, si vos sentiments étaient payés de retour, vous ne demanderiez pas mieux que d'épouser ma filleule.

— Monsieur Flagermont, que signifie cet interrogatoire ? Que signifie-t-il ? Je n'ose comprendre...

La voix du directeur des émissions France-Radio se fit plus froide encore pour répliquer :

— Vous n'avez rien à comprendre... pour le moment tout au moins... Je vais questionner Pierrette comme je viens de vous questionner... Et je vous communiquerai le sens de ses réponses...

— Ah !

— Non, ne me remerciez pas. C'est moi qui vous remercie et qui m'excuse de vous avoir dérangé à cette heure tardive.

Interdit, incapable de proférer aucune autre parole, Martillac mit sa main dans celle qui lui était tendue et sortit.

RAYMOND, COMMENT À CETTE ENFANT...

Si épuisé, qu'il s'emportait
contre tout le monde



VITAMINES A.B.G et D

Flagermont poussa alors un large soupir, par lequel il eût voulu exhiler toute la souffrance qui était en lui.

Son front était moite, ses poignets brûlants. Il marcha vers la haute glace formant panneau et se tint là, debout, s'examinant de tout près, avec la plus grande attention.

Comme ces derniers jours l'avaient changé ! Il avait peine à se reconnaître. Lui, le chef impassible, et si maître de ses mouvements intérieurs et extérieurs, il en était venu à perdre tout contrôle de lui-même. Il l'avait bien vu, au cours de cet entretien si pénible qu'il venait d'avoir avec Martillac.

C'était tristement, lamentablement vrai qu'un amour malheureux, quand il n'élève pas jusqu'aux cimes du plus sublime renoncement, déchaîne dans l'âme une effroyable tempête en laquelle peuvent sombrer les vertus dont on était fier...

Le malheureux se sentait coupable vis-à-vis de son ancien subalterne, coupable de dureté depuis le jour exactement où ce dernier était venu lui proposer son premier sketch pour la radio. Était-ce la présence de Pierrette, lors de cette entrevue, et une sorte d'obscur prescience de ce qui allait être, était-ce cela qui lui avait imposé en face du jeune homme cette sorte d'hostilité ironique qu'il lui avait témoignée ?

Quoi qu'il en fût, il s'en voulait à cette minute d'avoir cédé à des instincts qu'il condamnait, jadis, sévèrement, quand une rivalité amoureuse les faisait éclore autour de lui.

Toujours devant la glace, juge sévère, il se morigénait, tout en se promettant de mieux régimenter à l'avenir ses nerfs ainsi que les moindres de ses actes.

Ainsi, c'était chose réglée. Pierrette épouserait Martillac, serait heu-

reuse près de lui, dont un jour, dans cette même pièce, elle avait dit : « C'est un tendre, un délicat... » Ils s'aimeraient, ils s'en iraient quelque part cacher leur bonheur, et lui, Flagermont, retomberait dans sa solitude de vieux garçon, solitude que continuerait à meubler chichement la banale camaraderie d'une Gloria Vindict et ses occupations de directeur artistique d'une troupe théâtrale.

C'était là l'existence qu'il s'était préparée, qui lui suffisait avant l'arrivée, « dans sa vie d'homme mûr », de « cette adolescente qui n'était même pas sa nièce »...

— Allons, du courage !...

Il se redressa. Du courage, il en aurait. Mais, pour cela, il fallait qu'il se plaçât immédiatement devant un fait accompli, c'est-à-dire devant cette certitude : le mariage de Pierrette.

Pourquoi remettrait-il au lendemain le soin torturant de l'interroger ? Les heures, jusqu'alors, lui seraient un intolérable supplice s'il ne savait au juste, sans tarder, à quoi s'en tenir, sur les sentiments de sa filleule.

— Allons ! Courage !... se répétait-il en heurtant bravement l'huissier qui séparait le petit salon de la retraite de la jeune fille.

De l'autre côté, rien ne répondit.

— Serait-elle endormie ? pensa-t-il. C'est fort possible, après tout. Son gros chagrin n'était qu'un chagrin puéril qui aura sombré dans le sommeil...

Il frappa un nouveau coup, plus léger, bien décidé à s'éloigner sans insister davantage. Mais, cette fois, il entendit un « entrez ! » sourd, presque guttural, qu'il n'identifiait pas. Il poussa la porte aussitôt, avec, au cœur, un petit pincement d'inquiétude, mais s'arrêta, stupéfait, sur le seuil.

Pierrette de Chanteduc, blottie au creux d'un fauteuil, n'avait même pas dégrafé sa robe de ville. Et le chapeau qu'elle portait dans l'après-midi avait sans doute glissé de lui-même de sa tête fine : il gisait à ses pieds, petite chose informe, méconnaissable.

L'étroit visage au délicieux ovale était tendu vers la brusque apparition, reflétant une angoisse qui n'était pas — Flagermont en eut la soudaine révélation, — celle d'un enfant comme il venait de le présumer. Le cerne plus sombre qui se creusait autour des paupières lui parut émouvant ; émouvante aussi la clarté intense flambant dans les prunelles mouillées.

— Pierrette, commença-t-il sans savoir exactement ce qu'il disait, pourquoi t'es-tu enfermée de si bonne heure ?

Elle ne répondit pas, continuant à le fixer, de ce regard particulier, fait surtout de curiosité profonde qu'on projette sur des inconnus. On eût dit qu'elle le voyait pour la première fois.

— Réponds-moi, mon petit, articula-t-il avec une instinctive douceur.

Elle sembla s'éveiller d'un songe douloureux ; ses cils battirent faiblement et ses lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer :

— J'avais besoin d'être seule pour réfléchir...

Il s'avança d'un pas saccadé, vint s'asseoir sur un fauteuil voisin de celui qu'elle occupait :

— Pierrette, murmura-t-il sans la regarder, je te demande pardon de t'avoir peignée tout à l'heure, mais il le fallait...

Elle répondit en écho :

— Il le fallait...

Surpris, il leva les yeux sur sa figure toujours douloureusement tendue :

— Tu comprends... balbutia-t-il.

— Oui, je comprends. Plus étonné encore et pressé d'en finir, il dit alors, très vite :

— Non, tu ne comprends pas, tu ne peux pas, tu ne dois pas comprendre. En tout cas, si le projet que je t'ai soumis tout à l'heure te déplaît pas trop...

Elle l'interrompit :

— Quel projet ?

— Celui de te placer jusqu'à ta majorité dans une institution...

— Ah ! oui...

Son attitude étrange, son air absent, continuaient à l'étonner, mais il ne voulait pas perdre du temps à lui en demander la raison.

— Si donc, poursuivait-il, tu ne veux pas aller en pension, j'ai une autre proposition à te faire.

— Laquelle ?

Il répéta, ne sachant comment s'y prendre pour formuler sa pensée :

— Laquelle ?

Puis, détournant encore une fois la tête :

— Tu ne devines pas ? fit-il.

— Oh ! non.

Son accent était triste et las infiniment.

« Courage ! » se répéta mentalement Flagermont. Puis, aussitôt, il débita, comme on récite une leçon apprise :

— Martillac, à qui tu as manifesté ces dernières semaines, la plus vive sympathie, oui, Martillac, mon ancien secrétaire, t'aime. Il désire t'épouser. Je n'attends que ta réponse pour la lui transmettre.

— Oh !

Les lèvres de Pierrette, décolorées tout à coup, avaient proféré ce cri, pareil à une plainte. Il ne voulut pas voir le désespoir qui figeait ses traits et éteignait la pure lumière de son regard. Très vite, un peu haletant, il continua : (Lire la suite page 21)

PEUX-TU PARLER AINSI



Ne vous laissez pas DÉPRIMER par un SANG MAL ALIMENTÉ

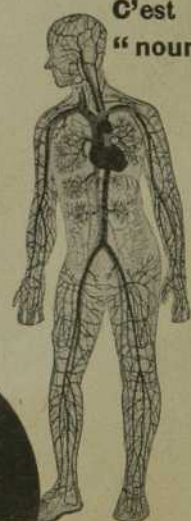
NOMBRE de gens se sentent épuisés à cette saison de l'année. Ils manquent d'énergie et il leur faut faire un effort pour exécuter le moindre travail.

Généralement, cette sensation de fatigue est un signe que le sang est appauvri, qu'il est insuffisamment alimenté et qu'il ne fournit pas aux tissus nerveux et musculaires la nutrition qu'ils requièrent.

La Levure Fleischmann fraîche fournit au sang les vitamines et les éléments nutritifs qui lui sont nécessaires; elle l'aide à tirer plus de profit des aliments et à mieux subvenir à l'entretien des tissus musculaires et nerveux.

Mangez régulièrement chaque jour 2 gâteaux de Levure Fleischmann — environ 1/2 heure avant les repas ou au coucher — nature ou dans un peu d'eau.

C'est votre sang qui "nourrit" votre corps



L'UNE des fonctions importantes du sang est de porter aux tissus musculaires et nerveux les éléments nutritifs qui proviennent de vos aliments.

Lorsque le moindre effort vous épuise, c'est généralement un signe que votre sang est insuffisamment alimenté.

Il vous faut alors prendre quelque chose qui vous aide à obtenir une nutrition supérieure de vos aliments.

LA LEVURE FLEISCHMANN FRAÎCHE RENFERME 4 VITAMINES, EN PLUS, DE SUBSTANCES PAREILLES AUX HORMONES QUI AIDENT À L'ORGANISME À OBTENIR UN MEILLEUR RENDEMENT DES ALIMENTS ET À L'OBTENIR PLUS VITE..



Achetez des produits canadiens

L'Actualité à Montréal

Aux Arts Féminins

C'est à la fois un atelier de tissage qui a un an et demi d'existence et un magasin, installé six mois plus tard, où l'on vend des travaux féminins. La fondatrice, Mlle Léonie Laplante, avait tout d'abord formé le projet d'organiser un comptoir où seraient vendus des articles fabriqués dans nos villes et dans nos campagnes. Après quelques démarches et l'examen de certains objets soumis à son approbation, elle en vint à la conclusion qu'il serait à la fois plus pratique et plus satisfaisant de mettre en vente des articles dont elle aurait surveillé de près la fabrication. C'est pourquoi elle se décida à fonder, dans un but éducatif, une école de tissage qu'elle installa rue St-Denis. Mlle Laplante n'espère pas y trouver un profit immédiat et ses ambitions ne sont pas de nature commerciale. Ce qu'elle désire c'est contribuer à la renaissance des travaux féminins qui ont été beaucoup mis de côté en ces dernières années où la grande ambition des jeunes filles est d'être dactylographes.

Pendant des tournées faites dans nos campagnes, Mlle Laplante a eu l'occasion de constater que si les grand-mères et assez souvent les mères savent tisser et filer, les jeunes

filles l'ignorent. Il ne serait pas impossible, cependant, d'organiser à peu de frais dans les petites villes des magasins où elles trouveraient facilement à écouler les ouvrages confectionnés pendant leurs longues soirées d'hiver.

De leur côté, les personnes de la société qui ne sont pas obligées de gagner leur vie pourraient venir en aide à ces travailleuses en refusant la camelote qu'on leur offre et en réclamant des étoffes tissées à la main dont elles lanceraient ainsi la mode. Elles n'auraient pas à regretter cette initiative, car elles ne tarderaient pas à s'apercevoir qu'elles ont l'avantage de porter, disons par exemple, une écharpe qui n'a pas été fabriquée en série et dont vous ne verrez pas le dessin un peu partout.

Pour en revenir à l'école de tissage de Mlle Laplante, ajoutons que la directrice s'est tout de suite rendue compte, dès les premiers cours, que les élèves y entraient insuffisamment préparées. C'est pourquoi on n'y enseigne pas seulement à tisser et à filer, mais à coudre et à dessiner. Sans la connaissance du dessin, l'élève se contentera de copier et ne pourra tenter de créer des modèles originaux. Il y a donc maintenant un pro-



CHARLES BOYER

C'est la dernière semaine de février du grand concours de cinéma du "Samedi". La semaine prochaine commencera le concours de mars, qui portera sur Douglas Fairbanks, jr., James Cagney et Eleanor Hunt. Voyez les conditions du concours Charles Boyer et Marlène Dietrich en page deux de ce numéro.



Photo Associated Screen News

LA VITRINE DU "SAMEDI" A LA PHARMACIE MONTREAL

Les prix les plus importants de février du grand Concours du Cinéma du "Samedi" ont été exposés, du 29 janvier au 9 février, à la Pharmacie Montréal. On peut maintenant les voir au magasin à rayons J. Corbeil, 6500, rue Saint-Hubert, coin Beaubien. Cet étalage a été exécuté par Monsieur Oswald Bonin de la Pharmacie Montréal.

fesseur compétent de dessin à l'atelier des Arts Féminins : Mlle Senécal, de l'Ecole des Beaux-Arts.

Après avoir ainsi causé pour le bénéfice de mes lectrices, j'ai fait la visite du magasin et de l'école. Dans la vitrine du magasin installé au rez-de-chaussée il y a des pièces d'étoffes pour habits de messieurs et costumes de dames, des couvertures, des sacs, des chandails, des abat-jour, des écharpes, des cravates et de petits tricots pour bébés.

Au premier étage, dans une salle double, des élèves sont absorbées par leur délicat travail. On m'explique d'une façon sommaire, mais trop longue cependant pour être transcrite ici, le fonctionnement du métier, du rouet, du dévidoir, du bobineur, de l'ourdissoir et du cannelier.

Je m'informe alors du temps qu'on met pour apprendre à tisser. La réponse est encourageante. On m'assure qu'au bout de trois mois une élève attentive et qui a suivi les cours avec ponctualité peut se tirer d'affaires et tisser de petits articles pour son usage personnel, et qu'une couple de mois plus tard, cela dépend évidemment des aptitudes de chacune, elle pourra confectionner des objets susceptibles d'être mis dans le commerce.

Je demande encore : « Quelle est la qualité la plus essentielle à une habile tisseuse ? » On me répond : « Le soin, la minutie. » Du tissage fait, comme on dit, à la grosse, n'a aucune valeur. « C'est pourquoi apprendre à bien tisser c'est en quelque sorte améliorer sa formation morale », ajoute mon interlocutrice. « et n'est-il pas regrettable que, chez nous, nous soyons enclins à nous contenter de besognes à moitié faites ? » En entendant cette dernière réflexion, je ne puis m'empêcher de songer à Jules Fournier qui, il y a plus de vingt ans, reprochait à ses compatriotes de souffrir du mal de l'à peu près.

DENISE LEMOYNE

(Suite de la page 19)

— Je sais que tu es bien jeune pour songer au mariage, mais... Martillac est un brave garçon sensible et doux... Il te rendra heureuse ainsi que je veux que tu le sois et... et je serai tranquille...

— Vous... vous serez tranquille ! Alors, seulement, il s'aperçut qu'elle défaillait.

Epouvanté, il tendit les bras en avant et elle s'affaissa contre lui, les paupières closes, les joues pareilles à celles d'une jeune morte et le corps lourd, très lourd, en sa fragilité.

Il la porta sur le divan tout proche, et puis, tremblant, éperdu, cet homme qui venait de se jurer qu'en toute circonstance il saurait conserver son sang-froid, se jeta hors de la chambre en appelant à l'aide avec des bégaiements de grand gamin effrayé.

VII

LORSQUE Pierrette reprit ses sens, le premier visage qu'elle aperçut, anxieusement penché sur elle, fut celui de Flagermont. Les lèvres de la jeune fille eurent tout d'abord une ébauche de sourire, mais, presque aussitôt, cette expression de joie se changea en une douloureuse crispation.

Par degrés, maintenant, sa mémoire lui retraçait les événements de la veille. Elle eut un sursaut de révolte et s'écria :

— Parrain, dites-moi que ce n'est pas vrai... J'ai fait un rêve atroce...

Il entoura de son bras frémissant la délicate épaule voilée de linon blanc.

— Mon petit, mon petit, calme-toi, je t'en supplie.

— Ce n'est pas vrai ! répéta-t-elle en se dégageant. Il ne faut pas que ce soit vrai !

Il berça d'un geste machinal ce corps gracile qui commençait à s'agiter.

— Dors, là : dors, ma petite Pierrette. Dors, mon enfant chérie, dors.

Elle secoua ses boucles brunes tout emmêlées :

— Non. Je ne veux pas... Il faut qu'avant, je vous dise... Ensuite, vous pourrez m'envoyer dans ce couvent dont vous m'avez parlé !

— Tu ne veux pas épouser Martillac ? Ni maintenant, ni plus tard ?

Elle le regarda et, sans qu'il sût pourquoi, il eut le sentiment très net que les simples paroles qu'il venait de prononcer lui avaient fait un mal véritable.

— C'est bien. Je ne t'en reparlerai plus, fit-il, comme s'il eût réellement perçu une réponse négative.

Puis, continuant à la bercer, il chuchota :

— Dors, ma chérie, dors... Ne dis plus rien, ne pense à rien... Dors.

Elle ferma les yeux, oublieuse, déjà, semblait-il, de ce qu'elle voulait lui dire la minute d'avant. Et le bras de Flagermont continua à imprimer longtemps au corps de l'adolescente le léger balancement par lequel les mères endorment leurs tout-petits. Le souffle de Pierrette devint peu à peu calme et régulier. Et quand, enfin, son parrain, avec des précautions infinies, replaça la brune tête sur l'oreiller, la petite, emportée par les épuisantes émotions de cette journée dormait d'un sommeil profond.

En rouvrant les paupières, il lui sembla que peu d'instants s'étaient écoulés. Ne retrouvait-elle pas, encore fixé sur elle, le même regard grave et tendre de celui dont la voix était demeurée suspendue à son oreille :

« Dors, ma chérie, dors... »

Oui, il était toujours là, les traits un peu plus tirés que la veille par l'insomnie qu'avait seule alimentée une songerie douloureuse. Le jour fil-

trait à travers les persiennes mi-closes.

— Oh ! fit Pierrette, surprise. C'est déjà le matin ?

— C'est le début de l'après-midi, corrigea Flagermont avec un sourire à la fois triste et doux. Comment te sens-tu ?

Elle s'assit sur son lit pour essayer ses forces, puis de sa voix basse et tendre, elle interrogea, sans répondre à la question qui lui était posée :

— Qu'allons-nous faire, aujourd'hui, parrain ?

— Mais... ce sera comme d'habitude... Rien n'est changé !

« Si, protestait son cœur torturé. Tout est changé, au contraire ! »

Et, soudain, il eut un violent tressaillement, en entendant cette même phrase prononcée tout haut près de lui :

— Tout est changé, au contraire ! Il regarda Pierrette avec un peu d'égarement.

— Tout est changé, parrain, reprenait celle-ci, puisque je ne peux plus rester auprès de vous... Mais... je vous demande de m'accorder cette ultime faveur : gardez-moi jusqu'à demain !

Il voulut rire, mais ce rire s'étrangla dans sa gorge.

— Demain ? fit-il. Mais je te garderai probablement demain encore et peut-être aussi après-demain. Il faut que j'aie le temps matériel de trouver un établissement réunissant tous les avantages que je...

Il s'interrompit. Le timbre d'entrée résonnait.

— Tu permets ?

Il se leva et se dirigea rapidement vers l'antichambre. Il y eut des exclamations.

Pierrette reconnut l'accent sonore, un peu métallique, de Gloria Vindict. Ses petits poings se crispèrent.

En hâte, elle se leva, passa dans le cabinet de toilette, y baigna son visage et ses bras, puis enfila une robe d'intérieur bleu-roy, qui lui seyait admirablement.

Elle revint dans sa chambre qu'elle se mit à arpenter d'un pas saccadé, tout animée par une véritable fureur.

Quand la porte se rouvrit et que, dans l'entre-bâillement, Flagermont réapparut, elle ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Parrain, s'écria-t-elle, impétueuse, en voilant de ses longs cils ses prunelles ardentes, cette méchante femme n'est pas la compagne qu'il vous faut ! Vous pouvez me chasser tout de suite, si vous le voulez, peu importe ! Avant, je vous aurai dit... Il ne faut pas que vous l'épousiez !... Il ne le faut pas, entendez-vous. D'abord, elle est vieille, cela se voit, malgré ses fards... Il ne faut pas... D'ailleurs, moi, je ne veux pas !

Elle s'abattit sur un siège, secouée de sanglots, ainsi que la veille au soir à France-Radio. Il fit un pas en avant.

— Mon petit, voyons, mon petit... Que signifie... Je te jure que je ne comprends pas !

Elle leva la tête. Son regard baigné de larmes rencontra l'autre regard, s'y accrocha désespérément.

— Parrain, répéta-t-elle dans une plainte, n'épousez pas Gloria Vindict !...

Malgré son bouleversement douloureux, il éclata de rire, franchement, cette fois :

— Moi, épouser Gloria Vindict ? Où as-tu pris cette énormité ? Si tu t'étais trouvée dans mon studio à l'instant même, tu saurais qui elle épouse, notre vedette nationale. C'est même du plus haut comique cette annonce de mariage qu'elle vient de me faire en compagnie de son fiancé...

— Elle épouse quelqu'un d'autre ? (Lire la suite page 42)

Voici un Moyen Facile d'Enrayer un Rhume



Deux comprimés d'Aspirine dans un verre d'eau fondent et agissent vite !



Voici la méthode moderne à suivre pour enrayer un rhume : deux comprimés

d'Aspirine dès que s'en manifestent les premiers symptômes. Répéter la dose au besoin, selon le Mode d'Emploi contenu dans l'étui.

Si vous avez aussi mal à la gorge, broyez et faites fondre trois comprimés d'Aspirine dans le tiers d'un verre d'eau et gargarisez-vous deux fois avec cette solution.

Ingérée, l'Aspirine a pour effet d'enrayer la fièvre, les malaises causés par le refroidissement et le rhume lui-même. Et la médication par gargarisme soulage presque instantanément l'irritation et les dou-

leurs. C'est tout bonnement merveilleux — la solution agit sur la muqueuse endolorie de la gorge à l'instar d'un anesthésique local.

Faites-en l'essai. Nous savons que votre médecin sera de notre avis. C'est efficace, prompt, et préférable à l'emploi de remèdes souvent trop énergiques.

• Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario. Exigez les lettres du nom Bayer, en forme de croix, sur chaque comprimé.

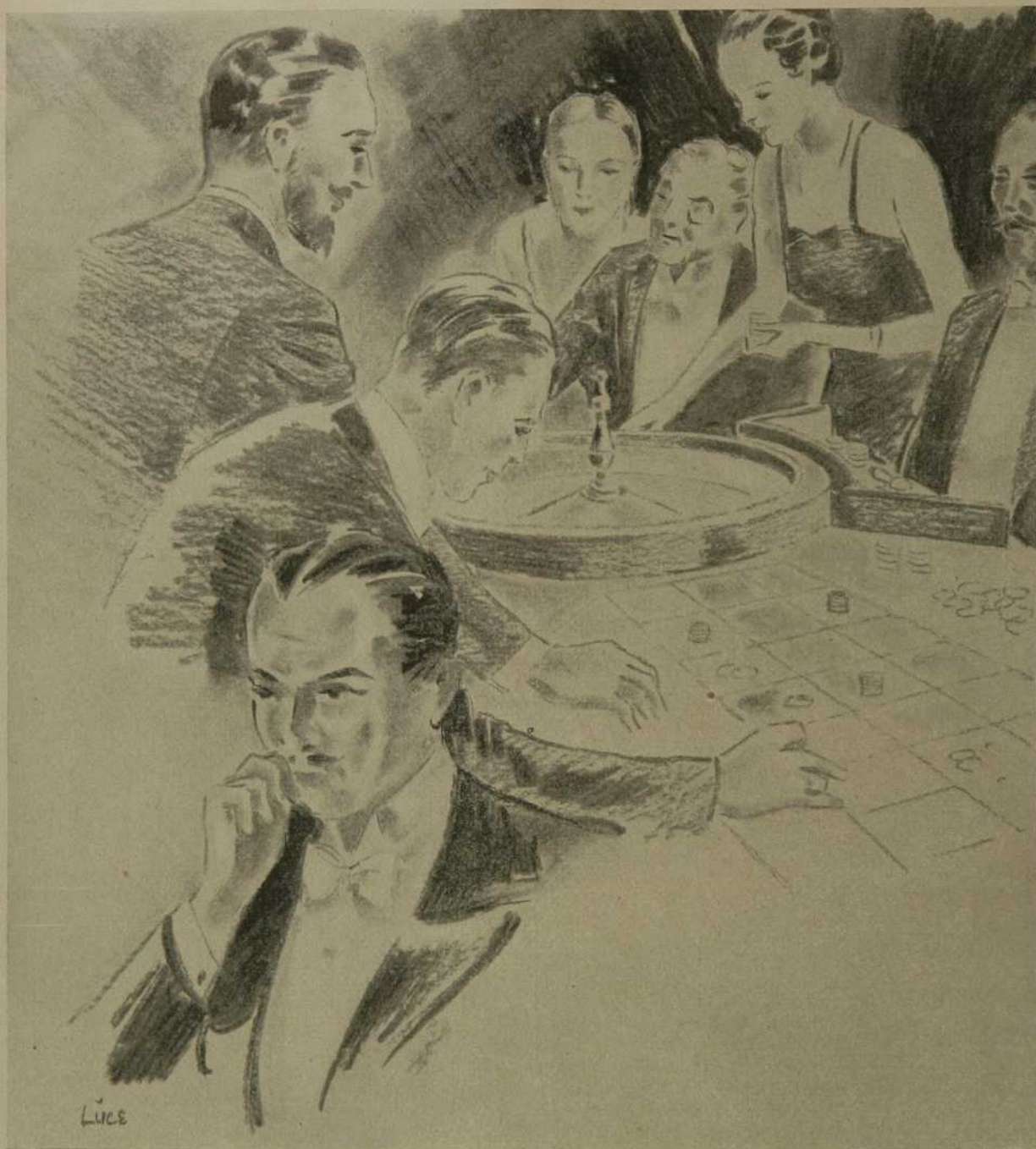
Exigez la Marque

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE



Notre
Feuilleton
(Numéro 11)



LES TABLES DE JEU
ÉTAIENT DÉJÀ OCCU-
PÉES, MAIS RAOUL,
DÉDAIGNEUSEMENT,
LEUR AVAIT TOURNÉ
LE DOS...

ILLUSTRATION
DE
LUCE

Tu ne saurais te faire une idée, Edouard, de l'élévation, de la grandeur et de la véritable noblesse qu'il y avait dans cette adorable enfant. Et dans les sentiments, quelle délicatesse exquise!

Son travail lui donnait à peine de quoi se suffire et elle logeait dans une pauvre chambre d'hôtel, une mansarde. Je voulus lui louer un logement plus convenable et le lui meubler. Je voulus lui donner des bijoux, des toilettes, de l'argent. Eh bien, il me fut impossible de lui faire rien accepter.

— Non, me disait-elle avec une expression touchante, je veux rester à mes yeux toujours digne de vous. En acceptant ce que vous m'offrez, je croirais profaner notre amour.

— Comprends-tu, Edouard, comprends-tu ?

— Oui. C'était un noble cœur!

— Et voilà le trésor que j'ai perdu !

— Comment cela est-il arrivé ?

— Papa, dit tout à coup Eugène, voici l'allée des Pins, faut-il la prendre pour retourner près de maman ?

Publié en vertu d'un traité avec
La Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le No 19 déc. 1936

L'INFAME

par Emile RICHEBOURG

— Oui, mon ami, répondit le marquis, nous retournons au château par l'allée des Pins.

Satisfait de cette réponse, l'enfant, les bras chargés de fleurs, partit en avant-garde.

— J'aurai, je pense, le temps d'achever mon récit, dit le comte de Sisterne.

— Nous avons encore un quart d'heure à nous, répondit le marquis.

V

Où sont-ils ?

MONSIEUR de Sisterne reprit :

— Voulant naturellement cacher mes amours à ma sœur et à mon beau-frère, j'avais loué, pour la circonstance, un petit appartement dans un hôtel de la rue Richelieu. Cela ne m'empêchait pas de voir tous les jours M. et madame de Valcourt et de coucher dans la chambre que j'avais chez eux plus souvent qu'à l'hôtel. Mais pour Gabrielle, qui m'écri-

vait quelquefois, il fallait que j'eusse un logement à moi. Toutefois, elle venait très rarement à l'hôtel, elle préférait me voir au dehors, et nous faisions de fréquentes excursions aux environs de Paris. Elle s'effarouchait d'un rien, et elle avait des susceptibilités qui me ravissaient.

Un jour, — six semaines avant l'expiration de mon congé, — je trouvai chez ma sœur un pli cacheté aux armes de la marine. C'était l'ordre de me rendre immédiatement à Brest, à bord du vaisseau l'"Orgon", qui venait d'appareiller pour les Antilles. Je passais, avec avancement, d'une corvette sur un navire de première classe.

Dans une autre circonstance, j'aurais été certainement très heureux, mais ce qui m'arrivait était si inattendu, que je considérais cette faveur, dont j'étais l'objet, comme un véritable malheur. Par surcroît de mauvaise chance, le pli était arrivé la veille, et comme je n'avais pas couché chez ma sœur, il me restait

strictement le temps nécessaire pour me rendre à Brest, au moment où j'en prenais connaissance. Que faire? L'ordre était formel. Il fallait partir.

J'ai soupçonné alors, et j'ai encore cette idée aujourd'hui, que mon beau-frère, ayant découvert mes relations avec Gabrielle, n'avait rien trouvé de mieux, pour y mettre un terme, que de me jouer ce vilain tour, en usant de son influence auprès du ministre.

Mes malles, faites à la hâte et chargées sur une voiture, je courus rue Richelieu où j'avais des effets et quelques papiers importants. De là, après avoir pris seulement le temps d'écrire une lettre de quinze ou vingt lignes à Gabrielle, que je remis à un garçon de l'hôtel, avec ordre de la porter à son adresse, je me rendis précipitamment au chemin de fer. Deux heures après mon arrivée à bord, les marins de l'"Orgon" levaient les ancres. Je n'eus pas le temps, avant de gagner le large, d'écrire une nouvelle lettre à ma pauvre Gabrielle. Mais, au bout de quelques jours, je lui en écrivis une très longue, que je pus faire partir pour la France un mois plus tard.

Dans cette lettre, dictée par mon cœur et pleine de tendresse, je lui révélais enfin la vérité; je lui jurais de ne pas l'oublier, de l'aimer toujours, et je lui faisais encore la pro-

messe solennelle de lui donner mon nom dès que je serais de retour en France. Je lui indiquais le moyen de me faire parvenir sa réponse, je lui donnais en même temps l'adresse de mon notaire, à Saintes, et je la suppliais de se faire envoyer par lui tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin.

Cette lettre et plusieurs autres que je lui écrivis successivement restèrent sans réponse. Je ne savais quoi m'imaginer. Pendant tout le temps que dura ce voyage, je fus dans une inquiétude mortelle. Son souvenir ne s'éloignait pas de ma pensée; je sentais, au contraire, mon amour grandir et devenir plus ardent. Tu vois dans quelle situation je me trouvais, et tu devines ce que j'ai souffert. Je n'entre pas dans de plus longs détails.

Je revins en France. Plus de deux ans et demi s'étaient écoulés. Je me rendis d'abord à Sisterne. Là, je trouvai trois des lettres que j'avais écrites à Gabrielle; elles avaient été envoyées à Sisterne, par les soins de l'administration des postes. Qu'étaient devenues les autres? Je ne l'ai jamais su. Après avoir réglé diverses affaires pressées, ce qui me prit une semaine, je pus enfin partir pour Paris. Au lieu de me rendre directement chez ma sœur, je descendis à l'hôtel de la rue Richelieu, sous le nom de Longuet.

Je n'ai pas besoin de te dire combien j'étais impatient d'avoir des renseignements au sujet de Gabrielle. Je me présentai le même jour au magasin de la rue Montmartre. J'espérais encore, et je me faisais cette illusion que j'allais y retrouver Gabrielle. La patronne de l'établissement, à laquelle je m'adressai, me reconnut; elle me reçut froidement et même d'une manière un peu hostile.

Je l'interrogeai. Elle me répondit en me disant tout ce qu'elle savait. Je ne me rappelle jamais ce douloureux instant de ma vie sans sentir mon cœur se déchirer. J'apprenais, enfin, toute l'étendue du mal que j'avais fait. Ah! j'aurais moins souffert si l'on m'eût enfoncé un poignard dans la poitrine.

Un jour Gabrielle ne vint pas au magasin. On pensa qu'elle était indisposée, et sa patronne alla elle-même pour avoir de ses nouvelles. On lui répondit que Gabrielle, emportant tous ses effets, était partie sans dire où elle allait. Oui, la pauvre enfant, elle était partie brusquement sans prévenir ses patrons, sans avoir instruit de son projet aucune de ses compagnes. Pourquoi ce départ qui ressemblait à une fuite?

Le comte baissa la tête et continua d'une voix tremblante :

— La malheureuse enfant s'était sauvée comme une misérable pour aller cacher dans un coin ignoré son malheur et sa honte... Elle allait devenir mère!

— Oh! la pauvre fille! s'écria le marquis.

— Oui, mère, reprit M. de Sisterne d'une voix entrecoupée, mère d'un enfant dont je suis le père! Et elle partie, la noble victime, n'ayant peut-être pas vingt-cinq francs dans sa poche.

— Affreux! murmura le marquis.

— Quelque temps après, une de ses camarades du magasin la rencontra par hasard. Elle était allée se loger ou plutôt se cacher à l'extrémité des Batignolles. N'ayant pas le moyen de se donner le luxe d'une chambre, elle demeurait dans un taudis, une sorte de trou infect dans lequel ne voudrait pas dormir ton chien Fanor.

La courageuse enfant travaillait; elle faisait, je crois, de la passenterie et parvenait à gagner vingt ou vingt-cinq sous par jour, à peine de quoi ne pas mourir de faim!

C'est par cette jeune fille que Gabrielle rencontra, comme je viens de te le dire, qu'on sut, rue Montmartre, pourquoi elle avait cru devoir quitter le magasin. Elle n'avait point voulu attendre que sa faute fût connue et elle s'était soustraite à l'affront d'être congédiée.

Quelques jours après cette rencontre, la même camarade, accompagnée d'une ou de deux demoiselles de magasin, se rendit aux Batignolles pour faire une visite à Gabrielle. Elle n'y était plus. Une fois encore Gabrielle avait disparu. Sa retraite connue, elle en avait cherché une autre.

Où est-elle allée? Qu'est-elle devenue? Personne n'a pu me le dire, et, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis livré, je n'ai pu rien découvrir.

Pensant que peut-être elle était retournée chez son père, j'allai à Orléans. Le commerçant était mort de-

elle. Oh! oui, c'est bien la fatalité qui nous a poursuivis et impitoyablement frappés! S'ensuit-il que je sois excusable? Non. J'ai vu la grandeur de ma faute, je devrais dire de mon crime, et j'ai senti plus cruellement la punition! Car elle dure encore, elle durera toujours...

La malheureuse Gabrielle existait-elle encore? Nul ne le sait. Hélas! désespérée, mal conseillée par la misère, elle a peut-être voulu échapper à la honte et à la souffrance par le suicide!

A partir du jour où elle a quitté les Batignolles, elle s'enfonce et disparaît dans l'ombre. Si elle n'est pas morte, qu'est-elle devenue? Où sont-ils tous les deux, la mère et l'enfant? Mystère!

Je ne sais rien et je ne saurai probablement jamais rien; et cette complète ignorance sera le tourment de toute ma vie. Le souvenir de Gabrielle me poursuit partout; il est toujours présent à ma pensée, et mon amour, que rien ne peut éteindre ou combattre, reste enfermé

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Mme de Rey, grâce à des intrigues habilement conduites, a réussi à marier sa fille, Lucienne, au marquis Edouard de Villiers.

Mme de Rey, de complicité avec son fils, convoite la fortune du marquis qui, gravement malade, est condamné par les médecins. Raoul a une idée; il faut que Lucienne ait un enfant, un héritier.

Raoul de Rey visite un nommé Blaireau, chevalier d'industrie, qui s'engage, moyennant une forte somme, à lui procurer un enfant volé. Blaireau charge sa petite amie Solange, de lui trouver cet enfant. Elle réussit à gagner la sympathie de Gabrielle Liénard, pauvre jeune fille abandonnée. Avec la complicité de Blaireau, Solange projette d'enlever le bébé de Gabrielle.

A son réveil, Gabrielle découvre que son enfant lui a été enlevé. Elle devient soudainement folle. Un agent de la Sûreté, nommé Morlot, aussi intelligent que débrouillard, s'occupe de cette affaire et jure de bientôt l'éclaircir. Sur ces entrefaites Mme de Rey et Raoul apprennent non sans appréhension que, tout à fait guéri, le marquis de Villiers reviendra sous peu à son château. Le marquis reprend son autorité et chasse ni plus ni moins ses peu scrupuleux mère et frère.

Mme de Villiers devient la mère d'une petite fille. Quant à Gabrielle, elle recouvre la santé et ne pense qu'à son enfant. Morlot finit par retracer Gabrielle, à qui il annonce plusieurs choses, entre autres la mort du père de Gabrielle et l'héritage que celui-là laisse à celle-ci.

Un jour, Gabrielle rencontre celle qui lui a enlevé son enfant. Une discussion s'engage. De faux policiers enlèvent Gabrielle, la séquestrent dans une maison déserte. On charge le bandit Choldard de tuer la jeune femme, mais n'ayant pu accomplir son forfait, il l'abandonne. Pendant ce temps, Raoul de Rey devient le voleur et l'assassin de sa mère.

puis peu et Gabrielle n'avait point réclamé son héritage... — " Depuis que Gabrielle Liénard a quitté la ville, me dit-on, on n'a plus entendu parler d'elle."

J'ai acquis la certitude que la malheureuse enfant n'a reçu aucune des lettres que je lui ai écrites, pas même celle que j'avais remise à un garçon d'hôtel, au moment de partir pour Brest. Ce garçon, que je questionnai, finit par m'avouer qu'ayant perdu ma lettre, il n'avait pu faire ma commission.

Ainsi, Gabrielle a dû croire que j'étais un lâche, méchant et infâme! que je ne l'aimais pas, que je l'avais froidement précipitée dans un abîme, et que, je l'avais abandonnée! Quelles furent alors ses pensées. Ah! je n'ose me le demander!... Le cœur meurtri, flétri, déshonoré, n'ayant plus d'avenir, elle se vit perdue! Et elle m'a maudit, et, dans son mépris et son dégoût pour l'homme qui l'avait trompée, elle a noyé son amour.

Dans cette déplorable aventure, tout s'est tourné contre moi, contre

dans mon cœur comme dans un sanctuaire.

Maintenant, Edouard, comprends-tu l'amertume de mes regrets? Comprends-tu que le remords soit à côté du souvenir?

— Oui, répondit le marquis; mais le pardon vient après le repentir; si ta faute a été grande, l'expiation ne l'est pas moins. Tu oublieras et tu retrouveras du repos.

— Jamais! répliqua vivement M. de Sisterne; on ne fixe point la durée de la punition, quand les malheurs qu'on a causés ne peuvent plus être réparés. Je vivrai de mon souvenir, c'est-à-dire de mes regrets et de mon amour. Va, on ne retrouve pas le bonheur comme un objet qu'on a perdu!

Mes meilleurs amis s'étonnent de me voir rester garçon, et je ne sais combien de tentatives on a faites déjà pour me marier.

Certes, on m'a présenté des jeunes filles charmantes, très capables d'inspirer une affection profonde. Devant elles je suis resté insensible et froid comme un marbre. Me marier, moi!

Est-ce que c'est possible? Il n'existe plus aucune femme que je puisse aimer! Or, je considère que le mariage sans amour est la profanation d'une chose sainte et sacrée.

Quand on me conseille de me donner une compagne et qu'on me parle des douces et pures joies de la famille, j'écoute, je pense à Gabrielle et à son enfant, et je garde le silence. Toi-même, Edouard, tu m'as demandé pourquoi je ne me décidais pas à me marier. Je viens de répondre à ta question. Non, je ne me marierai pas... Il peut se faire que je sois d'un puritanisme exagéré, mais nul mieux que moi ne connaît les sentiments qui m'inspirent et auxquels j'obéis. Oui, je resterai fidèle à mon unique amour, et je ne donnerai pas à une femme, serait-elle la plus belle et la plus parfaite, le nom de Sisterne que j'ai promis à une autre.

Quant aux joies de la famille, dont on se sert vis-à-vis de moi comme d'un moyen de séduction, je n'en suis pas absolument déshérité. En dehors de mes amis, je les compte bien pour quelque chose, j'ai ma sœur, que j'aime beaucoup, et près d'elle son mari et sa fille, ma nièce et ma filleule. Emmeline va atteindre sa troisième année, ce n'est encore qu'un enfant au berceau, mais elle est déjà intelligente, gracieuse et jolie comme un ange, la toute mignonne. J'en suis idolâtre. Dans l'affection que j'ai pour elle, il me semble qu'il y a de la paternité. Je reporterais sur ma nièce toute la tendresse et l'amour que j'aurais eu pour l'enfant de Gabrielle, pour mon enfant!

Eh bien, plus tard, quand il faudra quitter la mer, c'est près de sa sœur et de sa nièce que se retirera le vieux marin.

Il resta un moment silencieux. Puis avec un sourire doux et triste, il reprit :

— Edouard, une idée vient de me venir.

— Quelle est cette idée?

— Que ton fils pourrait épouser ma nièce si, toutefois, Emmeline donne tout ce qu'elle promet.

— Ils auront l'occasion de se voir souvent, répondit le marquis, en serrant la main de son ami; s'ils s'aiment, ce n'est certes pas moi qui mettrai opposition à ce mariage.

— Voilà où j'en suis, reprit amèrement M. de Sisterne, réduit à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants!

Ils n'étaient plus qu'à trente pas du château.

Prévenue de leur arrivée par l'enfant, la marquise était descendue pour venir à leur rencontre. Elle tenait dans sa main le bouquet cueilli par Eugène à son intention.

— Edouard, dit vivement le comte au marquis, tout ce que je viens de te dire doit être un secret entre nous.

— Révéler ce que tu m'as confié serait une trahison, mon cher Octave.

— Madame de Villiers elle-même ne doit rien savoir.

— Elle ne saura rien.

VI

Le cœur de Gabrielle

GABRIELLE et Mélanie, marchant très vite, arrivèrent au pont de Villiers. Jusque-là, elles n'avaient pas échangé une seule parole. Quand elles eurent traversé le pont et qu'elles se trouvèrent sur le chemin de Miéran, elles ralentirent le pas. Puis, au bout d'un instant, Gabrielle s'arrêta pour essuyer son front ruisselant de sueur.

(Lire la suite page 29)

Rions, c'est l'heure

CHICANE DE MENAGE

M. l'instituteur est indigné :
— Quand cesseras-tu, dit-il à sa femme, d'aiguiser tes crayons avec mes lames de rasoir ?
— Et toi quand cesseras-tu de corriger les devoirs de tes élèves avec mon rouge à lèvres ?

LA PEAU DE BETE

Dans un appartement richement meublé, une superbe peau d'ours est étalée devant la cheminée :
— A quel animal appartient cette belle peau-là ? demande un visiteur.
— A moi, monsieur, répond le maître du logis.

CHEZ LE COIFFEUR

Un homme se fait couper les cheveux. Quand l'opération est terminée, le coiffeur lui remet une glace à main pour qu'il puisse juger de l'effet de la coupe.
— Vos cheveux sont-ils bien comme cela, monsieur ?
L'homme se regarde attentivement ; puis rendant le miroir au coiffeur :
— Non, un peu plus longs !

BLAGUEUR VS BLAGUEUR

Au cours d'un dîner, un chasseur qui a parcouru l'Afrique raconte comment il a tué d'énormes animaux. Un convive qui en a assez raconte à son tour comment il a pêché un poisson de cent pieds de longueur. Insulté, le chasseur quitte la table.
— Vous vous êtes moqué d'un de mes amis, dit le maître de la maison au pêcheur ; vous devriez vous excuser.
L'autre lui répondit :
— Si ce monsieur veut raccourcir ses bêtes fauves, je suis prêt à raccourcir mon poisson !

UNE ANTIQUE NOUVEAUTE

— Etes-vous sûr que cette table est véritablement antique ?
— Oui, madame ; c'est ce qu'on fait de mieux en fait d'antiquités.

QUESTION PERTINENTE

Jean regarde la garde-malade qui pèse le nouveau-né.
— Je ne savais pas qu'un bébé se vendait à la livre ; combien l'avez-vous payé ?

UN PESSIMISTE QUI S'IGNORE

— J'ai beaucoup confiance en l'avenir.
— Alors, pourquoi as-tu l'air si inquiet ?
— Je me demande si j'ai raison d'avoir confiance.

UNE POULE FANTOME

Un homme de la campagne vient visiter un parent à la ville et il est si bien reçu qu'il part enchanté :
— Je t'enverrai une poule bien grasse, dit-il.
Plusieurs mois se passent et le citadin rencontre le campagnard :
— Tu m'avais promis une poule et je ne l'ai pas reçue.
— Ben, j'vas t'expliquer ; l'œuf n'a pas éclos !

LE MORT QUI MARCHE

Il a consulté un célèbre spécialiste et il a appris qu'il n'a plus que trois semaines à vivre. Deux ans plus tard, il rencontre ce grand savant :
— Vous m'aviez prédit que je mourrais dans trois semaines, et je suis plus en vie que jamais.
— Pour moi et pour la science médicale, vous êtes mort. Le fait que vous ne l'êtes pas ne prouve pas la valeur du médecin qui vous a soigné après moi. La prochaine fois, venez me voir !



— Vous tenez absolument à ce que j'inscrive votre nom sur la toile ?
— Oui. Je voudrais tant qu'on me reconnaisse !

DEFINITION

— Papa, qu'est-ce qu'un diplomate ?
— Un diplomate, mon enfant, c'est un monsieur qui se souvient de l'anniversaire d'une dame, mais qui oublie son âge.

CONSULTATION

— Docteur, croyez-vous qu'il soit mauvais de fumer ?
— Dame ! voyez les cheminées ; ce sont celles qui fument le moins qui valent le mieux.

AVANT ET APRES

Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit : "Ton affaire est bonne." Le paysan le paye, et dit : "A présent, monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant."

UN DEBITEUR QUI A LA DENT DURE

La femme du dentiste attend son mari :
— Et t'a-t-il payé ce client qui te devait cent dollars ?
— Non. Bien plus, il m'a cassé deux dents !

ECONOMIE DOMESTIQUE

— Ma femme est très ménagère ; elle me fait des cravates avec les morceaux de ses vieilles robes.
— La mienne l'est davantage encore : elle se fait des maillots de bain et des costumes de soirée avec mes vieilles cravates.

RESSEMBLANCE

Deux frères jumeaux se ressemblaient beaucoup, à tel point qu'on les prenait souvent l'un pour l'autre.
— C'est étonnant, dit un jour quelqu'un à l'un d'entre eux, comme vous ressemblez à votre frère.
— Oh, répond notre naïf, c'est vrai, mais si vous faites bien attention vous verrez que mon frère me ressemble encore beaucoup plus.

LA PRIERE INTERROMPUE

Une petite fille est en train de réciter dévotement sa prière du soir.
Survient un coquin de petit frère, qui tire une de ses nattes par derrière.
La fillette s'arrête au beau milieu de son oraison dominicale et dit : "Seigneur ! mon Dieu, excusez-moi un petit instant, le temps de donner une calotte à mon frère."
Puis elle va calotter le drôle et reprend pieusement sa prière.

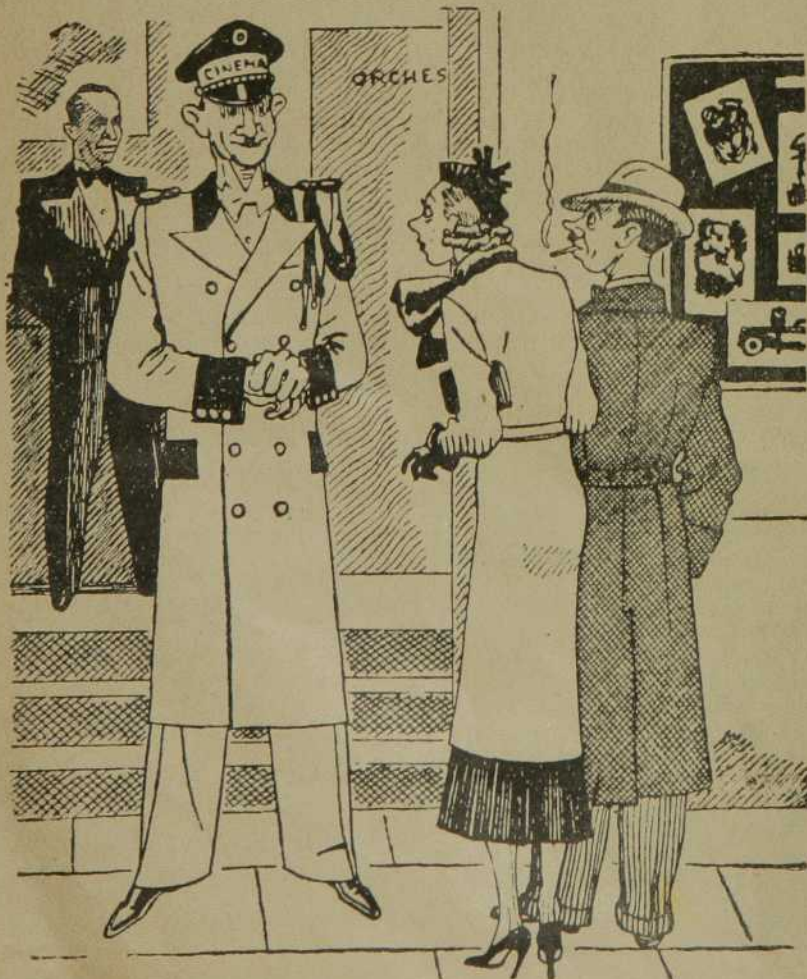
UN INDEPENDANT

Totor n'a pas été sage et son papa le gronde, mais les réprimandes n'ont pas du tout l'air d'émouvoir le petit gars. Le papa, qui s'en aperçoit, ne sait plus quoi dire ni quelle menace faire quand il lui vient une idée.

— Ecoute, dit-il, si tu continues à faire ton petit mauvais, c'est bien simple, je t'enfermerai dans le poulailler.
— Je m'en fiche, répond Totor avec un air de suprême indépendance, je ne pondrai pas !

HOTEL POLYGLOTTE

Un maître d'hôtel d'un quartier très fréquenté de Paris a fait mettre sur son enseigne :
Ici on parle anglais, espagnol, italien, allemand.
L'autre soir un Anglais entre dans l'hôtel et, dans un français plus ou moins fantaisiste, il demande l'interprète.
— Il n'y en a pas, répond le garçon.
— Comment ! il n'y en a pas ! s'écrie l'Anglais, mais alors qui parle toutes les langues énumérées sur votre pancarte ?
— Ce sont les voyageurs, répond le garçon.



— Il est beau, le film que vous projetez cette semaine ? ...
— Magnifique, Madame. Vous pouvez y aller les yeux fermés.



EPISODE NUMERO 34



1—Bien armés, les trois bandits avaient enlevé les chevaux de leurs ennemis. Quel projet méditaient-ils ?



2—Le jour commençait à poindre quand Jacques et Jean revinrent au ranch sans avoir retrouvé O'Neill.



3—Dans la cabane se trouvaient le père des deux enfants et le policier blessé par O'Neill.



4—Ayant volé les chevaux, les trois bandits décidèrent d'attaquer le ranch dès qu'il ferait jour.



5—En effet, le ranch était à plusieurs milles des autres habitations et les bandits avaient d'abondantes munitions.



6—A l'abri des arbres, ils jouèrent aux cartes en attendant le lever du soleil. Mais le chien du ranch les découvrit.



7—La bête se mit à aboyer, ce qui attira l'attention des habitants de la cabane. Jacques sortit avec un fusil.



8—Les bandits ouvrirent aussitôt le feu. Jacques leur répondit. Nos amis chargèrent vite leurs armes.



9—La bataille durait depuis quelques instants. Il était évident que les assiégés manqueraient de munitions.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 21



1—Une fois de plus, le matelot était venu au secours du jeune homme qui se trouvait en danger.



2—Yves grimpa le long du cable et arriva au sommet de la falaise, bien heureux d'être sauvé.



3—Mais il s'aperçut avec étonnement que son sauveteur était disparu, sans attendre les remerciements.



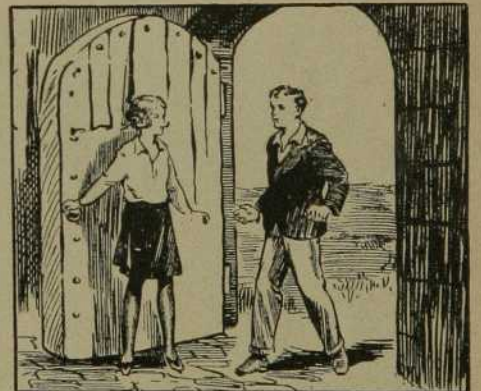
4—La nuit commençait à tomber quand Yves arriva en vue du château, où tout était silencieux et mystérieux.



5—Il se dirigea vers la porte des serviteurs et tira le cordon de la cloche. Il attendit quelques instants.



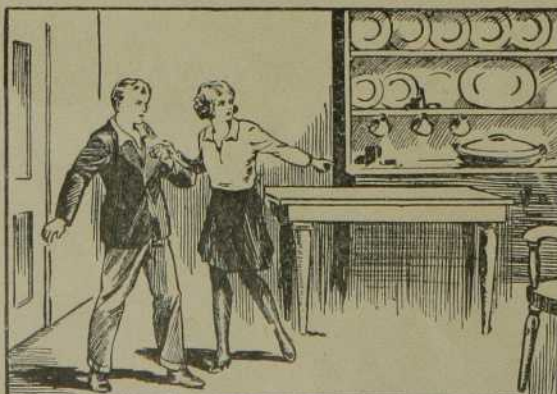
6—Il fut très étonné de voir que c'était Germaine qui venait lui répondre. Sans doute l'attendait-elle.



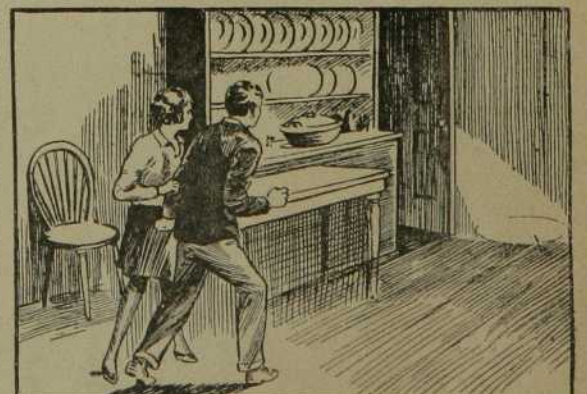
7—Elle lui dit qu'elle avait des choses intéressantes à lui raconter. Elle lui demanda de le suivre.



8—La ménagère n'étant pas à son travail à cette heure, les deux jeunes gens se rendirent à la cuisine pour y causer plus à l'aise.



9—Ils venaient à peine d'y entrer qu'ils entendirent des bruits de pas qui approchaient près d'une porte abandonnée. Qui venait par là ?



10—Yves éteignit vivement la lumière et les deux jeunes gens se dissimulèrent dans une encoignure, espérant voir l'homme masqué...

(A suivre dans le prochain numéro)



LA PISTE PERDUE

ÉPISODE NUMERO 20



1—Pendant deux jours, la petite troupe s'avança vers le Nord, vers les régions minières où le père d'Henri était disparu.



2—Un matin, Henri marchait en avant quand il vit un papier fixé à une branche plantée en terre. Il s'en empara.



3—A sa grande surprise, le message était adressé à M. Dubuc, le rancher. Henri le lui apporta aussitôt.



4—Le message était signé par Jem Spike qui, ayant une copie de la carte, voulait arriver avant eux.



5—M. Dubuc donna alors l'ordre de prolonger les étapes et de prendre le chemin le plus court.



6—Alors que la petite troupe traversait une rivière à gué, le cheval de Lisette s'affola.



7—La jeune fille fut précipitée dans la rivière. La pesanteur de ses vêtements l'empêchait de nager vers la rive.



8—Heureusement, Henri eut le temps de la saisir; puis il appela son cheval; tous deux s'y cramponnèrent.



9—Mais bientôt le cheval lui-même se fatigua car il devait lutter contre le courant, très rapide en cet endroit.



10—Cependant, ils approchaient de la rive où se trouvaient M. Dubuc et ses compagnons qui étaient accourus.



11—M. Dubuc connaissait le moyen employé alors par les Indiens; il fit tourner son lasso et le lança.



12—Saisissant le nœud coulant, Henri le fixa au pommeau de la selle. Quelques instants plus tard, les naufragés étaient saufs.

(A suivre dans le prochain numéro)

Quelques robes rajeunissantes



2315

2321 — Robe et boléro, gr. 12, 14, 15, 16, 18 et 20. Pour un 14 : la robe, $3\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{4}$ v. de 39". Boléro et ceinture : 1 v. de 35"-39" ; $\frac{7}{8}$ v. de 54". 20 cents.

2315 — Robe et gilet, gr. 12 à 40. Pour un 16 : la robe, $3\frac{1}{8}$ v. de 35" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 39". Contrastant : $\frac{3}{8}$ v. de 35"-39". Le gilet : $2\frac{5}{8}$ v. de 35", $2\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{5}{8}$ v. de 54". 25 cents.

2317 — Robe élégante, gr. 12 à 40. Pour un 16 : $3\frac{3}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{8}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. Dans la même enveloppe, un manteau court (non illustré ici). 25 cents.

2305 — Robe très chic pour jeune fille, gr. 12, 14, 15, 16, 17, 18 et 20. Pour un 14 : $4\frac{1}{2}$ v. de 35", 4 v. de 39" ou 3 v. de 54". Environ $3\frac{3}{4}$ v. de braid. 15 cents.

2321

2317

2305

L'Infâme

(Suite de la page 23)

— Vous êtes fatiguée, lui dit Mélanie, aussi, pourquoi avoir marché si rapidement? J'avais de la peine à vous suivre. Nous allons nous asseoir un instant dans l'herbe, sur ce talus, et nous reprendrons notre chemin quand vous serez reposée.

— Oui, asseyons-nous, répondit Gabrielle, j'ai un peu de faiblesse dans les jambes.

Elles s'assirent, faisant face au château de Villiers, dont la magnifique façade se découpait obliquement dans son cadre de verdure.

— D'ici, le coup d'œil est ravissant, dit Mélanie; n'êtes-vous pas de mon avis, Gabrielle?

— Oui, ravissant! répondit la jeune femme rêveuse.

Son regard errait sur la rive droite de la Marne; elle cherchait à revoir les deux hommes et l'enfant. Ne les apercevant point, elle laissa un soupir s'échapper de sa poitrine.

— Ils sont rentrés dans le parc, lui dit Mélanie, qui avait deviné son désir.

— Oui, ils sont rentrés, murmura Gabrielle.

— C'est égal, nous avons été servies à souhait par le hasard. Après avoir passé inutilement trois fois devant la grille du château, nous avons eu une excellente idée de continuer notre promenade au bord de l'eau.

— C'est vrai.

— Si je le voyais, de loin seulement, je serais contente, me disiez-vous. Eh bien! vous n'avez pas fait que le voir, vous l'avez tenu dans vos bras et vous l'avez embrassé!

— J'étais bien heureuse, Mélanie.

— Tout en nous apercevant il vous a reconnue.

— Avez-vous entendu son cri de joie?

— Oui.

— Et comme tout de suite il est accouru vers vous.

— Je n'ai eu que le temps de lui ouvrir mes bras. Vous avez causé avec M. le marquis, Mélanie, que vous a-t-il dit?

— Oh! des choses tout à fait gracieuses et aimables. D'abord il a paru étonné de vous rencontrer à Villiers; mais je me suis empressée de lui donner l'explication qu'il désirait, en lui disant que nous sommes venues passer quelque temps à Miéran.

— A-t-il été satisfait?

— Certainement.

— Il ne m'empêchera point de le voir?

— Quelle idée!

— Mon Dieu, je ne sais pas ce qu'il faut penser... M. le marquis de Villiers est un bien grand seigneur, et je ne suis, moi, qu'une pauvre femme.

— Eh bien, ma chère Gabrielle, vous allez savoir ce que pense M. le marquis de Villiers. Non seulement il ne vous défend point de voir et d'embrasser son fils; mais, lorsque nous viendrons à Villiers, nous sommes invitées, vous et moi, à entrer au château.

— Vraiment, Mélanie?

— Je vous fais part de l'invitation de M. le marquis.

— Ah! il est bon, lui aussi!

— Si vous lui aviez laissé le temps de vous parler, ma chère Gabrielle, il avait certainement l'intention de vous faire lui-même son invitation et de vous adresser quelques paroles affectueuses.

Gabrielle baissa la tête et resta silencieuse.

— Voulez-vous que je vous parle franchement? reprit Mélanie au bout d'un instant.

— Dites.

— Eh bien, je ne comprends pas pourquoi vous êtes partie si brusquement.

— Oui, vous ne pouvez pas comprendre.

— M. le marquis a peut-être trouvé cela un peu singulier.

— Ne suis-je pas une femme bizarre? répliqua Gabrielle, en ébauchant un sourire.

— Après avoir embrassé l'enfant, vous vous aviez vers le marquis pour lui dire quelque chose.

— Oui, je voulais le remercier de n'avoir pas rappelé son fils lorsqu'il s'est élançé vers moi.

— Et, au lieu de prononcer ces paroles, que le marquis semblait attendre, vous vous êtes arrêtée brusquement et vous avez subitement changé d'idée.

— C'est vrai.

— J'ai cru voir sur votre visage l'expression d'un vif mécontentement.

— Non, Mélanie, ce n'était que de la surprise, quelque chose de semblable à de la stupéfaction ou même à de la peur.

Mélanie la regarda avec étonnement.

— Et c'est M. le marquis... fit-elle.

Gabrielle secoua la tête.

— Un homme était près de lui, dit-elle.

— Un de ses amis, sans doute; ce monsieur a l'air très distingué, il doit être, comme le marquis de Villiers, un homme du monde très riche.

— N'est-il pas décoré?

— Oui, il avait à la boutonnière de sa redingote la rosette de la Légion d'honneur. Ainsi, Gabrielle, c'est ce monsieur qui vous a effrayée?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que je l'ai reconnu.

— Cela explique votre surprise et non votre frayeur.

— Avez-vous remarqué avec quelle attention il me regardait?

— Oui, ses yeux s'étaient fixés sur vous avec une sorte de curiosité.

— Il n'y avait que de la curiosité dans ce regard, n'est-ce pas?

— Je n'y ai pas vu autre chose.

— Alors, c'est bien; vous me donnez la certitude complète qu'il ne m'a pas reconnue. Mélanie, ce monsieur qui était avec M. le marquis de Villiers se nomme Octave Longuet.

Mélanie fit un brusque mouvement.

— Est-ce possible? s'écria-t-elle.

— Maintenant, ma chère Mélanie, vous connaissez la cause de mon attitude singulière.

— Gabrielle, vous vous êtes peut-être trompée...

— Non, Mélanie, je ne me suis pas trompée.

— Il y a quelquefois des ressemblances...

— Mélanie, je l'ai parfaitement reconnu; je n'ai jamais oublié ses traits, et il n'a pas changé comme moi, lui! C'est bien M. Octave Longuet qui était tout à l'heure avec le marquis de Villiers.

Mélanie était stupéfiée.

— Oh! c'est étrange! pensait-elle.

L'amitié qui existait entre le marquis de Villiers et le prétendu Octave Longuet venait encore compliquer à ses yeux la situation si intéressante et si grave.

— Quand mon regard a rencontré le sien, reprit Gabrielle, j'ai cru un

(Lire la suite page 32)

JE SUIS SURE QU'IL A REMARQUE QUE JE N'AVAIS PLUS MAL AUX LEVRES

ET N'ES-TU PAS CONTENTE D'AVOIR APPRIS COMMENT LES GARDER BELLES ET DOUCES AVEC DU LYPSTYL

Vous pouvez ne jamais connaître l'amour, à moins d'avoir des lèvres gercées, sèches, et les garde douces et belles par tous les temps. Employez le LYPSTYL comme base pour votre rouge, la couleur sera si uniforme. Rouge ou blanc, dans toute pharmacie **20¢**

OFFRE SPÉCIALE DE La Revue Populaire

POUR LE CANADA SEULEMENT

\$2.00 pour 2 ans

TARIF RÉGULIER : \$1.50 POUR UNE ANNÉE

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPÉCIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement).

Nom
Adresse
Ville Province



Dentelle pour Bordure de Col, et Noeud au Crochet

MATÉRIEL REQUIS :

2 balles de Fil «Blue Label» Mercer-Crochet de Coats, No 20, blanc.
1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 5 anglais, ou No 10 américain.

Col et poignets en piqué.

Tension de la chaînette, pour les bouclettes : 12 p. de ch. = 1 pouce.
Profondeur de la m. s. $\frac{1}{8}$ de pouce, et 11 m. s. = 1 pouce.

La grandeur correcte ne sera obtenue qu'en se conformant expressément à ces instructions.

Travailler les brides serrées.

BORDURE DU COL

Fixer le fil au haut de l'ouverture. Faire 3 m. s. le long du bord du col, * 12 p. de ch., 7 m. s. aussitôt après la dernière m. s., les espaçant bien régulièrement, répéter depuis * jusqu'au coin, 12 p. de ch., 1 m. s. dans le coin, répéter 12 p. de ch., 7 m. s. jusqu'au coin suivant, 12 p. de ch., 1 m. s. dans le coin, 12 p. de ch., 7 m. s. jusqu'au haut de l'ouverture, en prenant soin que les bouclettes se regardent bien de chaque côté. 12 p. de ch., 3 m. s.

Casser le fil. Fixer le fil dans la première bouclette, faire 16 s. b. dans chaque bouclette tout le tour, terminer avec 1 m. s. après la 16e s. b. dans la dernière bouclette. Casser le fil.

NŒUD

Faire une chaînette de 59 mailles (chaînette égale 6 pouces).

1er rang : Dans le 2e p. de ch. à partir du crochet, faire 1 m. s., * 12 p. de ch., 7 m. s. dans les 7 p. de ch. suivants, répéter depuis * encore 7 fois, 12 p. de ch., 1 m. s. dans le dernier p. de ch., tourner.

2e rang : Faire des p. c. jusqu'au 7 p. de ch., 3 p. de ch., 4 s. b. dans la bouclette, 17 s. b. dans les 7 bouclettes suivantes, 5 s. b. dans la dernière bouclette, 12 p. de ch., tourner.

3e rang : ** 1 m. s. dans la 11e s. b., * sauter 1 s. b., 1 m. s. dans la suivante, répéter depuis * encore 2 fois, répéter depuis ** encore 6 fois, 12 p. de ch., 1 m. s. piquée dans le 3e p. de ch., tourner.

4e rang : Faire des p. c. jusqu'au 4e p. de ch., 3 p. de ch., 16 s. b. dans

la bouclette, 17 s. b. dans chacune des 7 bouclettes suivantes, 12 p. de ch., tourner.

5e rang : Dans la 6e s. b., faire 1 m. s., * sauter 1 s. b., dans la s. b. suivante, répéter depuis * encore 2 fois, 12 p. de ch., sauter 10 s. b., 1 m. s. dans la suivante, répéter depuis * encore 6 fois, 12 p. de ch., 1 m. s. dans la dernière s. b., tourner.

6e rang : comme le 2e rang.

7e rang : Comme le 3e rang.

8e rang : Comme le 4e rang.

9e rang : Comme le 5e rang.

10e rang : Comme le 2e rang.

11e rang : Comme le 3e rang.

12e rang : 1 m. s., 16 s. b. dans la première bouclette, 17 s. b. dans les 6 bouclettes suivantes, 16 s. b., 1 m. s. dans la dernière bouclette. Casser le fil. Faire l'autre partie pour correspondre.

BANDE DU NŒUD

Faire une chaînette de 21 p. de ch.

1er rang : Dans le 2e p. de ch. à partir du crochet, faire 1 m. s., 1 m. s.

dans chaque p. de ch. jusqu'à la fin du rang, 1 p. de ch., tourner.

2e rang : 1 m. s. dans chacune de celles du rang précédent, 1 p. de ch., tourner. Répéter 4 fois encore le dernier rang. Casser le fil.

POIGNETS

Faire la bordure des poignets comme celle du col.

MONTAGE

Arrêter les bouts de fil. Presser le col et les poignets. Empeser légèrement le nœud. Joindre les deux côtés du nœud en cousant ensemble les deux chaînettes de fondation. Passer un fil au centre pour froncer légèrement. Poser la petite bande par-dessus, et coudre solidement. Fixer le nœud au milieu du col, et maintenir en place par quelques points.

ABRÉVIATIONS

p. de ch. — point de chaînette
s. b. — simple bride
m. s. — maille simple
p. c. — point coulé

Quelques Bonnes Recettes

FÈVES AU LARD

- | | |
|---|----------------------------------|
| 4 tasses de fèves | 1 cuillerée à table de moutarde |
| 1/4 livre de lard salé coupé en tranches | 4 cuillerées à table de mélasse |
| 1 oignon piqué de 2 ou 3 clous de girofle | 1 pointe de bicarbonate de soude |
| | Sel et poivre |

Faites tremper les fèves pendant toute une nuit dans de l'eau froide dans laquelle vous ajoutez une pointe de bicarbonate de soude. Jetez cette eau, ajoutez de l'eau froide et faites cuire sur le feu jusqu'à ce que l'enveloppe entière s'enlève. Egouttez et mettez dans un pot de grès avec le lard coupé, l'oignon et tous les autres ingrédients. Recouvrez d'eau, couvrez et faites cuire au fourneau pendant plusieurs heures.

COQUILLES DE HOMARD EN MAYONNAISE

Prenez des coquilles Saint-Jacques vides. Garnissez-les avec une fine couche de salade de laitue coupée en lanières très fines. Faites cuire et refroidir deux œufs durs. Hachez grossièrement les blancs et étendez-les sur la salade. Dis-



Photo Aunt Jemima

UN DÉJEUNER APPÉTISSANT

posez ensuite des morceaux de homards en conserve. Recouvrez d'une mayonnaise pas trop épaisse et pressez sur le tout les deux jaunes d'œufs durs à travers le passe-purée. L'aspect de ce plat est très joli.

FROMAGE AU FOUR

Disposez dans un plat à gratiner un rang de tranches de pain surmontées d'un rang de tranches de fromage. Battez légèrement 3 œufs, ajoutez 1 tasse de lait et versez au-dessus du pain et du fromage. Parsemez de petites noisettes de beurre et faites brunir dans le fourneau pendant quinze minutes.

BISCUITS AU GINGEMBRE

- | | |
|---------------------------|------------------------------------|
| 1 1/2 tasse de sucre brun | 1 c. à thé de bicarbonate de soude |
| 1/2 tasse de shortening | 1 tasse d'eau bouillante |
| 1/2 tasse de beurre | 1 cuillerée à thé de gingembre |
| 1 tasse de mélasse | 1 cuillerée à thé de sel |
| 5 tasses de farine | 2 œufs |

Défaites le beurre et le shortening en crème. Ajoutez le sucre et battez bien. Ajoutez les œufs, un à la fois, et mêlez-les parfaitement. Incorporez ensuite la mélasse. Tamisez la farine, ajoutez le bicarbonate de soude, le gingembre et le sel et ajoutez au premier mélange en alternant avec l'eau bouillante. Mélangez bien et faites tomber à la cuiller sur la tôle graissée. Faites cuire à une température de 375° environ dix à douze minutes. (Quantité: 6 douzaines.)

Document Humain No 432

EXTRAIT D'UNE LETTRE ACTUELLE

"Je connais toute la valeur de BOVRIL... je ne peut pas m'en passer, car sans lui je ne pourrais accomplir mon travail de chaque jour... je suis certain de ne jamais manquer un met quand j'emploie BOVRIL, c'est simplement magique."

37-16F

BOVRIL peut vous aider aussi!

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.
Dressage du chien de traîneau.
Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P.Q.



Ne dites plus: Je n'ai rien à lire



RIEN À LIRE ? Mais que faites-vous des trois magazines publiés par une grande maison canadienne-française, fondée il y a près de cinquante ans :

Le Samedi - La Revue Populaire - Le Film

Un abonnement à ces trois magazines, le premier hebdomadaire et les deux autres mensuels, vous apporte pour un prix exceptionnel, de quoi lire pendant toute l'année. Les beaux romans d'amour et d'aventures qui paraissent dans ces trois magazines vous coûteraient vingt fois plus cher si vous les achetiez vous-même. En plus des romans, ces magazines vous apportent des centaines d'articles divers et des milliers d'illustrations du meilleur goût et du plus grand intérêt.

LES TROIS MAGAZINES POUR \$5.00

Abonnez-vous dès maintenant en remplissant
le coupon ci-bas

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

L'Infâme

(Suite de la page 29)

instant que lui-même allait me reconnaître; c'est alors que la crainte m'a saisie et que je me suis arrêtée. Si ma figure n'est plus reconnaissable, il n'en est pas pas même de ma voix, dont le timbre n'a pas changé. En gardant le silence, j'ai pu paraître bizarre ou stupide, mais j'ai évité le désagrément d'être reconnue.

— A votre place, Gabrielle, j'aurais eu une tout autre pensée; je me serais fait reconnaître.

— S'il m'eût reconnue, serais-je plus avancée, dites? Non, je n'ai rien à lui demander et il ne peut rien faire pour moi. Il ne saurait changer ma vie, il lui est impossible de me rendre les illusions et le bonheur de ma jeunesse; il ne peut pas me rendre mon enfant! Il me croit morte, sans doute; à quoi bon le tromper? Il est riche, heureux; il est marié, peut-être... Mélanie, ai-je le droit de troubler son repos, son bonheur? Non, n'est-ce pas? Car cela ressemblerait à de la vengeance. A côté de l'amour maternel que je tiens en réserve pour mon enfant, il n'y a dans mon cœur que de la douleur et des regrets; la haine n'y entrera jamais!

— Permettez, Gabrielle, ce monsieur vous doit pourtant quelque chose.

— Quoi?

— Réparation du mal qu'il vous a fait.

Gabrielle hocha tristement la tête.

— Sauriez-vous me dire comment il pourrait réparer le mal qu'il m'a fait? demanda Gabrielle.

— Je ne sais pas trop; mais il me semble...

— Mélanie, il y a des malheurs absolument irréparables; le mien est de ceux-là. Je vous répète mes paroles de tout à l'heure: je n'ai rien à demander à M. Octave Longuet, et il ne peut rien faire pour moi. Je suis plus coupable que lui, mon amie; je devais me défier de ma faiblesse et avoir la force de fuir le danger.

— Ainsi, vous l'excusez, Gabrielle? Voilà bien l'adorable générosité de votre cœur!

— Mélanie, si je ne l'excusais pas, je devrais le maudire!

— C'est vrai!

— Vous savez ce que m'a appris votre mari; par suite des renseignements qu'il a recueillis, je n'ai pas même le droit d'accuser M. Octave Longuet de m'avoir trompée. J'ai été impitoyablement frappée par le malheur et j'ai courbé la tête. Je n'avais pas à me révolter. Nul ne peut échapper à sa destinée. On ne lutte pas contre la fatalité.

VII

En présence

MORLOT avait dit à la marquise de Villiers: "Dans huit jours, j'aurai l'honneur de me présenter au château de Villiers." Or, le matin du huitième jour, l'agent de police descendait du train semi-direct qui s'arrête à Nogent-l'Artaud à neuf heures et quelques minutes.

Il portait un costume de ville à la dernière mode: pantalon, gilet et redingote noirs. Sa redingote boutonnée laissait voir le col et le plastron de sa chemise, d'une blancheur immaculée. Pour la circonstance il avait cru devoir emprisonner ses mains dans des gants de chevreau. Sa mise sévère accentuait encore la gravité habituelle de sa physionomie.

Comme il se dirigeait vers la porte de sortie, son stick à la main, il se trouva tout à coup, sur le quai, en face du valet de chambre de M. de Villiers.

— Bonjour, monsieur, lui dit amicalement Firmin, je suis enchanté de vous revoir; vous allez probablement voir vos parents de Villiers?

— Oui, monsieur Firmin, répondit Morlot, en tendant la main au domestique, je vais passer deux ou trois jours à Villiers et à Miéran.

— C'est très bien, c'est très bien, la campagne est superbe!

— Par quel hasard êtes-vous à Nogent? Vous venez sans doute attendre quelqu'un?

— Ce que nous attendons, c'est le train de Château-Thierry. Nous partons pour Paris, d'abord; je dis d'abord, parce que nous ne nous y arrêtons que quelques heures. Nous allons faire un voyage d'une quinzaine de jours dans le Midi.

Morlot avait froncé les sourcils, et son front s'était subitement assombri.

— Ainsi, dit-il d'un ton singulier, M. le marquis et madame la marquise se sont décidés tout à coup à aller voyager dans le Midi?

— M. le marquis fait seul ce voyage et comme toujours je l'accompagne.

— Alors, madame la marquise.

— Elle reste au château avec les enfants.

— Je comprends, fit Morlot, dont le visage se rasséréna, M. de Villiers a quelques affaires qui l'appellent dans le Midi?

— Oui, dans ses domaines des Pyrénées.

— Ah! voilà M. le marquis, dit Morlot. Quel est ce monsieur qui marche à côté de lui?

— Un de ses plus anciens amis; il est venu passer trois jours au château; mon maître va faire avec lui une partie de son voyage.

— Il est officier de la Légion d'honneur, on devine à son air que c'est un militaire.

— Ou un marin; c'est à peu près la même chose. M. le comte de Sisterne est capitaine de frégate.

— Beau grade, fit Morlot. M. le comte de Sisterne est un futur amiral.

— C'est sûr, ajouta Firmin.

A ce moment, le train se dirigeant sur Paris arriva en gare.

Le marquis et le comte de Sisterne prirent place dans un coupé de première classe.

— Moi, je monte en seconde, dit le domestique.

Le cocher du marquis s'avancé vers Firmin pour lui donner une poignée de main.

— Je vous quitte en vous souhaitant un bon voyage, dit Morlot.

Il allait s'éloigner, Firmin le retint par le bras en disant:

— Est-on venu de Villiers ou de Miéran vous attendre avec une voiture?

— Non, je n'ai prévenu personne de mon arrivée.

— Et vous allez faire le chemin à pied?

— Oui, si je ne trouve pas une voiture.

— Je crois que vous n'en trouverez pas, monsieur, dit Firmin; mais le cocher de M. le marquis retourne à Villiers; si vous voulez profiter de l'occasion, il se fera certainement un plaisir de vous emmener.

— Mais oui, dit le cocher, j'offre à monsieur une place à côté de moi sur mon siège.

— Eh bien, mon brave, j'accepte, répondit Morlot; monsieur Firmin, je vous remercie.

— De rien, fit le vieux serviteur. Voyez-vous, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit l'autre jour de M. le marquis et de madame la marquise.

— En voiture! en voiture! criait le conducteur du train.

Firmin, ayant serré rapidement la main de Morlot et celle du cocher, se précipita dans un compartiment. Le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train se mit en marche.

— Monsieur, je suis à vos ordres, dit le cocher à Morlot.

— Vous êtes prêt à partir?

— Oui.

— En ce cas, partons.

Le phaéton du marquis, attelé de deux magnifiques chevaux anglais, ne mit guère plus d'une demi-heure à franchir la distance qui sépare Nogent-l'Artaud de Villiers.

— Où désirez-vous descendre? demanda le cocher à Morlot, lorsqu'ils furent en vue du village.

— Je mettrai pied à terre devant la grille du château.

— Rien ne m'empêche de passer par Villiers.

— Il est inutile que vous fassiez ce détour...

— Oh! cela n'allonge pas le chemin de trois minutes.

— Je descendrai devant le château, répliqua Morlot; d'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai une visite à faire à madame la marquise de Villiers.

— Ah! c'est différent, fit le cocher en laissant voir son étonnement.

Un instant après, le phaéton s'arrêtait devant la grille. Morlot sauta lestement à terre. Presque aussitôt la grille s'ouvrit. L'agent de police pénétra alors dans les jardins et, prenant une allée à droite, il se dirigea rapidement vers le château. Tout en marchant, il se servit de son mouchoir pour épousseter son vêtement un peu poudré.

En montant les marches du grand escalier, il se sentit légèrement ému; certes, c'est à ce moment surtout qu'il comprenait les difficultés de la tâche qu'il avait à remplir. Mais il n'y avait plus à hésiter, dans un instant il allait se trouver en présence de la marquise. Il s'était préparé à cette entrevue par une longue méditation. S'inspirant des conseils de sa femme, il savait l'attitude qu'il devait prendre dans cette délicate et grave circonstance.

Il entra résolument dans un vaste vestibule, et s'avança au milieu de deux rangées de superbes statues de marbre blanc.

Un domestique parut devant lui. Il le reconnut pour l'avoir vu aux Ternes devant le pavillon de madame de Rey.

— Je voudrais parler à madame la marquise de Villiers, dit Morlot, pensez-vous qu'elle soit visible en ce moment?

— Je l'ignore, monsieur, répondit le domestique; mais veuillez me suivre, je vais vous conduire.

Morlot, marchant derrière le domestique, monta un large escalier; puis après avoir traversé plusieurs grandes pièces, dont il n'eut pas le temps d'admirer la magnificence, il fut introduit dans une antichambre où se trouvait une jeune femme. Celle-ci se leva brusquement à la vue de Morlot.

— Mademoiselle Juliette, lui dit le domestique, monsieur désire voir madame la marquise.

Ce nom de Juliette fit tressaillir Morlot. Obéissant à son instinct de policier il fit trois pas en avant et se

trouva face à face avec la femme de chambre sur laquelle il attachait son regard perçant.

Sous la clarté de ce regard inquiet, qui semblait vouloir scruter sa pensée, la femme de chambre se troubla et Morlot vit son visage changer de couleur.

— Oh! oh! pensa-t-il, est-ce que je retrouverais ici la demoiselle Juliette de la rue de Ponthieu?

Cependant la femme de chambre s'était remise promptement.

— Je vais voir si madame la marquise peut vous recevoir, monsieur, dit-elle; qui dois-je annoncer?

— Monsieur Morlot.

Elle ouvrit une porte et disparut. L'agent de police se tourna vivement vers le domestique.

— Y a-t-il longtemps que cette demoiselle Juliette est au service de madame de Villiers? lui demanda-t-il.

— Environ huit mois.

— Ah! savez-vous où elle était précédemment?

— Non, je ne le sais pas.

— Il paraît qu'elle ne parle pas souvent de ses anciennes maîtresses.

— Jamais. Il faut croire qu'elle n'en garde pas un bien bon souvenir, dit le domestique en souriant.

Juliette reparut.

— Madame la marquise peut vous recevoir, dit-elle; venez, monsieur.

Morlot la suivit. Ils traversèrent un petit salon-boudoir, puis Juliette ouvrit une porte devant Morlot et s'effaça pour le laisser entrer. L'agent de police se trouva en présence de la marquise qui l'attendait debout au milieu de sa chambre.

La jeune femme était très pâle, et, malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, l'expression de son regard trahissait son inquiétude.

Tout en entrant, Morlot s'était incliné respectueusement. Silencieusement aussi, la marquise lui rendit son salut.

Juliette se tenait sur le seuil, attendant les ordres de sa maîtresse.

— Je ne recevrai personne aujourd'hui, lui dit la marquise; laissez-nous. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai, ajouta-t-elle.

La femme de chambre se retira. Morlot s'aperçut qu'elle n'avait pas entièrement fermé la porte, sur laquelle retombait une épaisse tapisserie des Gobelins.

— Tiens, se dit-il, serait-ce avec intention?

Et il ferma lui-même.

La marquise s'était avancée vers lui.

— Vous craignez qu'on ne nous écoute, lui dit-elle.

— Oui, madame. Aucune oreille indiscreète ne doit entendre ce que nous allons dire.

— C'est donc bien grave, monsieur?

— Oui, madame la marquise, très grave!

— J'espère, cependant, que vous vous montrerez aussi généreux et aussi bienveillant qu'il y a huit jours.

— Tout en accomplissant mon devoir, madame la marquise, je tâcherai de vous prouver mon respect et mon dévouement.

— Allons, ce sont là de bonnes paroles, je me sens un peu rassurée. Veuillez vous asseoir sur ce fauteuil, près de la fenêtre.

Morlot prit place dans le fauteuil que lui indiquait la marquise, et la jeune femme s'assit en face de lui.

— Maintenant, dit-elle, nous pouvons causer librement; si quelqu'un veut écouter, il ne pourra pas nous entendre.

Et un pâle sourire effleura ses lèvres.

— Je suis soupçonneux et défiant, madame la marquise, répliqua Morlot, mais c'est en même temps une des qualités et une des nécessités de mon métier. Soyez donc assez bonne pour m'excuser si je vous adresse d'abord quelques questions qui ne touchent en rien au sujet de ma visite. Il y a environ huit mois que vous avez mademoiselle Juliette pour femme de chambre ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez dû la prendre sur de bonnes recommandations ?

— Certainement.

— Des certificats de fidélité et d'honnêteté ?

— Oui, deux ou trois lettres de personnes dont les noms me sont connus, lesquelles me la présentaient comme très digne et très capable de remplacer la femme de chambre qui me quittait pour se marier.

— Ces lettres vous disaient-elles où mademoiselle Juliette avait précédemment servi.

— Je vous avoue, monsieur, que je ne me le rappelle point.

— De sorte que vous ne savez pas le nom de la personne chez laquelle était mademoiselle Juliette avant d'entrer chez vous ?

— C'est vrai, je n'ai pas eu la curiosité de le lui demander.

— Enfin, êtes-vous satisfaite de son service ?

— Jusqu'à présent, monsieur, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle; elle est intelligente, adroite, active, et elle me paraît dévouée.

— Vous n'avez jamais remarqué qu'il y eût quelque chose de singulier dans sa conduite ?

— J'ai confiance en elle, monsieur. Morlot resta silencieux. Il réfléchissait.

— Monsieur Morlot, reprit la marquise, est-ce que vous avez un doute sur l'honnêteté de cette fille ?

— Je ne sais pas, madame; je ne me prononce jamais sur un doute; il me faut la certitude.

— Soit, mais vous supposez quelque chose ?

— Madame la marquise, cette pensée ne vous est-elle pas venue, que mademoiselle Juliette pouvait avoir été placée près de vous par l'entremise de M. Raoul de Rey ?

Madame de Villiers fit un brusque mouvement.

— Non, répondit-elle, non, je n'ai pas eu cette pensée. Est-ce que vous croyez ?...

— Je ne crois rien encore, madame; toutefois, et jusqu'à plus ample informé, vous pouvez tenir compte de mes paroles.

— Je ne les oublierai pas monsieur, mais je me demande pourquoi mon frère...

— Il a peut-être intérêt à avoir un espion dans votre maison.

— Oh! ce serait odieux!

— C'est vrai; mais nous savons l'un et l'autre de quoi M. de Rey est capable.

La jeune femme poussa un profond soupir et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Oh! monsieur dit-elle d'une voix suppliante ne soyez pas trop cruel pour moi !

VIII

Pour l'honneur

APRES un court silence, l'agent de police reprit la parole.

— Madame la marquise, dit-il, vous pouvez croire que ce n'est pas de gaieté de cœur que je vous parle de M. de Rey; j'y suis malheureusement forcé. Connaissant, par le bien que vous faites autour de vous, la noblesse et la bonté de votre cœur,

je comprends combien vous devez souffrir d'avoir pour frère un homme indigne, et il m'est extrêmement pénible de toucher à vos plaies saignantes.

— Aujourd'hui, comme il y a huit jours, dans la chambre où ma mère a rendu son dernier soupir, vous vous rendez compte de ma douloureuse situation. Hélas! elle n'a pas changé; vous me voyez humble et tremblante devant vous. Oui, monsieur Morlot, je souffre, je souffre horriblement; et depuis l'épouvantable découverte que vous avez faite dans le pavillon des Ternes, mes nuits ont été tourmentées par de cruelles insomnies et toutes sortes de visions lugubres. Pourtant, vous m'aviez parlé avec bonté: devinant mon horrible crainte, vous aviez calmé mon anxiété, en me disant: "Je ne ferai rien." Eh bien, malgré cela, je n'étais pas rassurée, je ne le suis pas encore. Mon Dieu, cela se comprend, je ne sais pas quelles sont vos intentions. Malgré votre bonté, dont je suis convaincue, et la douceur de votre regard, vous m'apparaissiez menaçant et terrible...

Comme vous le dites, monsieur Morlot, M. de Rey est un indigne; mais il est mon frère, l'oncle de mes enfants, je suis obligée de le défendre.

— Malheureusement, madame la marquise, vous ne pouvez pas l'empêcher de tomber entre les mains de la justice.

— Ah! aujourd'hui vous êtes contre moi! s'écria-t-elle d'un ton douloureux. Monsieur Morlot, je vous le répète, si vous révélez, comme vous en avez le droit, le terrible secret que vous avez découvert, c'est le marquis de Villiers, ce sont mes enfants et moi que vous frappez en plein cœur; le coupable sera puni, mais les innocents resteront à jamais couverts de sa honte! Moi, continua-t-elle d'une voix entrecoupée, la mort me soustraira à cet opprobre, car je ne pourrai pas vivre longtemps en face de la douleur de mon mari.

Morlot sentait son cœur se serrer; il essayait vainement de résister à l'émotion poignante qui s'emparait de lui.

— Madame la marquise, répondit-il tristement, quand même je garderais le silence, le malheur que vous redoutez est inévitable. M. de Rey se trouve sur une pente rapide et glissante au bas de laquelle est l'abîme; il faut qu'il descende et qu'il tombe. La police correctionnelle ou la cour d'assises l'attend; c'est fatal, rien ne peut le sauver... S'il n'est pas puni pour un crime, un peu plus tard il le sera pour un autre.

— Non, non, répliqua la marquise avec énergie, je veux l'empêcher de rouler au fond de l'abîme, je veux encore essayer de le sauver!...

Et se redressant, les yeux enflammés:

— Ah! ce n'est pas lui que je défends, le misérable! s'écria-t-elle, ce sont mes enfants, c'est l'honneur du nom de Villiers!

Elle continua avec animation:

— Monsieur Morlot, si vous m'avez dit la vérité l'autre jour, vous êtes un ami de la maison de Villiers.

— Oui, madame. Du reste, je puis vous le dire, c'est vous, vous seule qui, sans le savoir, avez jusqu'à ce jour protégé M. de Rey contre moi, c'est-à-dire contre le châtement suspendu sur sa tête. Si vous n'aviez pas été là, madame la marquise, lui servant en quelque sorte de bouclier, il y a plus de quinze jours que M. de Rey serait arrêté.

— Ai-je donc perdu ce pouvoir que vous m'avez donné, monsieur ? Ferez-vous aujourd'hui ce que vous n'avez pas voulu faire il y a quinze jours ?

— Alors, madame, j'ignorais ce que je sais aujourd'hui.

— Pour nous, monsieur, la situation est la même, et les raisons qui vous ont retenu n'ont pas cessé d'exister.

Morlot se trouva embarrassé.

— Ces raisons se sont modifiées, balbutia-t-il.

— Monsieur Morlot, reprit la marquise, c'est notre honneur qu'il s'agit de sauver et je le veux à tout prix. Ah! vous allez me trouver bien hardie. Ecoutez-moi: Pour arriver à ce résultat, pour empêcher mon frère de rouler au fond du gouffre ouvert sous ses pieds, c'est sur vous que j'ai compté.

— Sur moi! s'écria Morlot stupéfié.

— Oui, sur vous, qui n'avez qu'un mot à dire pour le faire jeter dans une prison.

— Pardon, madame, mais je ne comprends pas...

— Ecoutez-moi bien, monsieur Morlot; mon mari et moi, nous savons parfaitement ce qu'est M. de Rey, et nous ne nous faisons aucune illusion sur le sort qui lui est réservé; oui, nous savons que sa déplorable existence peut le conduire à sa perte. Cela arriverait fatalement si nous l'abandonnions complètement; car, n'ayant pas de fortune, il serait obligé de vivre d'expédients.

— Déjà il en est là, pensa Morlot.

— L'intention de M. de Villiers était de lui faire une pension, continua la marquise, mais je n'ai pas été du même avis que mon mari, une idée m'est venue en pensant à vous, monsieur Morlot.

— Ah! fit l'agent de police.

— Oui, et je me suis dit en même temps que vous ne refuseriez pas de rendre encore cet important service à la maison de Villiers.

Morlot ne savait plus que dire; il se sentait subjugué.

— Pour la tranquillité de mon mari et la mienne, poursuivit la marquise, et dans l'intérêt de l'avenir de nos enfants, surtout, il est impossible que mon frère reste à Paris et même en France. Il est nécessaire, urgent, qu'il fasse maintenant ce qu'il aurait dû faire il y a quelques années. Oui, il faut absolument qu'il parte, qu'il s'expatrie, qu'il s'en aille n'importe où, pourvu que ce soit loin, très loin, et qu'il mette entre nous l'immensité de l'Océan.

Le voudra-t-il? Si nous lui demandions cela, mon mari et moi, il répondrait probablement non. Mais si vous voulez m'aider, monsieur Morlot, je suis sûre d'avance qu'il consentira à partir. Ce que vous savez vous donne sur lui l'autorité d'un maître; il se courbera sous votre volonté, car il aura peur. Vous ordonnerez et il obéira. Entre l'exil avec deux cent mille francs et la punition infamante qu'il a méritée, il n'hésitera pas à choisir.

— Mais, madame la marquise, fit Morlot, essayant une protestation.

— Oh! ne me refusez pas, reprit-elle vivement; pour le marquis de Villiers et pour moi, acceptez la délicate mission que je vous confie... Vous n'aurez pas affaire à des ingrats, je vous le jure, et vous pourrez compter sur notre reconnaissance. C'est notre honneur à tous, c'est ma vie que vous tenez entre vos mains, monsieur Morlot!

L'agent de police baissa la tête et se mit à trembler comme un coupable.



**CONTRÔLEZ
CETTE TOUX!**

*pour
seulement* **5¢**

**SOULAGEMENT
INSTANTANÉ!**

de cette toux sèche et saccadée, de cet enrouement, de ce mal de gorge. Les Pastilles Noires Beech-Nut Contre la Toux sont "le contrôle commode de la toux."



UNIQUE!

Riche en minéraux, l'eau thermale de Vichy est unique au monde. Et l'on peut la boire chez soi, telle qu'elle est à sa source, et sans qu'elle ait perdu aucune de ses vertus naturelles.

LA FACILITÉ
LA RECOMMANDATION

L'embouteillage, sur place, est contrôlé par l'Etat.

LE RHUMATISME
L'ARTHRITISME
LA DYSPESIE
et les affections
RÉNALES
HÉPATIQUES
et VÉSICALES

**VICHY
Célestins**

2027 McGill College Avenue, Montreal

Agents demandés pour vendre des cravates. Vous pouvez faire 100% de profit. Demandez immédiatement des échantillons gratuits et un territoire exclusif. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.

M. Jean Nolin



« Vous entendrez maintenant les dernières nouvelles du jour et les questions d'actualité. »

Cette phrase bien connue, que répète chaque soir M. Jean Nolin, est la véritable formule du journalisme d'information. Pendant un quart d'heure, le journaliste de l'air nous promène d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre. Cela semble facile, un journal de quinze minutes ! Et cependant, il faut chaque soir mettre en branle tout un mécanisme : dès huit heures, une machine automatique (teletype) transcrit rapidement les nouvelles venant des agences de presse ; aussitôt, M. Jean Nolin fait le tri des informations, un assistant aide à la traduction, des dactylos tapent fiévreusement sur leur machine. Souvent, à la dernière minute, arrive une nouvelle que l'on ne peut ignorer ; et cependant, sa présentation ne doit pas sentir la précipitation. Expérience du métier et souplesse de l'esprit !

Il y a trois ans, M. Jean Nolin inaugurerait, sous les auspices d'un quotidien montréalais, le journal radiophonique ; ce fut un immense succès, encore plus par son excellente tenue que par sa nouveauté. Bachelier en arts, licencié en Sciences commerciales, ex-élève du Conservatoire Lasalle, à Montréal, et, à Paris, de M. André Brunot de la Comédie Française, initié aux secrets du journalisme, M. Nolin était mieux préparé que quiconque pour faire un journal parlé.

Au cours d'un séjour à Paris, en 1935, il rencontra M. Louis Merlin, créateur d'une fonction nouvelle : conseil en publicité radiophonique. Que de services un spécialiste de ce genre pourrait rendre au Canada français ! M. Jean Nolin l'a bien compris : sitôt de retour à Montréal, il a suivi l'exemple de son confrère parisien. Et la compagnie Westinghouse ne regrette certes pas d'avoir confié à M. Nolin la direction de son journal « aérien ».

C'est à la suggestion de M. Léo Cassidy, chargé de promouvoir les ventes, que la compagnie Westinghouse a adopté le journal parlé, devenu indispensable à des milliers de Canadiens-français. De toutes les régions de la Province, et même de la lointaine Gaspésie, arrivent chaque semaine nombre de lettres d'appréciation ; à Montréal, plusieurs institutions anglaises recommandent ce programme à leurs élèves pour l'étude de la diction française.

Écoutons donc chaque soir à 10 h. 15, au poste CKAC, « les dernières nouvelles du jour et les questions d'actualité. »

A ceux de nos lecteurs que la chose pourrait intéresser, nous rappelons que M. Jean Nolin est secrétaire du Comité canadien de l'Exposition 1937 de Paris ; le gouvernement y fait construire un pavillon dont les plans ont été préparés par un Canadien français.

De grosses larmes tombaient une à une, comme des perles, sur les joues pâles de la marquise.

— Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit aux Ternes, poursuivit-elle, et vos paroles de tout à l'heure ; oui, nous avons en vous un ami ; je vous prouve bien que j'accepte votre amitié, car ce que je vous prie de faire pour nous ne peut se demander qu'à un ami.

Voyant qu'il restait silencieux, elle continua :

— Vous irez trouver M. de Rey et vous lui direz : "Il faut que vous quittiez Paris, la France ; il faut que vous disparaissiez et qu'on n'entende plus jamais parler de vous. Le marquis de Villiers, votre beau-frère, veut vous donner encore le moyen de changer de vie et de vous relever par le travail et le repentir ; au moment où vous poserez le pied sur le navire qui vous transportera en Amérique ou ailleurs, je vous remettrai de sa part deux cent mille francs."

Morlot arrêta sur la marquise ses yeux démesurément ouverts.

— Cette somme, monsieur Morlot, reprit-elle, vous la toucherez chez M. Lebarbier, notre notaire, qui demeure rue de Lille, 54. Dès demain, il sera prévenu par une lettre de moi ; vous n'aurez qu'à vous présenter pour que la somme vous soit remise immédiatement.

L'agent de police était en proie à une grande agitation.

— Eh bien ! vous ne répondez pas ? dit la jeune femme.

Il passa sa main sur son front et jeta brusquement sa tête en arrière, comme pour la débarrasser d'une pensée importune.

— Madame la marquise, prononça-t-il d'une voix lente et grave, vous ne vous apercevez point que ce que vous me demandez est le contraire de ce que mon devoir m'ordonne de faire.

— Ah ! s'écria-t-elle, votre devoir ne saurait vous défendre de sauver l'honneur d'une famille !

— L'agent de police qui découvre un criminel doit le livrer à la justice, répliqua-t-il.

La marquise poussa un sourd gémissement.

— Ah ! je suis perdue, perdue ! s'écria-t-elle désespérée, en se tordant les bras.

Morlot sentit en lui un affreux déchirement. Il se dressa debout.

— Madame la marquise, dit-il d'une voix vibrante, ne vous livrez pas au désespoir ; une fois encore, pour vous, j'étoufferai le cri de ma conscience ; ce que vous voulez, je le ferai !

— Ah ! je savais bien que vous ne pouviez pas être sans pitié ! exclama-t-elle, passant subitement de la douleur à la joie ; oh ! oui, vous êtes bon, vous êtes un brave homme, merci, merci !

— Je ferai ce que vous voulez, reprit Morlot de sa voix la plus grave, mais à une condition.

— Ah ! demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde d'avance.

— Dans un instant, madame la marquise, vous regretterez les paroles que vous venez de prononcer.

— Ne le pensez pas, monsieur Morlot ! Mais un million n'est pas le prix du service que vous rendez à la maison de Villiers !

Morlot secoua tristement la tête.

— Madame la marquise, dit-il, il vous serait plus facile de donner plusieurs millions que ce que je vais vous demander.

La jeune femme sursauta sur son siège.

— Vous m'effrayez ! dit-elle d'une voix troublée.

— Il ne faut pas que vous soyez effrayée, madame la marquise, reprit vivement Morlot ; il faut, au contraire, que vous restiez très calme et que vous m'écoutez avec la plus grande attention, afin que nous puissions examiner ensemble les difficultés de la situation et trouver le moyen de me donner satisfaction.

Vous devez bien penser, madame la marquise, continua-t-il, que je n'aurais pas eu l'audace de vous demander un entretien secret, si ce que j'ai à vous dire n'était pas d'une gravité exceptionnelle. Du reste, comme vous allez bientôt le reconnaître, c'est uniquement dans votre intérêt que j'ai tenu à vous parler sans témoin.

— En tout se montre la délicatesse de vos sentiments, monsieur Morlot ; mais je suis dans une inquiétude mortelle, et votre émotion, que vous ne pouvez pas me cacher, augmente encore ma douloureuse anxiété. Je ne veux pas dissimuler ; depuis huit jours j'ai le pressentiment d'un nouveau malheur ; et ce malheur inconnu est près de moi, et c'est vous, c'est vous, un ami, qui me l'apportez !

— C'est vrai, c'est un nouveau malheur pour vous, répondit Morlot, d'un ton pénétré ; et ce malheur, madame la marquise, je sais que vous ne l'avez pas mérité. C'est pour qu'il soit moins terrible et que vous puissiez en atténuer les principales conséquences, que je viens à vous en ambassadeur de paix.

La marquise tenait ses deux mains appuyées sur son cœur, comme pour en comprimer les battements. Quelques gouttes de sueur perlaient à son front ; son regard avait pris une expression douloureuse ; les soulèvements de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

— Monsieur Morlot, dit-elle d'une voix presque éteinte, vous pouvez parler, je vous écoute.

IX

Rendez l'enfant

Le 20 août 1853, dit Morlot, en se rasseyant, dans une maison de la commune d'Asnières, je me trouvais devant un lit en désordre sur lequel gisait sans mouvement une jeune femme agonisante. Là, il y avait eu un drame. La veille, cette jeune femme avait mis au monde un petit garçon, et, dans la nuit, pendant son sommeil, une misérable femme, payée pour commettre ce crime, lui avait volé son enfant !

La marquise poussa un cri rauque, Morlot s'interrompit.

— Continuez, dit la marquise d'une voix étranglée.

Et frémissante, livide, les yeux hagards, elle se redressa comme pour tenir tête à l'orage.

— Après un épouvantable délire, qui avait suivi le réveil de la jeune mère, reprit Morlot, succédait un anéantissement complet plus effroyable encore. Il y avait près du lit le berceau vide de l'enfant. Saisi de compassion et sentant gronder en moi une colère sourde, devant la mère, enveloppée des ombres de la mort, et devant le berceau vide, je jurai de découvrir les auteurs du crime, pour les livrer à la justice, et de retrouver l'enfant !

Dans quel but l'avait-on volé ? Quels étaient les auteurs du crime ? Double mystère ! Je compris les énormes difficultés de la tâche que je m'imposais, et cependant je me mis à chercher dans ces ténèbres.

Les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulaient: le mystère restait impénétrable, mais mon ardeur et mon courage ne diminuaient pas. La preuve qu'il ne faut jamais se décourager, madame la marquise, c'est que la lumière s'est faite tout à coup, et que j'ai trouvé ce que je cherchais.

La jeune femme eut un sourd gémissement.

— Dans la plupart des événements de la vie, le hasard joue un rôle important, continua Morlot; c'est lui, c'est Dieu, si vous le voulez, qui, du doigt, m'a désigné les coupables.

Une voiture avait emporté l'enfant d'Asnières, et le 20 août entre cinq et six heures du matin, elle arrivait ici, au château de Villiers. Madame de Rey, votre mère, reçut l'enfant et la femme qui l'apportait, laquelle allait jouer au château, pendant quelques jours, le rôle de sage-femme.

La marquise s'était de nouveau affaissée. Les coudes appuyés sur ses genoux, elle cachait son visage dans ses mains. Un tremblement convulsif secouait ses membres.

Morlot poursuivit:

— Le même jour, dans l'après-midi, il fut déclaré à la mairie de Villiers, qu'un enfant du sexe masculin était né du marquis et de la marquise de Villiers. Et cette déclaration est signée Raoul de Rey. C'est ainsi que l'enfant, volé à Asnières, devint le fils du marquis de Villiers, le futur héritier de son nom et de son immense fortune. Voilà, du moins, ce que pensaient alors les criminels; et c'est dans cette pensée que se trouve le mobile du double crime.

En effet, le marquis de Villiers était gravement malade et condamné par ses médecins, il fallait qu'il eût un enfant pour laisser en mourant sa fortune à sa veuve. C'est là, évidemment, le calcul qui a été fait. Il est impossible d'expliquer autrement le vol de l'enfant.

La marquise releva brusquement la tête et montra à l'agent de police sa figure inondée de larmes.

— Monsieur Morlot, dit-elle d'une voix brisée, tout cela est la vérité. Ainsi, je suis pour vous une misérable, une infâme, qui a volé un enfant à sa mère, afin de s'approprier la fortune de Villiers?

— Madame la marquise, répondit Morlot d'un ton solennel, si je vous eusse crue coupable, vous seriez en prison!

— Oh! fit-elle en frissonnant.

— Vous êtes innocente, reprit Morlot en adoucissant le timbre de sa voix; malgré vous, fatalement, par le silence que vous avez dû garder, vous êtes complice du crime; mais vous n'êtes point coupable, vous êtes une victime!

— Le croyez-vous, dites, le croyez-vous sincèrement?

— Oui, car j'ai douté de votre innocence.

— Je le comprends, tout semble m'accuser, me condamner... Ah! si vous saviez, si vous saviez!

— Vous n'avez rien à m'apprendre, madame; ce que vous avez souffert, je le sais. Où! je suis parfaitement renseigné; oui, je sais qu'une horrible pression a été exercée sur vous par madame de Rey, voulant complaire à son fils, dont elle était l'esclave par faiblesse. Gardée à vue, séquestrée pendant des mois, d'abord à Paris et à Villiers ensuite, votre existence a été un martyre. Vous avez été immolée, madame, et vous êtes victime de la cupidité de votre misérable frère.

La marquise sanglotait.

— Le jour où j'eus enfin pénétré le mystère du vol de l'enfant, continua Morlot, si je n'avais consulté que mon indignation, si j'avais obéi à ma conscience, qui m'ordonnait de faire mon devoir de policier, j'aurais immédiatement dénoncé le double crime. C'était vous perdre, vous qui n'êtes point coupable, et, malgré mon droit, en présence du mal que je pouvais vous faire, je me suis arrêté. Une femme, madame la marquise, une femme qui a bon cœur et que j'aime, ma femme, enfin, vous a défendue et a chaleureusement plaidé votre cause devant l'agent de police. A mes oreilles résonne encore ce cri qu'elle m'a jeté comme une supplication: "Ne touchez pas à la marquise de Villiers!" Oh! ce n'est pas à la grande dame qu'elle me défendait de toucher; c'est à la noble femme qui a mérité le nom de mère des malheureux et qu'on appelle partout la bonne marquise. Et pour obéir à sa femme et à un sentiment qui parlait en lui plus haut que sa conscience, l'agent de police Morlot n'a pas fait son devoir.

— Oui, vous n'avez pas fait votre devoir, répondit la marquise d'une voix vibrante d'émotion, mais vous n'avez pas provoqué l'effroyable scandale au milieu duquel aurait péri l'honneur de la famille de Villiers! Ah! vous et votre femme, vous nous avez sauvés! Vous êtes deux grands et nobles cœurs. Je verrai madame Morlot, je veux la remercier moi-même.

— Maintenant, madame la marquise, reprit l'agent de police, j'arrive au moment le plus délicat et le plus difficile de ma mission.

— Que voulez-vous dire?

— Il s'agit de la chose que j'ai à vous demander, laquelle, d'après vos paroles de tout à l'heure, m'est accordée d'avance.

La jeune femme s'agita péniblement sur son siège.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix mal assurée, j'oubliais que vous avez une demande à m'adresser. Eh bien, monsieur Morlot, que me demandez-vous?

— Madame la marquise, je vous demande de me rendre l'enfant!

D'un seul mouvement, la marquise bondit sur ses jambes.

— Vous rendre l'enfant! exclamait-elle affolée.

— Oui, répondit froidement Morlot.

— Mais c'est impossible! Vous savez bien que c'est impossible!

— Madame la marquise, il le faut!

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! gémit-elle, en pressant sa tête dans ses mains.

Elle fit un pas en avant et, arrêtant sur Morlot son regard effaré:

— Ce n'est pas vrai, reprit-elle d'un ton déchirant, vous ne me demandez pas cela: vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas?

Morlot secoua la tête.

— Vous devez rendre l'enfant, prononça-t-il d'une voix qui résonna comme un glas funèbre aux oreilles de la marquise.

— Oh! oh! fit-elle avec égarement, les mains crispées sur son front, il me semble que je deviens folle!

Elle resta un moment silencieuse.

— Ainsi, reprit-elle avec une sorte de fureur, tout à l'heure vous me trompiez, en disant que vous avez eu pitié de moi, vous mentiez!

— Oh! madame la marquise! protesta Morlot.

— Oui, continua-t-elle avec violence, vous mentiez, et c'est indigne; vous avez voulu jouer cruellement avec votre victime avant de lui porter traîtreusement un coup

mortel. Vous me tuez, monsieur, vous m'égorgez!

— Madame la marquise, répondit tristement Morlot, vos paroles sont injustes et injurieuses; mais c'est la douleur qui vous égare, je vous pardonne.

Ces mots rappelèrent la jeune femme à elle-même et au sentiment de sa dignité.

— Vous avez raison, balbutia-t-elle; pardon, pardon... je suis folle!... Ah! suis-je assez malheureuse!

Et elle retomba sur son fauteuil en sanglotant.

— Des larmes, des sanglots, reprit-elle tout à coup en se redressant, à quoi cela sert-il? Causons, monsieur Morlot, causons... L'enfant a été volé, c'est vrai, et vous voulez le reprendre... Oh! le reprendre... Est-ce que vous ne le trouvez pas bien ici, dites? Son avenir ne vous paraît-il pas assez beau? Croyez-vous qu'on ne l'entoure pas suffisamment de soins, de tendresse et d'affection? Eh bien, écoutez: le marquis de Villiers l'adore; il l'aime autant et plus peut-être que s'il était réellement son fils. Tenez, je vous fais cet aveu: le marquis l'aime mieux que sa fille!

Si vous étiez venu me dire, il y a un an: il faut rendre l'enfant volé à Asnières, je vous aurais probablement répondu: Prenez-le. Le marquis m'aurait méprisée, à cause de ma faiblesse et de ma lâcheté, qui m'ont fait complice du crime, et, du coup, j'aurais perdu son amour qui m'est plus cher que la vie; mais alors je détestais l'enfant, et, dans l'intérêt de ma fille, j'aurais pu faire le sacrifice de mon bonheur.

Aujourd'hui, monsieur Morlot, la situation n'est plus la même, mes sentiments ont changé. Après avoir, pendant des années, repoussé et éloigné de moi l'enfant, vaincue par sa grâce, sa gentillesse et mille choses adorables qui sont en lui, je lui ai ouvert mon cœur et je l'aime, oui, je l'aime!

— Je le sais, madame la marquise. Il y a huit jours, pour la première fois devant vos serviteurs, vous l'avez embrassé et tuteur.

— Ah! vous savez cela aussi, monsieur Morlot; cela ne doit pas m'étonner, vous savez tout. Eh bien, oui, maintenant j'ai deux enfants qui partagent ma tendresse, et je ne donne plus un baiser à Maximilienne sans en mettre un autre sur le front d'Eugène.

Et c'est aujourd'hui, quand je l'aime, quand je l'ai adopté, quand j'ai décidé qu'il porterait le nom de Villiers et qu'il aurait la moitié de la fortune de ma fille, c'est aujourd'hui que vous venez me dire: "Il a été volé, il faut le rendre!" Voyons, une chose pareille ne se discute même pas; c'est insensé!... Le rendre? Pourquoi? A qui?

Morlot se leva, grave, solennel, et répondit:

— A sa mère!

X

Les étapes de Morlot

CES mots frappèrent la marquise comme un coup de foudre.

— Sa mère, sa mère! s'écria-t-elle affolée, je la croyais morte!

— La mort, en effet, l'a approchée de bien près; mais au moment de la frapper, elle a reculé devant son innocence et sa jeunesse.

— On m'avait dit aussi qu'elle était devenue folle et qu'on l'avait enfermée dans un hospice d'aliénés.

— On ne vous avait pas trompée, madame la marquise; mais, après



EMPÊCHEZ les gerçures

Demandez la
bouteille
VANITY

Envoyez le coupon

"Oui, il enraye les gerçures plus rapidement que tout ce que j'ai pu employer jusqu'ici", telle fut la réponse que firent 97 8/10% des centaines d'usagers du Baume Italien interrogés au cours d'une enquête récente à travers le pays.

Mais vous devriez insister plus sur le fait qu'il empêche aussi les gerçures! ajoutèrent un grand nombre de ces dames. Mais ce n'est pas tout: 92 9/10% des femmes interrogées déclarèrent que le Baume Italien est moins coûteux à employer que tout autre produit qu'elles avaient pu utiliser.

Mais jugez plutôt par vous-même des mérites de ce fameux émollient de la peau. Demandez la bouteille Vanity GRATUITE et essayez le Baume sur vos mains, vos lèvres, votre figure et votre corps. Postez le coupon dès aujourd'hui.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

Campana Corporation Ltd.,
5 Caledonia Road, Dépt. D.
Toronto, Ont.

Messieurs: Je n'ai jamais
essayé le Baume Italien.
Veuillez m'envoyer la bou-
teille Vanity, GRATIS et port payé.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS

(Problème No 270)

DIX JEUX DE CARTES

M. P. E. Plamondon, 2, rue Prévost, Québec, P. Q.; M. Paul Charette, 2001, rue Marie-Anne Est, Montréal, P. Q.; Mlle Simonne Péloquin, 117, rue Royale, Sorel, P. Q.; Mlle Simonne Gagné, 98, rue Saint-Joseph, Saint-Roch, Québec, P. Q.; M. Jacques Robitaille, 561, La Canardière, Québec, P. Q.; Mlle Bernadette Huot, Ange-Gardien, comté de Montmorency, P. Q.; M. G. J. Reneault, 6539, rue DeLanaudière, Montréal, P. Q.; M. Harry Kemp, Fasset, P. Q.; Mlle L. Dérome, 1290, rue Beaubien Est, Montréal, P. Q.; M. J. Oswald Nadeau, 160, Côte d'Abraham, Québec, P. Q.

Solution du problème No 271

T	H	O	R	E	C	U	M	E	B	R	I	N
R	I	P	A	S	A	Z	O	E				
O	N	F	I	E	R	D	A	U	N	E	R	
P	E	T	E	L	E	M	E	N	T	A	L	I
O	R	T	A	M	E	R	E	C	R	U		
A	I	R	E	E	T	E	B	A	I	M		
D	R	O	I	T	E	A	H	O	R	A	C	E
O	U	P	A	P	I	L	L	O	T	E	A	S
R	E	P	O	L	I	E	C	Y	N	I	P	S
E	O	T	E	O	P	S	S	E	L	E		
I	L	S	M	U	S	E	S	S	U	C		
O	D	E	B	A	R	E	T	E	R	S	A	A
S	A	M	A	L	T	A	P	I	S	P	I	
E	B	E	R	H	I	C	T	A	S	R		
E	M	I	R	M	E	L	E	E	C	A	L	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 272

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	M	A	R	M	A	R	A				M	O	D		
2	A		E				D	O	R		A	B	O		
3	R	E						Q	U	A	I		A	M	
4	M	A	Y				C	O	U		S	S	I	R	
5	D	U	E	D		F	I	N	E	S	P	O	L	O	
6	T		L	U	C	I	E		T	A	P	I	S	S	
7	T	A		R	O	B		U		R	I	F		F	I
8	E	M	U		I	R	L	A	N	D	E		G	E	O
9	R	I	X	E		E	U		I	O		U		N	
10		A	M	R	O	U									
11	T	N	A	B		S	A		U	N		M		I	N
12	E	T	L		M	E	S	U	R	E	R		A	S	A
13	T	E		H	O		A	L	I		E	N		E	R
14	U		S	I	R	E		M		U	M	E	A		V
15	E	M	I	E	T	T	E		A	R	I	Z	O	N	A

(Les réponses seront reçues jusqu'au 26 février à midi.)

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____
 Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Mer intérieure du bassin de la Méditerranée. — Personnalité diabolique.
- Agent politique, né à Tonnere. — D'une très grande fermeté (fig.). — Port de Finlande.
- Ile de l'Atlantique. — Peintre italien, né à Garofalo. — Plate-forme d'une gare. — Possessif (inv.).
- Personnage de la féerie anglaise. — Partie du corps. — Titre anglais.
- Mot arabe signifiant *cours d'eau*. — Houilles menues. — Sorte de toque.
- Vierge et martyr en 304. — Etoffe de laine à longs poils.
- Possessif. — Suc dépuré d'un fruit cuit. — Système montagneux du Maroc. — Qui marque le mépris.
- Troublé. — Une des îles Britanniques. — Qui exprime l'idée de terre.
- Querelle. — Du verbe avoir. — Fille d'Inachos. — Cap.
- Général musulman. — Extraordinaire.
- Partie de l'habillement (inv.). — Passif. — Art. ind. — Sorte de tartes.
- Lettres de étal. — Evaluer une quantité. — Roi d'Israël.
- Pronom. — Qui sert à appeler. — Pacha de Janina. — Qui indique le lieu — Conjugaison.
- Anc. seigneur. — Fleuve de Suède.
- Réduit en parcelles. — Un des Etats unis d'Amérique.

VERTICALEMENT

- Parler confusément. — Obstinée.
- Liquide. — Minéral filamenteux.
- Note. — Dieu suprême des Babyloniens. — Cité du Yucatan. — Tellement.
- Parole vide de sens. — Homme insensible. — Unité de travail. — Instrument pour enfoncer les pavés.
- Rivière de l'Italie ancienne. — Paisible. — Immobilité.
- Qui a des filaments. — Conjonction.
- Princesse athénienne. — Parcours des yeux. — Roi qui vainquit les Madiannes.
- Pronom ind. — Marche. — Ville forte du Wurtemberg.
- Bien acquis à titre onéreux. — Conjonction. — Canton Suisse.
- Variété de calcédoine. — Ville de Chaldée.
- Peintre hollandais, né à Haarlem. — Personne bavarde (Fam.). — Archevêque qui décida Clovis à se convertir.
- Fleuve qui se jette dans l'Océan Glacial. — Gros nez. — Ville de Bavière. — Proue (mar.).
- Note. — Appel de détresse. — Sorte de vampire. — Diphtongue.
- Sorte d'aignons. — Qui a rapport à la féerie.
- Etat des paupières renversées en dehors. — Ville forte d'Estonie.

avoir passé près de dix-huit mois à la Salpêtrière, elle est sortie guérie.
 — Pauvre mère, pauvre mère ! murmura la marquise, se parlant à elle-même.

Je comprends, je comprends, reprit-elle avec un accent douloureux, c'est elle qui vous a envoyé me réclamer son enfant?

— Je lui ai promis de le lui rendre, et je viens vous le réclamer en son nom; mais elle ne sait pas encore que je l'ai retrouvé. Jusqu'à présent, j'ai cru devoir ne lui rien dire.

— Pour donner à madame la marquise de Villiers le temps de prévenir son mari et lui permettre de prendre les dispositions qu'elle jugera nécessaires.

— Ah! merci. Là encore, vous avez eu une noble inspiration!

— Je ne sais quelles difficultés vont se dresser devant vous, madame la marquise.

— Ah! s'écria-t-elle en faisant un haut-le-corps, vous me rappelez à la réalité. Les difficultés? elles sont effroyables... Je suis dans une situation épouvantable, horrible! Que faire, mon Dieu, que faire?

— Ce n'est pas à moi à vous le dire, madame la marquise.

— Tout autour de moi se dressent des fantômes menaçants... Révéler le crime à mon mari... L'acte civil à casser... le scandale... la honte... le mépris... Oh! oui, c'est horrible, horrible! Je cherche une issue, je ne la trouve point. Je ne vois qu'une chose terrifiante, sinistre; la terre qui s'ouvre et creuse sous mes pieds le précipice dans lequel je vais tomber. Que faire? que faire?

Haletante, prête à suffoquer, elle se tordait convulsivement sur son siège. La malheureuse femme se sentait écrasée.

— En pensant à la mère, interrogez votre cœur, madame la marquise, dit Morlot; c'est lui qui vous dira ce que vous devez faire.

— Ah! s'écria-t-elle avec une douleur inexprimable, je ne sais plus si j'ai un cœur et une âme, la pensée m'échappe, je n'ai plus conscience de mon être.

— Je vous en prie, madame, calmez-vous, remettez-vous. Je vous le répète, je vous donnerai un mois, deux mois, trois mois s'il le faut... Songez seulement que depuis que la raison lui est revenue, ayant foi dans ma promesse, la mère attend son enfant...

— Son enfant! son enfant! répéta la marquise.

Il y eut un assez long silence.

— Est-ce qu'elle est riche? demanda tout à coup la jeune femme.

— Elle n'a qu'une modeste aisance.

— Comment se nomme-t-elle?

— Gabrielle Liénard.

— Les langes que portait l'enfant et que j'ai conservés sont marqué G. L. Physiquement, comment est-elle?

— Vous la connaissez, madame la marquise; vous l'avez vue.

— Je l'ai vue, dites-vous?

— Et vous la connaissez sous le nom de madame Louise.

La marquise sursauta.

— La jeune femme du jardin des Tuileries, la Figure de cire! exclama-t-elle. Oh! la voix du sang!

Monsieur Morlot, reprit-elle, savez-vous où elle est actuellement?

— Oui, madame, je le sais; elle est tout près d'ici, à Miéran.

— A Miéran, avec une autre jeune femme, son amie.

— Ma femme, madame la marquise.

— Je comprends, fit-elle avec un sourire navrant, elle est à Miéran, tout près de son enfant, afin de n'avoir que quelques pas à faire pour le reprendre.

Morlot garda le silence.

— Ainsi, continua-t-elle, en affermissant sa voix, il faut rendre l'enfant, il le faut! Nous ne pouvons le garder; ce serait monstrueux, ce serait un nouveau crime. D'ailleurs, elle demanderait justice, et la justice et la loi, qui sont pour elle, nous condamneraient... Elle est la mère, elle, elle est la mère!...

Monsieur Morlot, la pauvre Gabrielle a trop longtemps souffert; ce soir ou demain apprenez-lui la vérité et dites-lui que son fils lui sera rendu; oui, il lui sera rendu, je vous le promets, je vous le jure! Le marquis de Villiers est absent pour quinze jours; vous m'accorderez ce temps pour réfléchir, pour me préparer au sacrifice, n'est-ce pas?

— Madame la marquise peut prendre le temps qu'elle voudra, répondit Morlot.

— Quinze jours me suffiront pour réunir toutes mes forces afin de triompher de moi-même immédiatement après le retour de M. de Villiers, l'enfant sera rendu à sa mère. Cela n'empêchera pas le marquis de l'aimer, de veiller sur lui, d'être son protecteur et d'assurer son avenir. Je ne parle pas de moi; oh! moi, je suis perdue, perdue!... je disparaîtrai, j'irai cacher quelque part, derrière les hautes murailles d'un cloître, mon malheur et ma honte!... Ah! Dieu serait bon pour moi si, après m'être confessée à mon mari, il ordonnait à la mort de me délivrer de la vie!

Sa tête tomba sur sa poitrine et elle se mit à sangloter.

Au bout d'un instant, elle se leva; ses jambes chancelaient. Pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer sur le dossier du fauteuil.

Morlot s'était levé aussi et avait pris son chapeau.

— Je suis brisée, dit-elle en poussant un long soupir; excusez-moi de vous renvoyer ainsi; mais j'ai besoin d'être seule, j'ai besoin de pleurer et de prier.

Morlot s'inclina respectueusement et marcha vers la porte.

— Monsieur Morlot, un mot encore, lui dit-elle; j'oubliais mon frère... Vous savez ce que je désire, puis-je compter sur vous?

— Je remplirai de mon mieux la mission que madame la marquise veut bien me confier, répondit-il.

— Encore une fois, merci. Grâce à vous, tout ne sera pas perdu. Ce soir, je tâcherai de trouver un moment de calme pour écrire au notaire. Vous rappellerez-vous son adresse? M. Lebarbier, 54, rue de Lille.

— Elle est gravée dans ma mémoire.

— Je voudrais bien que vous puissiez faire cela d'ici huit jours.

— Ce sera fait.

— Bien.

Morlot la salua de nouveau et sortit de la chambre. Une heure après il était à Miéran.

Le soir, quand il se trouva seul avec sa femme, il l'instruisit de la découverte qu'il avait faite dans le pavillon des Ternès, et il lui raconta minutieusement la longue conversation qu'il avait eue, quelques heures avant, avec la marquise.

— Tu le vois, s'écria Mélanie, mon cœur ne m'a point trompée; il n'existe pas dans le monde une femme plus admirable que la marquise de Villiers!

— Je l'ai trouvée sublime! amplifia Morlot.

— Comme elle doit souffrir !
— Elle souffre horriblement.
— Pauvre victime !
— Malheureusement, nous ne pouvons pas faire que sa situation soit meilleure.

— Hélas !
Il fut convenu que Mélanie annoncerait à Gabrielle que son enfant était retrouvé et que bientôt il lui serait rendu.

— Maintenant, reprit Mélanie, il faut que je te fasse part d'une découverte que nous avons faite aussi, Gabrielle et moi.

— Intéressante ?
— Tu vas en juger. L'autre jour, nous sommes allées nous promener au bord de la Marne, le long du parc de Villiers. Nous avons rencontré l'enfant et le marquis qui étaient accompagnés d'un ami de M. de Villiers.

— Un homme d'un grand air, décoré ?

— Il avait une rosette rouge à sa boutonnière. Tu l'as vu au château ?

— Il n'y est plus; je l'ai rencontré ce matin à la gare de Nogent.

— Eh bien, mon ami, Gabrielle a reconnu dans ce monsieur son séducteur, le père de son enfant.

— En vérité ! fit Morlot stupéfié.

— Gabrielle est sûre de ne pas s'être trompée.

— Ah ça ! dit Morlot, est-ce que le hasard nous tiendrait encore en réserve de nouvelles surprises ? Et lui, l'a-t-il reconnue ?

— Non.

— Il faut peut-être dire tant mieux.

— Enfin, M. Octave Longuet est l'ami du marquis de Villiers.

— Il ne se nomme pas Octave Longuet, dit Morlot. Comme je l'ai supposé, il avait pris un faux nom. Ce monsieur est le comte de Sisterne, capitaine de frégate et officier de la Légion d'honneur.

— Comte de Sisterne, murmura Mélanie, pauvre Gabrielle !

Le lendemain matin, le facteur rural apporta une lettre adressée à Morlot. Cette lettre, datée de la veille, était de l'agent de police Mouillon.

Après l'avoir lue, les yeux de Morlot étincelèrent, son front devint rayonnant.

— Cette lettre paraît t'avoir fait un grand plaisir, lui dit Mélanie.

— Un plaisir extrême.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une grosse affaire dont tu entendas parler dans quelques jours.

— Ce qui signifie: Curieuse, tu ne sauras rien maintenant.

— Voilà, fit Morlot en riant.

— Va, il me suffit de te voir content.

— Je suis enchanté, Mélanie; seulement, au lieu de passer trois ou quatre jours avec vous, comme c'était mon intention, je suis forcé de retourner à Paris aujourd'hui. De plus, je veux y arriver de bonne heure dans l'après-midi.

— Tu ne vas pas t'en aller avant d'avoir déjeuné ?

— Non, je déjeunerai avec vous; mais je vais tout de suite me mettre en quête d'une voiture pour me conduire à la gare.

A trois heures moins un quart, Morlot arrivait à Nogent-l'Artaud en même temps que le train de Paris.

— Diable, diable, murmura-t-il, je ne suis pas en avance.

Et il se précipita pour prendre son billet. Mais au moment où il touchait le guichet, il se sentit tout à coup saisi par le bras. Il se retourna brusquement et ne put rete-

nir une exclamation de surprise, en se trouvant nez à nez avec l'agent de police Jardel.

— Ah ça ! qu'est-ce que vous faites ici ? lui demanda-t-il.

— J'obéis à ma consigne.

— Hein ? Expliquez-vous.

— Venez par ici, il nous sera plus facile de causer.

— Mais le train est en gare.

— Je crois que vous ferez bien de le laisser partir sans vous.

— Ah !

— Du reste, quand nous aurons causé, si vous croyez que nous n'avons rien à faire ici, nous partirons ensemble par le train de six heures.

— Alors je manque celui-ci, même si je ne le voulais pas : j'entends souffler le cheval de bronze.

Morlot suivit Jardel, qui le conduisit derrière des piles de longues planches de sapin.

— C'est ici que je vous ai vu descendre de voiture et vous élançer dans la gare, dit Jardel à Morlot. Depuis midi j'ai fait de cet endroit un poste d'observation.

— Ah ! ah ! je commence à comprendre.

— L'individu à la recherche duquel je me suis mis par votre ordre se nomme Jules Vincent ; c'est du moins le nom qu'il a donné à la maîtresse de l'hôtel garni où il demeure rue Saint-Sauveur. Avant-hier et hier, je l'ai filé pour me conformer à vos intentions. Il n'est sorti de chez lui, ces deux jours, qu'à six heures du soir. C'est un oiseau de nuit. Comme le hibou, il ne voyage guère que dans les ténèbres. Il m'a conduit hors des fortifications, du côté de Gentilly, et il est entré dans une espèce d'auberge isolée, où j'ai vu arriver successivement une douzaine d'individus de mauvais mine. Tous, avant d'entrer dans l'auberge, prenaient certaines précautions, comme s'ils eussent craint d'être suivis.

Je compris que cette maison, qui a d'ailleurs l'aspect sinistre d'un coupe-gorge, était le lieu de rendez-vous d'une bande de malfaiteurs. Je m'étais couché en face de la maison, dans un champ de seigle, de manière à pouvoir tout observer.

La réunion était bruyante et ne manquait pas de gaieté. J'entendais un bruit confus de voix, des éclats de rire, et, de temps à autre, le refrain d'une chanson. Les coquins se réjouissaient et faisaient bombance. Cela dura jusqu'à minuit. Alors le bruit cessa tout à coup, puis les hommes sortirent de l'auberge deux par deux et s'en allèrent dans toutes les directions. Je les ai comptés; ils étaient seize. Je m'attachai de nouveau aux pas de mon oiseau de nuit qui me ramena rue Saint-Sauveur à deux heures et demie.

— Voilà pour avant-hier. Que s'est-il passé hier ? demanda Morlot.

— Je vais vous le dire; mais il ne faut pas m'en vouloir, si je ne suis pas "rouler" comme un niais. Il y eut également rendez-vous dans l'auberge isolée; mais la réunion fut beaucoup moins bruyante que la veille. J'aurais dû deviner que les brigands complotaient quelque chose. A minuit je n'entendis plus rien. Je m'attendais à voir sortir mes individus. Mais la porte, que je ne quittais pas des yeux, resta close, et bientôt les lumières s'éteignirent.

— Les coquins étaient partis par une porte de derrière.

— Oui. Je le compris un instant après en faisant le tour de la maison.

— Et Jules Vincent avait disparu avec les autres ?

— Naturellement; aussi étais-je furieux contre moi-même.

— C'est bon, dit Morlot, nous aurons notre revanche.

— Je restai aux environs de la maison jusqu'à la pointe du jour, reprit Jardel; mais aucun des hommes ne reparut. Je me décidai enfin à m'éloigner et je rentrai piteusement dans Paris. J'achetai du pain, un morceau de charcuterie, et je déjeunai tout en me dirigeant vers la rue Saint-Sauveur. J'y étais depuis un instant, et il pouvait être six heures, lorsque je vis arriver Jules Vincent. Sans aucun doute, il avait fait partie d'une expédition nocturne. Son vêtement, dont le désordre était mal réparé, portait des traces de poussière, et une couche de terre jaunâtre couvrait ses chaussures.

— Il doit être comme moi, éreinté, me disais-je; il va probablement se coucher et dormir, je ferais bien d'aller me coucher aussi. Je tombais de sommeil. Pourtant je restai à mon poste. Quelque chose me disait que je ne devais pas m'éloigner. J'entraî chez un marchand de vins et deux verres de vin blanc me reconfortèrent.

A huit heures un coupé de place s'arrêta devant le garni. Un homme grand, brun, avant de belles moustaches et très bien vêtu, mit pied à terre. Il entra dans l'hôtel avec un ballot assez volumineux sous son bras. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, je vis reparaitre l'homme aux moustaches noires accompagné de Jules Vincent.

— Oh ! oh ! fit Morlot.

— De Jules Vincent métamorphosé, c'est-à-dire habillé de neuf des pieds à la tête.

— Ami Jardel, voilà qui devient tout à fait intéressant.

— Les deux individus montèrent dans le coupé et j'entendis, le grand brun crier au cocher: Gare de Strasbourg. La voiture partit. Je ne me sentais plus fatigué et mon envie de dormir avait disparu comme par enchantement.

— Très bien, Jardel: vous serez bientôt un agent de premier ordre.

— Comme vous devez le penser, je me mis vite à la recherche d'une voiture. J'eus la chance d'en trouver une au bout de la rue et j'arrivai à la gare presque en même temps que mes deux hommes.

Je fus d'abord un peu inquiet, car je n'avais qu'une trentaine de francs dans ma poche, somme insuffisante pour faire un voyage un peu long. Mais je me sentis rassuré en entendant le grand brun demander deux premières pour Nogent-l'Artaud. Je passai à mon tour au guichet où je pris modestement un billet de troisième.

Bref, comme je vous l'ai dit, je suis ici en observation depuis midi, les yeux fixés sur ce café restaurant, où Jules Vincent et l'autre sont probablement en train de prendre la tasse de café qui complète ordinairement un excellent déjeuner.

Ces paroles furent suivies d'un moment de silence. Morlot avait mis sa main sur son front et paraissait réfléchir profondément.

— Il faut que je voie ces deux hommes, murmura-t-il.

Jardel lui toucha le bras légèrement.

— Vous voulez les voir ? dit-il; eh bien, regardez.

Aussitôt, Morlot laissa échapper un "oh !" de surprise et un double éclair jaillit de ses yeux.

Dans l'individu aux moustaches noires, il venait de reconnaître Raoul de Rey.

Alcalisez à l'Alka-Seltzer TOUTES PHARMACIES 35-75

MAL DE TÊTE
JAMAIS MAL À LA TÊTE QU'ON NOUS ALLOUS MACHINER

ACIDITÉ GASTRIQUE
QUAND NOS REPAS NOUS ALLOUS SENTIR QU'ON NOUS INQUIÈTENT

RHUMES
VOUS-TO ME DIRE CE QUE TU FAIS POUR N'AVOIR JAMAIS LE RHUME

SOYEZ AVISÉS... Alcalisez!
Alka-Seltzer

donne une solution alcalinisée moustache, contient un analgésique (Sulfate de codeïne). Aussi, si on le prend, il soulage mieux de la tête, l'acidité, l'indigestion, les maux de tête, les rhumes et autres affections.

DORMEZ ET LEVEZ-VOUS REPOSE

Si vous ne dormez pas bien—si vous souffrez d'insomnie—attention au rein. S'il est mal en ordre, ne purge pas le sang des poisons et déchets—votre sommeil peut aussi en souffrir. Au tout premier signe de mal de rein prenez en toute confiance les Pilules Dodd—depuis plus d'un demi-siècle le remède par excellence pour le rein. Elles sont faciles à prendre. Inoffensives. 114-F

Pilules Dodd pour le Rein

20 vgs d'Étoffes à Robe: \$2.98

Crêpe de soie, imprimé, broadcloth. Écoulement de manufactures. Longueur: 4 verges; nouveaux modèles et nuances de printemps et d'été; valeur jusqu'à \$1 la verge; 20 verges pour \$2.98. Envoyé payable sur livraison plus quelques cents pour frais de poste. Garantie de remboursement. TEXTILE MILLS, Dépt. 53, Montréal, P. Q.

ANTALGINE

Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.

25¢

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

c'est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée
24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du
Traitement Myrriam Dubreuil avec
brochure.

Nom

Rue

Ville Prov.

XI

Les deux agents

JUSQU'AU moment où, au cimetière, sur la tombe de madame de Rey, son beau-frère lui avait tendu la main, Raoul fut en proie à une horrible anxiété. Les quelques paroles presque bienveillantes que lui adressa le marquis le rassurèrent.

— Ma mère n'a rien dit, nul ne sait ce qui s'est passé, pensa-t-il.

Aussitôt, délivré de ses craintes, il sentit renaître son audace. Il n'eut aucun regret de ce qu'il avait fait et n'éprouva aucune émotion devant ce cercueil renfermant les restes de sa mère, qui l'avait trop aimé et dont il avait causé la mort. Il pensait seulement à l'impunité de ses crimes. Ah! il était loin de songer à se repentir!

Il retrouvait dans son cœur jaloux et envieux ses sentiments de haine, et avant de sortir de la nécropole, il avait déjà ramené sa pensée vers ses sombres projets de vengeance.

Le surlendemain de l'enterrement, il reçut une lettre de Juliette. L'espionne lui écrivait :

"Nous venons d'arriver au château de Villiers. Madame la marquise est dans une tristesse profonde et paraît souffrir beaucoup. Je ne crois pas, pourtant, qu'il n'y ait en elle que la douleur d'avoir perdu sa mère. Elle tient décidément à ne pas se séparer de son coffret de cuivre, qui contient ce que vous savez. Elle l'a retiré du tiroir secret et l'a apporté à Villiers."

— C'est bon à savoir, se dit Raoul.

Plus que jamais, avant de donner suite à ses idées de vengeance, il voulait s'emparer du manuscrit de la marquise.

Trois jours après, nouvelle lettre de Juliette.

"Nous attendons demain matin le comte de Sisterne, un ami intime de M. le marquis, lui disait-elle. Il restera trois ou quatre jours seulement à Villiers. M. le marquis, accompagné de Firmin, partira en même temps que lui pour faire un voyage de quinze jours dans le Midi."

"Il y a deux jours, M. le marquis et madame la marquise ont longuement causé ensemble. Ils ont parlé de vous; malheureusement, tenue à distance par Firmin, qui a l'air de se défier de moi, il ne m'a pas été possible d'entendre ce qu'ils disaient."

Après avoir lu ces lignes, M. de Rey se mit à réfléchir. Puis, relevant brusquement la tête :

— Une pareille occasion ne se présentera probablement plus cette année; il ne faut pas la laisser échapper, murmura-t-il sourdement.

Il songea, dès lors, au moyen qu'il devait employer pour s'introduire secrètement dans le château de Villiers, afin d'enlever le coffret, et aux dispositions à prendre pour assurer la réussite de son entreprise.

Un associé lui était nécessaire. Il avait sous la main Armand des Grolles. Il envoya un mot à ce dernier pour le prévenir de se tenir prêt à faire avec lui une première campagne.

Afin de pouvoir voyager avec des Grolles et pour qu'il lui fût possible de jouer le rôle qui lui était destiné, il lui acheta un vêtement complet dans une maison de confections. C'est ce vêtement que Jardel avait vu sous son bras lorsqu'il descendit de voiture devant le garni de la rue Saint-Sauveur. Dès la veille, un chapeau et une paire de bottes avaient été adressés à Jules Vincent. C'est ainsi que des Grolles, selon l'expression

de Jardel, s'était trouvé métamorphosé.

Comme nous l'avons dit, Raoul et des Grolles venaient de sortir du café-restaurant. Marchant tout près l'un de l'autre, ils causaient à voix basse, continuant sans doute une conversation commencée dans un salon du restaurateur.

Morlot, le front plissé, soucieux et sombre, les suivait du regard, en tordant fiévreusement son épaisse moustache.

— Qu'est-ce que cela signifie? se disait-il. Que viennent faire ici ces deux hommes? Comment se connaissent-ils? Evidemment, ils ont une idée. Quand deux coquins se réunissent, c'est qu'ils comptent quelque forfait.

Les deux hommes s'éloignaient, ils étaient déjà loin; ils venaient de s'engager sur une route allant dans la direction de Villiers.

— Tonnerre! gronda sourdement Morlot, est-ce que M. de Rey voudrait renouveler au château de Villiers la scène du pavillon des Ternes? Oh! oh! continua-t-il en se parlant à lui-même, il se trame quelque chose qui mérite que l'on s'en occupe.

Et se tournant brusquement vers son compagnon :

— Jardel, lui dit-il, vous avez bien fait de m'arrêter tout à l'heure; si je ne me trompe point, nous n'allons pas perdre notre temps par ici.

— Qu'est-ce que nous allons faire?

— Suivre les deux hommes.

— Et après?

— Nous verrons ce qu'ils feront et nous agirons en conséquence.

— On dirait que vous savez où ils vont?

— Je crois le savoir. Si, comme je le suppose, ils se dirigent vers le château de Villiers, qui se trouve à quelques kilomètres d'ici, nous aurons cette nuit une rude besogne. Avez-vous des armes?

— Oui, mon pistolet.

— C'est bien.

— Vous croyez donc à une préméditation de vol?

— Je ne peux rien dire encore; mais, avec des gens de cette espèce, on peut tout admettre.

— Alors, monsieur Morlot, ne les perdons pas de vue.

— Soyez tranquille. Je connais probablement mieux qu'eux les chemins qu'ils vont prendre. Néanmoins, mettons-nous en route. Dès que nous serons là-bas, au-dessus de la montagne qu'ils atteignent en ce moment, nous ne nous connaissons pas, et nous ne sommes plus ensemble.

— J'ai compris.

— Vous marchez devant moi, cinquante pas en avant.

— Oui.

— Je suis à peu près certain que les deux hommes se sépareront. Le sieur Jules Vincent vous appartient, c'est lui que vous suivrez; j'aurai l'œil sur l'autre.

— Où nous retrouverons-nous?

— Au lieu de rendez-vous des deux hommes.

Après deux heures de marche, Raoul et des Grolles, que les deux agents suivaient de loin, mais sans les perdre de vue, arrivèrent au bord de la Marne, à l'extrémité du parc de Villiers, du côté des Loches.

Là, comme l'avait prévu Morlot, les deux hommes se séparèrent. Pendant que des Grolles se dirigeait rapidement vers le château, en suivant le bord de l'eau, M. de Rey revint sur ses pas, comme s'il eût eu l'intention de se rendre aux Loches. Il se croisa avec Jardel sans concevoir le moindre soupçon. Il le prit

tout simplement pour un voyageur.

Quant à Morlot, il s'était jeté dans un chemin couvert et gagnait un petit monticule, agrémenté de buissons, d'où il espérait pouvoir observer les mouvements de Raoul sans être aperçu.

En effet, au bout d'un instant, M. de Rey quitta la route; puis, après avoir fait vingt-cinq ou trente pas sur la lisière d'un petit bois, Morlot le vit s'arrêter et se coucher dans l'herbe au pied d'un frêne.

— Nous allons rester ici assez longtemps, se dit-il; reposons-nous. J'aurais peut-être mieux fait de suivre l'autre, ajouta-t-il en se grattant l'oreille.

Bien qu'il eût confiance dans l'habileté de Jardel, il n'était pas complètement rassuré.

Le soleil se coucha, puis vint le crépuscule, auquel succéda bientôt la nuit.

Alors Morlot sortit des buissons au milieu desquels il s'était caché et glissa au bas du talus. Sans faire aucun bruit, en rampant sur le sol comme un lézard, il se rapprocha de l'endroit où Raoul s'était étendu sur l'herbe. Maintenant, l'oreille collée contre terre, M. de Rey ne pouvait plus faire un mouvement sans qu'il l'entendit.

Au bout de quelques minutes, un bruit sourd, accompagné de petits craquements d'herbes, de feuilles et de tiges broyées sous le pied, annonçèrent à Morlot que Raoul venait de se lever et qu'il marchait vers la route. Il se dressa sur ses jambes.

— Le misérable! que va-t-il faire? se demanda-t-il.

Il laissa à Raoul le temps de gagner sur lui une cinquantaine de pas et li s'élança sur ses traces. Raoul marchait rapidement contre le mur du parc. Morlot n'apercevait sa silhouette que par instant, lorsque les longues branches qui se penchaient sur le chemin ne l'enveloppaient pas de leur ombre.

Soudain, au lieu d'une silhouette d'homme, il en vit deux, et toutes deux disparurent en même temps. Un instant après il arriva à cette porte du parc dont nous avons eu l'occasion de parler plusieurs fois déjà.

— Ah! je comprends, se dit-il, l'un ou l'autre avait la clef de cette porte; ils sont entrés dans le parc.

Il approcha son oreille de la porte et écouta. Il n'entendit rien. Du reste, le bruit que faisait le vent dans le feuillage suffisait pour l'empêcher d'entendre.

Il examina la serrure et reconnut que la porte avait été fermée à clef.

Alors il se retourna et son regard inquiet chercha Jardel. Jardel, Jardel n'était pas loin; il venait de se détacher du tronc d'un vieux saule et marchait vers Morlot. Celui-ci fit la moitié du chemin.

— Vite, vite, qu'avez-vous vu? que savez-vous? demanda-t-il dès qu'il eût rejoint son compagnon.

— L'homme a sonné hardiment à une des portes d'entrée du château, près de la grille.

— Soyons prudents, l'interrompt Morlot, parlez moins haut et effaçons-nous dans l'ombre. Là, nous sommes bien ici, continuez.

— Un domestique lui a ouvert et il est entré. Il n'a reparu qu'au bout de vingt minutes. Je m'étais couché au bord de l'eau, à l'ombre, en face de la grille. J'avais l'air de dormir, mais je tenais mes yeux ouverts. Une femme s'était donné la peine de le reconduire.

— Ah! ah! une femme, fit Morlot. Est-elle jeune ou vieille, cette femme?

— Elle n'a certainement pas trente ans. Elle est brune, grande et m'a paru assez jolie.

Un éclair sillonna le regard de Morlot.

— Je la connais, dit-il d'une voix creuse, elle se nomme Juliette; c'est la femme de chambre de madame la marquise de Villiers. Continuez, que s'est-il passé?

— La jeune femme est sortie avec l'homme et ils ont causé fort longtemps sur le chemin. Comme ils marchaient et qu'ils étaient éloignés de moi, car ils sont venus jusqu'à cette porte, devant laquelle ils se sont arrêtés, je n'ai pu surprendre un seul mot de leur conversation. Enfin, la femme est rentrée au château et Jules Vincent a fait comme moi, il s'est couché au bord de la rivière.

— Est-ce tout?

— Non. Quand la nuit fut venue, je pensai qu'il était nécessaire que je changeasse de place afin d'avoir l'œil sur mon individu. Je me glissai à travers les osiers et je vins me poster dans le tronc creux de ce saule, qui est juste en face de nous. Jules Vincent n'était qu'à vingt ou trente pas de moi. J'achevais de m'installer aussi commodément que possible dans le tronc du saule, lorsqu'un grincement de fer frappa mon oreille. Je regardai. La porte du parc venait de s'ouvrir et je vis apparaître une femme qui devait être la femme de chambre. L'homme s'élança vers elle. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis la femme rentra dans le parc et ferma la porte.

Mais je n'entendis point, cette fois, le bruit de la clef dans la serrure. Sans aucun doute, la femme de chambre venait de remettre la clef de la porte à Jules Vincent. Celui-ci se mit à se promener de long en large, mais sans s'éloigner beaucoup de la porte. Enfin, l'autre arriva. Vincent s'empressa d'ouvrir, et les deux coquins se sont introduits dans le parc.

— Je ne puis plus en douter, dit Morlot, ils ont médité un crime, et ils vont l'accomplir avec l'aide de la femme de chambre, qui est leur complice.

Il tira sa montre et regarda le cadran à la clarté des étoiles.

— Dix heures un quart, fit-il. Tonnerre! nous arriverons peut-être trop tard!

Allons, Jardel, venez, suivez-moi, ajouta-t-il.

Tous deux s'élançèrent en courant vers la grille du château.

Il n'y a pas à hésiter, se dit Morlot, en arrivant devant la porte d'entrée, il faut nous faire ouvrir.

Il posa sa main sur un bouton de cuivre et un coup de cloche retentit au milieu du silence de la nuit. Morlot attendit deux minutes, bouillant d'impatience. Voyant que personne ne venait, il fit sonner la cloche une seconde fois. Mais, cette fois encore, à la vibration du son, succéda un profond silence.

— Je m'en doutais, murmura Morlot; les domestiques sont couchés, ils dorment. Il faut que j'entre, pourtant; comment faire?

Il se disposait à sonner de nouveau et plus bruyamment, lorsqu'un homme, venant du côté de Villiers, parut tout à coup près d'eux.

— Ah ça! que faites-vous là? qui êtes-vous? demanda le personnage?

— Tiens, fit Morlot, c'est M. Burel. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Si, si, je vous reconnais, répondit le jardinier, qui s'était rapproché de Morlot, seulement...

— Je n'ai pas le temps de vous rien expliquer, interrompit l'agent

de police. Je suis ici avec mon ami depuis dix minutes, j'ai déjà sonné deux fois et on ne vient pas ouvrir.

— A l'heure qu'il est, tout le monde est couché au château.

— Monsieur Burel, il faut que je voie ce soir madame la marquise.

— Mais...

— Il le faut absolument. J'ai à lui rendre compte d'une mission dont elle m'a chargé hier. Votre femme a dû vous dire que j'ai causé longuement hier avec madame la marquise, elle a dû vous souhaiter aussi le bonjour de ma part.

— Oui, oui, en effet.

— Vous devez croire à l'importance de ma visite puisque, malgré l'heure, je n'hésite pas à me présenter. Vous venez probablement de Villiers, nous allons entrer avec vous.

— Du moment que c'est comme ça, répondit le jardinier, je n'ai plus rien à dire.

Il sortit une clef de sa poche et ouvrit la porte.

Les trois hommes entrèrent.

XII

Scènes de nuit

Ni au rez-de-chaussée, ni au premier étage, ni au second, aucune lumière n'apparaissait à une des fenêtres de la large façade du château.

— Comme vous le voyez, tout le monde dort, dit le jardinier.

— Par où allons-nous entrer? demanda Morlot, dont l'anxiété augmentait à chaque minute.

— Oh! pas par la grande porte de l'escalier d'honneur, répondit le jardinier. Venez avec moi, continua-t-il, nous allons réveiller François, l'un des valets de pied; c'est lui qui couche au rez-de-chaussée. Ils marchèrent vers le pavillon qui forme l'aile gauche du château.

— Voilà la chambre de François, dit le jardinier en s'arrêtant et en montrant une fenêtre garnie de barreaux de fer.

Il prit une chaise rustique, la plaça sous la fenêtre contre le mur, monta dessus, et, passant sa main à travers les barreaux, il frappa à un carreau.

— Il est réveillé, il se lève, dit-il en se tournant vers Morlot.

Presque aussitôt, la fenêtre s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il? qui est là? demanda le domestique en baillant.

— C'est moi, Burel.

— Ah! c'est vous?

— Et je suis avec deux messieurs qui veulent vous parler.

— A moi?

— A vous d'abord.

— Qu'est-ce qu'ils veulent?

— Ils vous le diront quand vous aurez ouvert.

— Attendez un instant, je vais passer mon pantalon et allumer une bougie.

François s'éloigna de la fenêtre et sa chambre s'éclaira.

— Venez par ici, dit le jardinier.

Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent devant une porte qui ne tarda pas à s'ouvrir. Morlot entra, suivi de Jardel.

— Bonsoir, messieurs, dit le jardinier.

Et pressé sans doute de se retrouver près de sa femme, il se dirigea vers son habitation.

François, tout en se frottant les yeux, continuait à bâiller à se démancher la mâchoire.

Il referma la porte, machinalement, et, par habitude, poussa le verrou de fer. Toutefois, les vapeurs du sommeil commençaient à se dissiper. Il se tourna vers les agents et reconnut Morlot.

— Comment! c'est vous, monsieur? fit-il avec surprise.

— Oui, c'est moi, répondit Morlot; il faut que je voie immédiatement madame la marquise.

Le domestique parut stupéfié.

— Et c'est pour cela que vous venez au château au milieu de la nuit? demanda-t-il.

— Rien que pour cela.

— Et vous croyez que madame la marquise vous recevra?

— J'en suis sûr.

Le domestique secoua la tête d'un air de doute.

— Depuis hier elle est très souffrante, dit-il; elle n'a rien mangé à midi, et ce soir, tout de suite après avoir pris un potage, elle s'est mise au lit. Je crois, monsieur, qu'il est convenable de remettre votre visite à demain.

— Impossible, répliqua vivement Morlot; il faut qu'elle sache ce soir ce que j'ai à lui dire.

— Mais si elle dort.

— On la réveillera.

Morlot parlait d'un ton de si grande autorité que le domestique n'osa plus faire aucune objection.

— Venez donc, dit-il; mademoiselle Juliette est certainement couchée.

— J'en doute, pensa Morlot.

— Je vais la prévenir, reprit François; mais il faudra que vous attendiez pour lui donner le temps de s'habiller.

— Soit, nous attendrons, répondit Morlot.

Ils suivirent le domestique, qui les conduisit dans l'antichambre de la marquise, où Morlot s'était trouvé la veille en présence de Juliette.

— Vous allez attendre ici, dit François.

Et sans songer à leur donner de la lumière, il ouvrit une porte et disparut, les laissant au milieu des ténébres.

Les deux agents restèrent debout, immobiles au milieu de la chambre. Cinq minutes s'écoulèrent. Le domestique revint.

— C'est drôle, dit-il, je n'ai pas trouvé mademoiselle Juliette, elle n'est pas dans sa chambre.

— Ah! fit Morlot, dont le regard était plein de lueurs sombres.

— Je ne sais pas vraiment où elle peut être, reprit François.

— Nous le saurons, se dit Morlot.

— Je vais descendre dans les appartements du rez-de-chaussée, continua le domestique, elle s'y trouve probablement.

— Oui, voyez, et surtout amenez-la.

François marcha vers la porte.

— Tiens, fit-il, en se retournant, je ne sais pas où j'ai la tête; je ne vous ai pas seulement allumé une bougie.

— C'est bon, c'est bon, lui dit Morlot, nous n'avons pas besoin de lumière, nous n'avons pas peur des loupes; allez vite chercher mademoiselle Juliette.

François sortit, en murmurant:

— Quel homme singulier!

Après avoir causé au bord de la Marne avec Des Grolles, qui lui avait remis une lettre de Raoul et longuement expliqué ce qu'elle avait à faire, Juliette, comme nous le savons, était rentrée. L'espionne cherchait déjà dans sa tête le moyen d'obéir aux ordres impérieux et précis de M. de Rey son maître.

Devant le château elle rencontra le cocher, qui l'avait vue sortir avec Des Grolles.

— Oh! oh! vous êtes rouge comme une cerise et vous paraissez bien émue, lui dit-il; je parierais que ce monsieur, que vous venez de quit-

LUMBAGO DISPARU EN 2 SEMAINES

NE S'EST JAMAIS MIEUX PORTÉ

Bien qu'il eut essayé plusieurs so-disant remèdes, cet homme continua de souffrir du lumbago durant des années. Comme question de fait, il n'éprouva de soulagement que lorsqu'il eut essayé le vrai remède—les Sels Kruschen. Lisez plutôt sa propre lettre sur le sujet:

"Je tiens à vous faire part du bien que m'ont fait les Sels Kruschen. Depuis quelques années, je souffrais du lumbago. J'avais essayé toutes sortes de remèdes, sans résultat, lorsqu'un jour, ayant lu une annonce de Kruschen, je me décidai à faire l'essai de ces Sels. A ma grande surprise, le lumbago me quitta après deux semaines au régime Kruschen. J'en prends aujourd'hui régulièrement tous les jours, et je puis dire que je ne me suis jamais mieux porté de ma vie." — W. K.

Kruschen est une combinaison de sels minéraux qui aident à régulariser le fonctionnement du foie, des reins et de l'appareil digestif. Si vous pouvez voir comment Kruschen dissout les dépôts d'acide urique, vous comprendriez pourquoi le traitement Kruschen soulage si efficacement dans les cas de lumbago.

NE CRAIGNEZ PAS LES MENACES de L'AGE



Lorsque le retour d'âge s'opère suivant les lois de la nature, qu'il n'est point troublé dans sa marche, qu'il n'est point accompagné de maladies organiques — alors il n'y a rien à craindre — dans le cas contraire il faut prendre les soins nécessaires — aider la nature.

Vous, Madame, qui doublez le cap de la quarantaine, soyez prévoyante, soyez prudente.

Certains symptômes vous avertissent que le retour d'âge ne se fait pas normalement: bouffées de chaleur, pesanteur accompagnée quelquefois de douleurs dans le dos, les aines, le bas-ventre, la respiration gênée, somnolence, lassitude, engourdissement des membres, douleurs rénales.

C'est alors que vous devez sans tarder et avec toute confiance employer les PILULES FEMOL. Ce régulateur éprouvé de la femme vous donnera de l'énergie et des forces, il améliorera votre santé et grâce à lui les jours critiques de la ménopause passeront sans que vous vous en aperceviez.

Les PILULES FEMOL se vendent partout. Demandez-les — exigez-les.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. S.

Place Royale, Montréal. 3

Lisez ...

La Revue Populaire

Chez les dépositaires: 15 cents

ter, est quelque chose comme un amoureux.

— Si vous faisiez ce pari, vous perdriez, répondit-elle, ce monsieur est un de mes cousins. Passant à Nogent-l'Ataude pour aller à Paris, et sachant que je suis à Villiers, il s'est arrêté pour venir me voir et pour me remettre une lettre de ma mère.

— S'il en est ainsi, mam'zelle Juliette, excusez-moi.

— Vous êtes tout excusé.

— D'ailleurs, je n'ai nullement l'intention de vous offenser.

— J'en suis persuadée, répliqua-t-elle.

Et elle s'éloigna rapidement.

Un instant après, elle entra doucement dans la chambre de sa maîtresse, au coucher de laquelle elle avait assisté avant de sortir.

La marquise ne dormait pas. Les yeux à demi fermés, elle était plongée dans de sombres réflexions. Elle pensait sans doute au sacrifice immense qu'elle allait faire, à son immolation.

— Comment se trouve madame la marquise? lui demanda Juliette d'un ton respectueux et plein d'intérêt.

— J'ai toujours le même malaise, répondit tristement la jeune femme. Je passerai cette nuit comme l'autre, sans pouvoir dormir.

Juliette eut un tressaillement imperceptible.

— Madame la marquise a un peu de fièvre, reprit-elle.

— Oui, j'ai la bouche et la langue sèches.

— Demain il faudra faire venir le médecin.

— Je n'ai pas besoin du médecin; du reste, demain j'irai mieux.

— Madame la marquise désire-t-elle prendre quelque chose?

— Non, merci, je ne veux rien.

— Une infusion ou une boisson rafraîchissante ferait pourtant beaucoup de bien à madame la marquise.

— C'est inutile.

— Pourtant, madame la marquise vient de se plaindre d'avoir la bouche sèche, insista Juliette.

— Eh bien, pour vous être agréable, je prendrai un peu de thé mêlé de lait.

Une lueur rapide éclaira le regard de la femme de chambre.

— Je vais prier François d'aller chercher tout de suite du lait à la métairie.

Juliette allait sortir, la marquise la rappela.

— Cela n'est pas si pressé, lui dit-elle, je puis attendre. Où sont les enfants?

— Ils sont rentrés depuis un instant.

— Allez dire à Rose de me les amener.

Juliette sortit de la chambre.

Au bout de quelques minutes, Eugène, Maximilienne et la gouvernante arrivèrent. La marquise tendit ses bras aux enfants. Elle les embrassa l'un après l'autre; puis elle les assit sur son lit, les entoura de ses bras et les tint longtemps pressés contre son cœur. Rose remarqua avec surprise que c'était surtout le petit garçon qu'elle couvrait de baisers.

— Cher petit, cher petit! répétait-elle à chaque instant.

Elle avait les yeux noyés de larmes.

Enfin, elle aida les enfants à descendre du lit et fit signe à la gouvernante de les emmener. Dès qu'ils furent partis, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Elle pleurait encore lorsque Juliette lui apporta le mélange de thé et de lait dans une tasse de vermeil.

Elle essuya vivement ses yeux.

— Qu'a-t-elle donc? se demanda la femme de chambre.

Elle présenta la tasse à sa maîtresse. La marquise le prit et but à petites gorgées.

— Vous avez eu raison, Juliette, dit-elle; il me semble que cette boisson me fait du bien.

— Madame la marquise veut-elle en boire une seconde tasse?

— Non, c'est assez.

— Madame la marquise désire-t-elle que je passe la nuit près d'elle?

— Oh! je ne suis pas malade à ce point.

— Certainement. Mais si madame la marquise avait besoin de quelque chose?

— Je vous appellerais. Du reste, je crois que je dormirai cette nuit. Ma tête s'alourdit, mes paupières se ferment malgré moi. C'est singulier. J'éprouve une lassitude générale, une sorte d'engourdissement dans tous les membres, Juliette, laissez-moi.

L'espionne se retira dans l'antichambre.

Aux domestiques qui vinrent lui demander des nouvelles de la marquise, elle répondit :

— Elle va beaucoup mieux, elle dort.

Quand il fut tout à fait nuit, elle alluma une lampe. Puis elle traversa le boudoir sur la pointe des pieds et entra ouvrit la porte de la chambre de la marquise. Elle regarda la figure pâle de la jeune femme éclairée par la lumière douce de la veilleuse. La marquise dormait profondément.

Juliette referma la porte, sortit du boudoir par une autre porte que celle de l'antichambre, traversa le grand salon et suivit un couloir qui la conduisit à un escalier dérobé, qu'elle descendit rapidement. Au bas de l'escalier, elle ouvrit une porte basse et s'élança hors du château. Elle courut jusqu'à la porte du parc près de laquelle l'attendait Des Grolles. En lui remettant la clef, elle lui dit :

— Vous pouvez venir.

Elle rentra au château et s'empres- sa de remonter dans l'antichambre. Personne ne s'était aperçu de son absence. Elle s'assit dans un fauteuil et attendit.

A dix heures moins un quart les domestiques étaient tous couchés. Les yeux de Juliette se tournaient constamment vers la pendule. Quand les aiguilles marquèrent dix heures, elle prononça tout bas ces mots :

— Encore une heure.

L'aiguille de la pendule tournait. Soudain, Juliette sursauta et se dressa sur ses jambes comme si elle eût reçu un choc électrique. Elle venait d'entendre le premier coup de cloche de Morlot.

— Qu'est-ce donc? se demanda-t-elle frissonnante.

Elle écouta de ses deux oreilles. Mais, dans la pièce où elle se trouvait, elle ne pouvait entendre ni la voix, ni le bruit des pas sur le sable. Le second coup de cloche lui coupa la respiration, elle devint pâle comme une morte. Mais presque aussitôt une espèce de sourire fit grimacer ses lèvres. Elle venait de se rappeler que le jardinier était allé passer la soirée à Villiers.

— Le père Burel a oublié de prendre sa clef, se dit-elle; sa femme l'attend et il sonne pour qu'elle vienne lui ouvrir. J'ai eu peur... suis-je bête!

Elle se sentit rassurée. Et comme la cloche ne se fit plus entendre, elle resta convaincue que c'était le jardinier qui venait de rentrer. Il était alors dix heures et demie. Elle ouvrit un placard et il prit une petite lanterne sourde qu'elle alluma. Cela fait, elle éteignit la lampe et se glis-

sa furtivement hors de l'antichambre.

Dix minutes plus tard, au moment même où le valet de pied était réveillé par le jardinier, Raoul et Des Grolles entraient au château du côté opposé et, conduits et éclairés par Juliette, ils montaient l'escalier dérobé. Tous les trois, marchant à pas de loup, se dirigèrent vers la chambre de la marquise.

Raoul y entra seul. Des Grolles et Juliette restèrent dans le grand salon. Le premier, blotti près de la porte ouvrant sur le couloir, un poignard à la main, se tenait prêt à protéger la retraite de son complice ou à se défendre contre toute surprise. Juliette s'était assise à l'autre extrémité du salon, près de la porte du boudoir. Tous deux étaient dans l'obscurité, car, par une mesure de prudence, la misérable femme de chambre tenait sa lanterne cachée dans un pli de sa robe.

XIII

Le coffret de cuivre et le coffret d'or

RAOUL entra hardiment dans la chambre de sa sœur. Il savait qu'elle était plongée dans le sommeil et qu'elle devait dormir au moins douze heures sans se réveiller, quelque bruit qu'il pût faire autour d'elle.

Il marcha vers le lit et son regard vitreux, illuminé de lueurs livides, s'arrêta sur le visage de la jeune femme, doucement éclairé par la lumière tamisée de la veilleuse.

— Comme elle est pâle! se disait-il; oui, mais elle est toujours belle!

Sa physionomie prit une expression farouche; chaque éclair qui jaillissait de ses yeux sombres était une décharge de haine qui tombait sur la dormeuse.

— La voilà, se dit-il, endormie par ma volonté, inerte, sans oreilles, sans forces, engourdie... Je suis près d'elle. Elle est en ma puissance, et si je le voulais elle ne se réveillerait jamais!

Il eut la tentation de se jeter sur elle et de l'étouffer. Mais il fit un pas en arrière.

— Elle aurait avalé un poison aussi facilement que le narcotique, murmura-t-il.

Et ses lèvres se crispèrent dans un horrible sourire.

Il s'éloigna brusquement du lit, comme s'il eût craint de ne pouvoir résister à une seconde tentation.

La chambre de la marquise avait le même aspect que sept ans auparavant. Rien ou presque rien n'y avait été changé. Raoul en connaissait l'ameublement. Toutefois, son espionne avait dû le renseigner, car il s'approcha de la cheminée sans hésiter pour prendre un trousseau de clefs, qui se trouvait dans une coupe de vieille porcelaine du Japon. Alors, il traversa rapidement la chambre et s'arrêta devant un meuble de Boulle placé entre les deux fenêtres, à peu près certain que le coffret de cuivre était enfermé dans un des tiroirs de ce meuble.

Après avoir essayé deux clefs, il ouvrit enfin le premier tiroir avec une troisième clef. Il ne contenait que des bouquets de fleurs artificielles et quelques nœuds de rubans dont le deuil de la marquise l'empêchait de se servir.

Raoul ouvrit un deuxième tiroir. Celui-ci était rempli d'une quantité de riches dentelles.

Il eut un mouvement d'impatience et de colère, et d'une main fiévreuse, avec une sorte de rage, il ouvrit le troisième tiroir.

Cette fois l'objet de ses recherches se trouva sous ses yeux; il jeta ses

deux mains sur la boîte de métal avec un frémissement de joie. Mais, aussitôt, ses yeux agrandis étincelèrent et se fixèrent sur un second coffret beaucoup plus petit que le premier.

— Oh! fit-il, subitement saisi d'un tremblement nerveux.

Il semblait avoir complètement oublié le manuscrit dont il voulait s'emparer. Ses mains se portèrent de la boîte sur le coffret. Ce coffret, d'or massif, délicieusement ciselé par une main d'artiste, représentait plusieurs bas-reliefs de Jean Goujon. Sa petite clef d'or était dans la serrure. Raoul tourna la clef et leva le couvercle. Alors le coffret devint un foyer de lumière; c'était un merveilleux jaillissement de rayons multicolores, un croisement d'étincelles et de jets lumineux.

Malgré lui, Raoul ferma ses yeux éblouis.

Il tenait les diamants de la marquise, et il y en avait pour plus de trois cent mille francs.

Il fit retomber le couvercle, mais ses yeux restaient toujours fixés sur le coffret d'or.

— Une fortune! pensait-il, une fortune!

Il avait les traits affreusement contractés, un frémissement sur les lèvres, et ses yeux étaient comme phosphorescents. Il se tourna à demi vers le lit et couvrit sa sœur d'un effroyable regard. Pris de vertige, n'obéissant plus qu'à ses mauvais instincts, il était incapable de raisonner. Il n'y avait plus en lui qu'une pensée: celle du vol. Il tenait les diamants, ils étaient à lui!

Cependant il restait immobile, haletant, serrant le coffret contre sa poitrine. Soudain, son visage se couvrit d'une pâleur livide et une sueur froide mouilla son front. Conséquence de sa première pensée, une autre, plus horrible encore, venait de compléter le délire de son cerveau.

Il posa le coffret aux diamants sur un quérillon, prit la boîte de cuivre et s'élança hors de la chambre. Il traversa le boudoir et entra dans le salon, que Juliette éclaira aussitôt en démasquant sa lanterne.

Il s'avança rapidement vers Des Grolles et lui remit la boîte, en lui disant :

— File tout de suite, tu m'attendras dans le parc, près de la porte.

— Est-ce que tu n'as pas fini?

— Non. Donne-moi ton poignard.

Tout en parlant il avait enlevé le poignard de la main de son complice.

— Je ne saurais peut-être pas retrouver mon chemin pour sortir du château, dit Des Grolles.

Juliette s'était approchée.

— Elle va t'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, répondit Raoul.

— Vous ne partez donc pas? demanda Juliette, qui était toute tremblante. Oh! je vous en prie, allez-vous-en vite!

— Lui, d'abord, dit Raoul; tu vas l'éclairer.

— Et vous?

— Moi, je reste.

— Mais vous avez le coffret, que voulez-vous donc faire encore?

— Cela ne te regarde pas.

— Non, non, reprit-elle, allez-vous-en tous les deux. J'ai peur; il me semble que...

Un regard terrible de Raoul lui coupa la parole et la fit frissonner.

Il ouvrit la porte, et, brusquement, il poussa Des Grolles et Juliette hors du salon.

Conduit par Juliette, Des Grolles arriva sans encombre au bas de l'escalier. D'un bond il franchit la porte

et se mit à courir dans la direction du bois.

Juliette s'empessa de remonter. Elle trouva Raoul au milieu du salon dans l'attitude d'un homme qui prête l'oreille et écoute. Il écoutait, en effet, car il avait entendu ou cru entendre le bruit que fait une porte qu'on ferme. Mais tout était retombé dans le silence, il s'était déjà rassuré.

— Si j'ai réellement entendu quelque chose, se dit-il, le bruit a été produit par un courant d'air.

Rassuré et tout entier à son projet criminel, il marcha vers le boudoir, Juliette se plaça devant lui.

— Ne rentrez pas dans la chambre, je vous le défends, lui dit-elle tout bas.

Il arrêta sur elle son regard farouche et haussa les épaules.

Ses yeux injectés de sang lui sortaient de la tête; de larges taches rouges se plaquaient sur sa face blême, violacée. Il était repoussant, hideux!

— Oh! oh! vous m'épouvantez! fit-elle.

Il allongea le bras et l'écarta pour passer. Il entra dans le boudoir, elle l'y suivit. Une fois encore, elle se plaça devant lui comme pour défendre la porte de la marquise. La terreur était dans ses traits, la folie dans son regard. Elle leva la lanterne dont la lumière blafarde éclaira en plein le visage de Raoul.

— Je vois ce que c'est, dit-elle avec horreur, vous voulez la tuer!

Il répondit à ces paroles par une sorte de grognement.

François, le valet de pied, venait de descendre au rez-de-chaussée, laissant une seconde fois Morlot et Jardel dans l'obscurité.

Soudain, ce dernier appuya sa main sur le bras de Morlot.

— Avez-vous entendu? lui demanda-t-il à l'oreille.

— Oui, un chuchotement, répondit Morlot.

— Dans la pièce à côté. Ce sont eux.

— Je le crois. Vous avez des allumettes?

— Oui.

— Allumez-en une.

Jardel s'empessa d'obéir.

Morlot jeta autour de lui un regard rapide.

— Voilà une lampe, dit-il, allumez-la.

Tout cela était dit à voix basse.

Raoul ayant repoussé rudement Juliette, qui voulait lui barrer le passage, rentra dans la chambre de sa sœur. Il se précipita vers le guéridon, s'empara du coffret aux diamants et le cacha dans sa poitrine entre la peau et sa chemise, puis, pour le maintenir, il boutonna son vêtement.

Cela fait, il marcha vers le lit, les yeux enflammés, le regard féroce, voyant rouge. Et quand il fut devant sa sœur, sans avoir peur, sans trembler, il leva la main qui tenait le couteau, la pointe en bas, et il chercha l'endroit où il devait frapper pour que le coup fût sûrement mortel.

Un cri d'épouvante, rauque, semblable à un râle, poussé par Juliette, le fit bondir en arrière.

Morlot venait d'ouvrir brusquement la porte du boudoir, que la lampe allumée dans l'antichambre inondait d'une nappe de lumière. Menaçant la poitrine de Juliette de son revolver, il lui dit d'une voix rude:

— Si tu pousses encore un cri, si tu fais un mouvement, je te loge une balle dans la tête.

La misérable ne pouvait plus crier, ni songer à prendre la fuite, la peur l'avait paralysée. Ses yeux égarés, démesurément ouverts, restaient fixés sur Morlot, qui lui ap-

paraissait comme un fantôme ou un démon venant de sortir des entrailles de la terre.

Derrière Morlot se tenait Jardel, également armé de son revolver.

En entendant une voix d'homme, la peur s'empara de Raoul et il ne songea plus qu'à prendre la fuite pour échapper au danger qui le menaçait.

Pour le moment, l'homme étant dans le boudoir, il comprit qu'il lui était impossible de se sauver par la porte de la chambre. Or, la chambre de la marquise n'avait que cette

issue et les deux fenêtres, Raoul courut à une fenêtre et l'ouvrit. Avant de s'élancer, il regarda en bas et fut effrayé de la hauteur. Le saut était périlleux, sans doute, mais il pouvait être tenté, même avec chance de succès.

Pourtant, il recula en frissonnant. Il pensait que sa mère avait été tuée en tombant de moins haut.

Et pantelant, affolé, perdant la tête, il recula encore, jetant autour de lui des regards éperdus. Il vit la porte entr'ouverte du cabinet de toilette, il s'y précipita comme dans une

retraite sûre et se blottit au fond, dans un coin, entre deux meubles

derrière un rideau. Il ne réfléchissait pas; il voulait se cacher, il se cachait.

Cependant Morlot s'approcha de Juliette, la saisit par le bras et la secoua avec violence.

— Qui était ici avec toi tout à l'heure? lui demanda-t-il.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Je sais tout, continua Morlot; allons, parle, réponds, et surtout ne cherche pas à mentir. Où sont les deux hommes que tu as fait entrer au château?

Elle eut un tressaillement convulsif, mais elle garda le silence.

Morlot sentait une colère sourde gronder en lui. Il la secoua de nouveau et avec plus de force:

— Mais, réponds donc, coquine, reprit-il sourdement, car, par respect pour la marquise, il n'osait pas trop élever la voix; réponds donc: où est Raoul de Rey, où est son complice?

Juliette s'obstinait à rester muette. Morlot s'emporta.

— Si tu ne réponds pas, lui dit-il avec une fureur concentrée, aussi vrai que je m'appelle Morlot, et que je suis agent de police, je te brûle la cervelle.

Enfin Juliette se décida à remuer la langue.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Tu mens, misérable, tu mens!

— Non! non! je ne sais pas.

Elle tremblait comme la feuille au vent. La peur faisait claquer ses dents.

— Je comprends, fit Morlot d'une voix vibrante de colère, tu ne veux rien dire; mais je te forcerai bien à parler un peu plus tard. En attendant, tu vas dire à ta maîtresse que je suis là et que je veux parler.

— Elle... elle dort, bégaya-t-elle d'un ton effrayé.

— Tu la réveilleras. Allons, obéis: Et il la poussa vers la porte de la chambre.

Mais elle se jeta brusquement en arrière, l'épouvante et l'horreur peintes sur le visage.

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

La misérable avait peur, sans doute, de se trouver en présence du cadavre de la marquise baignant dans son sang.

Morlot resta un instant stupéfié, la regardant; tout à coup, un horrible soupçon traversa sa pensée et l'éclaira d'une sinistre lueur.

Un frisson courut dans tous ses membres et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête.

— Oh! fit-il, assassinée!

Il se tourna vers Jardel:

— Ne laissez pas échapper cette misérable, lui dit-il.

Et oubliant que pour tout autre homme que son mari la chambre d'une femme est un sanctuaire inviolable et sacré, il ouvrit la porte et se précipita comme un fou dans la chambre de la marquise.

Dès qu'il fut près du lit, un long soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine oppressée.

La marquise avait les yeux fermés et dormait. Il entendait le bruit égal et doux de sa respiration. Toutefois, il s'étonna de ce sommeil

lourd et profond que n'avait point troublé le bruit qu'il venait de faire en entrant. Il s'éloigna du lit lentement, l'air du dehors venant tout à coup frapper son visage, et vit la fenêtre ouverte.

— Ils ont commis un vol, murmura-t-il, et la retraite étant fermée à l'intérieur, ils se sont enfuis par la

fenêtre.

En jetant un regard rapide autour de la chambre, il vit les tiroirs ouverts. Il ne pouvait plus douter; la marquise venait d'être volée. Alors sa pensée reçut une nouvelle clarté, qui lui expliqua le sommeil étrange de la marquise. Il devinait que la jeune femme avait été endormie à l'aide d'un narcotique.

Il s'approcha de la fenêtre, et, penché au dehors, appuyé sur le balcon, il ouvrit ses oreilles et plongea son regard dans toutes les directions.

Après l'avoir entendu entrer dans la chambre, Raoul était sorti de sa cachette, prêt à se ruer sur lui et à le frapper de son poignard si l'idée lui venait de pénétrer dans le cabinet de toilette.

Anxieux, sombre, retenant sa respiration, il suivit tous les mouvements de Morlot, qu'il prenait pour un domestique du marquis de Villiers.

Quand il le vit s'appuyer au balcon, il comprit qu'il devait profiter de ce moment pour gagner la porte et prendre la fuite. Il n'y avait pas à hésiter, car les instants étaient précieux. Il sortit du cabinet et rapidement sans bruit, traversa la chambre. Comme il ouvrait la porte, Morlot se retourna.

— Au voleur! cria-t-il.

Morlot bondit hors de la chambre. Mais le cri de Morlot avait prévenu Jardel, qui venait d'être rejoint par le valet de pied. Il se trouvait en face du voleur. Raoul, brandissant son poignard, voulut se faire livrer passage. Le canon du revolver le força à reculer. Alors, saisi d'une peur folle, il songea à rentrer dans la chambre, bien décidé, cette fois, à sauter par la fenêtre. Mais, déjà, Morlot était sur le seuil et il vit le canon d'un second revolver à la hauteur de ses yeux.

Pris entre les deux agents, le misérable sentit qu'il était perdu.

(La suite dans le prochain numéro)

--- o ---

ETONNEMENT

Une dame rend visite à une de ses intimes qui vient de perdre son mari.

C'est le jour même de la cérémonie funèbre.

On cause pendant un moment de choses indifférentes, puis, remarquant l'air absorbé de la toute nouvelle veuve, la visiteuse de s'écrier soudain:

— Mais qu'avez-vous donc, ma chère belle, vous paraissiez triste?

Remède efficace



Pour soulager promptement l'anémie, la débilité générale, l'épuisement nerveux, la faiblesse, l'insomnie, la perte d'appétit, les suites de surmenage physique ou mental et les troubles de la digestion. Le

tonique

ZYMOPHOS

à base de glycérophosphates pour les Nerfs et d'enzymes pour la Digestion est le tonique hautement recommandé.

Il aide à former les globules rouges du sang et augmente la résistance physique, il facilite la fonction digestive et remet le système en équilibre.

Achetez une bouteille du tonique ZYMOPHOS, suivez les directions y indiquées, et votre santé sera vite améliorée. En vente partout \$1.00 la bouteille ou envoyé franco sur réception du prix. LABORATOIRES LORBISS Boîte postale 424, Station M, Montréal.

LE FILM

UN MAGAZINE UNIQUE EN SON GENRE EN AMERIQUE

EN FEVRIER

L'AMOUR TRIOMPHE

Par

L. N. SONCOUR

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

LES NARINES OBSTRUÉES

par les rhumes

Employez du Mentholatum pour débarrasser les narines et faciliter la respiration.

MENTHOLATUM
Pour CONFORT Constant.

— Tu verras, c'est pas un mauvais homme et la preuve, j'en ai plus de clous... Aïe !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je me suis tapé... Ce sont ces pointes aussi qui n'enfoncent pas. Je m'en vais en demander au voisin.

— Voyons, Lucette.

Déjà, l'ouvrière était à la porte du contremaitre qui ouvrit en maugréant.

— Maintenant... — elle suça son doigt où perlait une goutte de sang rose — ce sont les clous qui...

— Qu'est-ce que vous vous êtes fait ? interrompit Jean.

— Ce n'est rien... un coup sur l'ongle...

— Rien... rien... fit l'homme, soudain radouci. Comme vous y allez... Aussi ce n'est pas du travail pour femme... Vous ne pouviez pas me faire signe.

Il prit une caisse à outils et suivit la jeune fille chez elle.

En un tour de main, la besogne — quelques rayons à poser — fut faite. On put décharger les piles de couronnes sur les planches, installer les caisses remplies de perles, et Jean s'en alla, couvert de remerciements, qu'il abrégua de son mieux :

— A votre service... Ça se doit.

IV

Les relations en restèrent là et les semaines passèrent.

Jean, partant de bonne heure, tous les jours pressé, revenant en hâte avaler le repas que la mère Bal cuisinait pour lui, et ne rentrant plus qu'à la nuit, ne rencontrait que rarement ses voisines.

Si, par hasard, il croisait l'une d'elles dans l'escalier, il se montrait poli, pour la mère surtout, qui l'avait en haute estime, et chacun continua de vivre claquemuré derrière sa porte.

Quant à Lucette, elle était devenue la joie de la maison. Une fois par jour, elle dégringolait les étages en coup de vent, un refrain aux dents et remontait quatre à quatre, les bras chargés de provisions.

Le reste du temps, elle restait là-haut, remuant ses perles sur sa table à ouvrage, près de la fenêtre d'où sa chanson partait jusqu'à la nuit, tard, car, la besogne, après un commencement de chômage inquiétant pour les deux femmes qui avaient dû demander crédit chez les fournisseurs, venait de reprendre tout à coup ; et la concierge disait en époussetant ses meubles :

— Le travail va... et l'oiseau chante. Il y a du grain dans la cage.

La mère Bal qui ne manquait pas une occasion de faire valoir sa protégée, ajoutait encore :

— Elle a du mérite, sûrement. Jolie comme elle est, elle travaille et ne se marie pas. Je sais qu'elle a refusé un parti, un ouvrier, un brave et beau garçon, mais pauvre comme elle... rapport à sa mère. Qu'est-ce qu'elle deviendrait, la maman Chanon sans sa fille ?

Par sa gaieté, son entrain et malgré ses airs évaporés, la perlière avait fait la conquête de tout le monde ; et le contremaitre, après avoir songé, un moment, à déménager, ne songeait plus à partir, mais à cela se bornaient toutes ses concessions.

Jamais il n'interrogeait sur sa voisine, seulement la concierge s'était vite aperçue qu'elle lui faisait plaisir en l'entretenant d'elle.

De son côté, Lucette lui avait posé deux ou trois questions ambiguës sur Jean, sa famille, son âge.

— Tiens, tiens, se disait la femme, chez qui un projet assez vague qu'elle avait eu en amenant ses amies dans la maison prenait corps peu à peu, est-ce que cela rendrait déjà ?

J'en aurai le cœur net. La petite se garde, elle est rouée comme potence,

Le Contremaitre

(Suite de la page 5)

mais je surveille et je la confesserai. J'ai des moyens à moi...

Un matin que l'ouvrière descendait l'escalier en tourbillon, elle l'arrêta et brutalement :

— En voilà des manières... Tu n'as pas honte à ton âge...

— Qu'est-ce qui vous pique, mère Bal ?

— Mais oui, à vingt ans et plus... Tu as peur de coiffer sainte Catherine, et tu la coiffes, malgré tes façons pour aguicher les hommes...

— Oh ! madame Bal ! fit la jeune fille qui pâlit, les larmes aux yeux.

— Voyons, voyons. C'est pour rire ; tu ne comprends pas. J'ai voulu simplement te faire entendre qu'il n'y avait pas de jeunes gens, de partis... dans la maison... tous mariés. Il y en a bien un, mais trop vieux et qui

restera garçon, ton voisin, et puis c'est plus qu'un ouvrier, presque un monsieur ; il n'est pas pour toi.

— Qui vous en parle ? répliqua Lucette qui passa devant, dépitée.

Le soir, d'ailleurs, la réconciliation était faite entre elles et la concierge disait à son mari :

— J'ai amorcé... Maintenant, la petite mordra-t-elle ? Voilà !

— Je crois pas, dit l'homme, elle est trop jeune pour l'autre, m'est avis.

V

JEAN DAYOS, plus simple de nature, fut plus facile à confesser. Après s'être laissé mettre sur la voie par la concierge, un soir que, chez lui, en tête à tête avec sa vieille Bal, ils prenaient leur café, il avoua son cher

L'HEURE GRISE

~

*N'allumez pas !... Laissez l'ombre entourer de mauve
Les tapis, les sofas, qui fondent dans la nuit...
Ce salon, tout brumeux, a des tiédeurs d'alcôve
On devine la lutte, à pas feutrés de fauves,
De la Nuit qui pénètre et du Jour qui s'enfuit.*

*N'allumez pas !... La vitre a des reflets d'opale,
Des tons doux et nacrés de pastels invendus.
On distingue en un coin — mystérieux ovale —
Le miroir nébuleux où flotte, vague et pâle,
Le fantôme penché des meubles suspendus...*

*N'allumez pas !... Sur nous s'abat le crépuscule,
Voilant tous les objets d'un brouillard gris cendré.
On ne voit déjà plus de l'antique pendule
Que le cadran bleuté, barré de deux virgules,
Et l'éclat assombri de son socle doré...*

*Et la pénombre, alors, se faisant ma complice,
Vous dira les aveux que je pense tout bas.
Comprenez leur douceur, dans l'ombre évocatrice.
Mon cœur, très tendrement, vers votre cœur se glisse.*

CHARLES BLEUNARD

PARRAIN

(Suite de la page 21)

— Elle épouse Quersier, le fils d'un riche industriel, qui n'avait fait appel à de hautes relations pour entrer dans ma troupe qu'afin de conquérir Gloria dont il était fou !

— Elle épouse Quersier et... cela vous est égal ?

Elle le fixait de ses yeux agrandis qu'une joie intense envahissait peu à peu.

— Ah ça ! Pierrette, deviens-tu folle ?

— Je... Je ne sais pas ! Je suis heureuse...

— Pourquoi donc ? articula-t-il la gorge sèche.

— Parce que... je croyais que c'était cette femme qui vous obligeait à m'éloigner... Maintenant... je ne comprends plus !

— Il ne faut pas que tu comprenes !

Leurs regards se rejoignirent à nouveau, et, brusquement, il sentit s'abattre contre lui le petit corps frémissant ; deux bras souples et chauds lui entourèrent le cou et la tête de Pier-

rette vint se blottir au creux de son épaule comme en un abri naturel où elle cachait le rose de son front.

— J'ai compris, j'ai compris... Gardez-moi toujours... gazouillait en même temps la voix basse et tendre.

— Je n'ai pas le droit, ma Pierrette adorée... Ta jeunesse...

— Vous êtes ce que j'ai connu de plus jeune, de plus beau, de meilleur. Parrain, je sais, maintenant, que c'était vous, vous seul que Dieu me réservait !

— Ma petite chérie !... Ce n'est pas possible !...

— Gardez-moi, parrain...

Il se redressa tout à coup. Sa main pressa contre sa poitrine la fine tête de la jeune amoureuse, cependant que le bonheur mettait comme un rayonnement sur son mâle visage.

— Nous allons partir, s'écria-t-il. Partir vers Boisilelong, pour demander à notre vieux curé de nous bénir !

MARCELLE DE MORTHONE

tourment, l'intérêt qu'il portait à ses voisines, à la petite qu'il voulait doter pour l'empêcher de tourner mal : « ça n'arrive que trop », et enfin le moyen qu'il avait découvert pour cela : son intention d'épouser madame Chanon.

— Qu'est-ce que tu chantes ?... s'écria la mère Bal qui tutoyait tout le monde dans ses grands moments.

— Mais oui, je vis un peu seul, ça me ferait une famille. Après tout, madame Chanon n'a que quarante ans comme moi.

— Tu n'en a que trente-cinq...

— Ça ne fait rien.

Et il continua sur cette question. La concierge le laissa aller.

Quand il eut fini, elle croisa ses bras.

— Très bien, mon garçon... Seulement, ce n'est pas la mère, mais la fille que tu aimes là-dedans... Quant à ce qui te gêne, ton âge que tu exagères... Laisse-moi faire, tirer ça au clair et je te répondrai dans quelques jours.

VI

Le samedi suivant, on apprit que le lendemain, à l'occasion d'une médaille d'or, obtenue à l'exposition de Chicago, Jean déjeunerait chez son patron, lequel, ancien ouvrier lui-même, faisait grand cas de son contremaitre.

Toute la maison s'associa au succès du mécanicien et le dimanche matin, lorsque Jean, rasé de frais, chaussé fin, l'œil brillant, très à l'aise dans sa redingote bien coupée, quitta sa chambre, on ne le reconnaissait plus.

Il avait retrouvé son air de jeune homme et paraissait vingt-huit ans à peine.

Devant la loge, il donna dans la concierge, qui sortait.

— Monsieur Jean, il y a une lettre pour vous, entrez donc. Matin, que vous êtes beau. C'est le triomphe, aujourd'hui, sur toute la ligne — et elle s'en alla dans l'escalier, attirée par un bruit de pas.

Dès le premier étage, elle rencontra Lucette qui dévalait, portant une bouteille vide, et rougit aussitôt.

— Ah ! je t'y prends.

— Quoi donc ?

Mais la figure, la voix démentait les paroles et l'ouvrière sourit.

— Je traîne mon litre à pétrole que je vais faire garnir. Mais, dites donc, mère Bal vous ne m'aviez pas raconté que le contremaitre eût un fils...

— Je pensais bien que tu le verrais... Arrivé d'hier du régiment, et un beau garçon. Comment le trouves-tu ?

— Très bien...

Les deux femmes se regardaient avec un petit rire en dessous et Lucette continua :

— Mais, pour avoir un fils soldat, quel âge a-t-il donc, monsieur Jean ?

— Cinquante...

— Et plus, fit la perlière qui éclata de rire et s'échappa le long de la rampe.

— Ah ! petite rouée, tu cachais ton jeu. Ecoute donc.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monte... — et d'un ton sérieux — j'ai à te causer...

VII

LORSQU'APRÈS déjeuner, Jean Dayos revint de chez son patron, la mère Bal l'attira à part.

— Ça y est, tu es agréé.

— Agréé par qui répondit Jean, n'osant pas comprendre — qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Tu sais bien, ne fais pas la bête.

Et le soir même, Jean emmenait tout le monde au restaurant, pour le dîner de fiançailles.

G. GAYAR



Un économiste américain prédit que la population de ce pays ira en décroissant dans une quinzaine d'années d'ici et que de graves complications pourront en résulter.

On parle de temps à autre du serpent de mer; il en existe réellement, mais les plus grands que l'on connaisse, du moins jusqu'ici, n'ont qu'une dizaine de pieds de longueur.

Les lampes très anciennes consistaient simplement en un petit réservoir, ouvert ou fermé, dans lequel on mettait de l'huile ou de la graisse et qui avait une poignée sur le côté pour en faciliter la manipulation. Une mèche, grossièrement faite, trempait dans l'huile ou la graisse et on l'allumait à l'autre extrémité. Nous nous croirions bien malheureux s'il nous fallait aujourd'hui recourir à ce mode primitif d'éclairage.

Plus de neuf cents langues ou dialectes sont parlés en Asie.

La gare de Waterloo, à Londres, couvre une superficie de vingt-quatre arpents et demi.

Les mouches « tsé-tsé » qui causent la maladie du sommeil ne pondent pas d'œufs mais des larves toutes vivantes.

La Bolivie possède le plus petit timbre-poste de tous les pays du monde entier.

En 1917, il est tombé, sur Londres, la pluie la plus abondante qui ait été encore enregistrée; la chute d'eau a été de quatre cent cinquante tonnes par arpent superficiel.

Le plus ancien dictionnaire géographique connu est celui d'Etienne de Byzance qui vivait il y a quatorze cents ans.

Une librairie de Londres réclame le record d'importance pour le monde entier; elle a un stock de deux millions de livres et assure le fonctionnement de cinq cents dépôts de circulation.

Aux Etats-Unis on fabrique une nouvelle soie artificielle dont la qualité serait supérieure à tout ce que l'on a fait jusqu'ici; cette soie est obtenue de tiges de cannes à sucre traitées par l'acide nitrique.

Des inscriptions hiéroglyphiques qui viennent d'être découvertes sur le Sphinx donnent de précieuses indications sur son origine.

Au Siam, quelques employés de banque emploient les singes d'une façon originale; ils leur font mordre les pièces de monnaie qu'on leur apporte et jugent, d'après l'empreinte, si elles sont vraies ou fausses.

Le lac Naivasha, dans l'Afrique de l'est, a dix-sept milles de longueur et douze de largeur; il reçoit les eaux de deux importantes rivières et bien qu'il n'ait pas de décharge, jamais son niveau n'augmente; l'évaporation s'y oppose.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ETRANGES — Par PASCAL BOVIN, artiste canadien

Un JEUNE

HONGROIS QUI VOULAIT ÉTABLIR UN RECORD D'UN NOUVEAU GENRE, RESTA PENDANT QUATRE JOURS DANS UN BAIN D'EAU TRÈS CHAUDE; SA PROUESSE FUT INTERROMPUE PAR LA POLICE QUI LE SORTIT DE FORCE DE SA BAIGNOIRE.



La REINE

CATHERINE DE MÉDICIS EUT UNE ROBE DONT LA TRAINÉ AVAIT CENT CINQUANTE PIEDS DE LONGUEUR; IL FALLAIT VINGT PAGES POUR PORTER CETTE TRAINÉ.



Une INVASION

DE GUÊPES VENUES ON NE SAIT D'OÙ, FIT IRRUPTION DANS LE MARCHÉ PUBLIC DE BULAWAYO, AFRIQUE DU SUD ET CAUSA UNE TELLE PANIQUE QUE TOUT LE MONDE DUT S'ENFUIR AU PLUS VITE.



Tous droits réservés, Le Samedi

Il y a six siècles et demi que les lunettes pour lire existent; elles furent inventées en 1285 par Alexandre de Spina.

De tous les oiseaux des tropiques, c'est celui qu'on nomme frégate qui a le vol le plus rapide; d'après des observations précises on a pu se rendre compte qu'il atteint une vitesse de 276 milles à l'heure.

Le fleuve Orénoque, de l'Amérique du sud, reçoit un grand nombre d'affluents; sur tout le long de son parcours de deux mille milles, les eaux de 436 rivières importantes viennent s'y jeter ainsi que celles de deux mille rivières de moindre importance.

Des mines de charbon importantes viennent d'être découvertes en Éthiopie, à environ cinquante milles d'Addis-Abebba dont on a tant parlé pendant la guerre.

Chez beaucoup d'insectes les yeux sont immobiles, mais la nature y a pourvu en dotant ces yeux de facettes qui sont comme des petits yeux secondaires permettant à l'insecte d'avoir un large champ de vision. L'œil d'une araignée a huit de ces facettes, et les yeux de certaines abeilles en ont plus de mille.

Les anchois, ces petits poissons qui font de délicieux hors-d'œuvre, sont pêchés dans la Méditerranée pendant les nuits des mois de mai, juin et juillet. On les attire dans de larges filets aux mailles percées à l'aide de lumières brillantes.

La mer des Sargasses est recouverte d'un amas épais d'algues et autres plantes marines dans lesquelles les navires peuvent se trouver pris comme dans un piège; sa superficie est presque aussi grande que celle de la province de Québec, et n'a pas changé d'aspect depuis que Christophe Colomb la signala en 1492.

De tous côtés on exploite les mines de charbon avec plus d'ardeur que jamais au Mandchoukouo, un plan vient d'être mis en pratique pour en extraire dix millions de tonnes pendant cinq ans.

Le Venezuela vient de briser tous ses records dans la préparation du pétrole; il en produit actuellement deux millions et deux cent mille tonnes par mois.

Le ministère du travail, en Angleterre, dit que l'électricité industrielle offre maintenant le meilleur champ d'action aux femmes qui veulent exercer une profession.

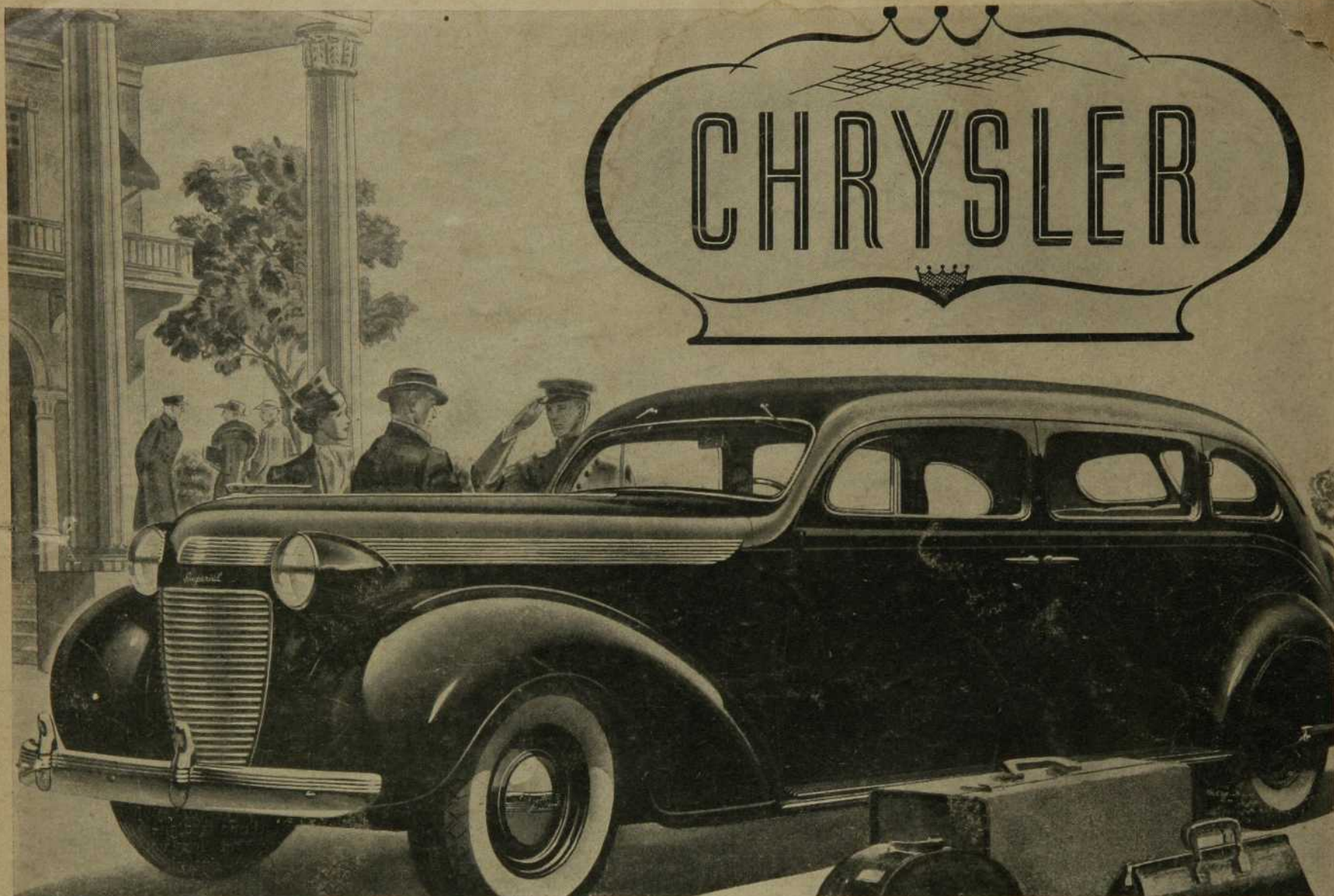
La Colombie vient de décider que 80 à 90 pour cent des employés et travailleurs manuels doivent être citoyens colombiens.

La Russie vient d'adopter la méthode américaine pour l'exploitation des puits de pétrole; au lieu de limiter le travail aux puits de grand rendement, elle va exploiter, sur une grande échelle, tous les puits à débit même très lent.

La Turquie est en passe de devenir le paradis des prisonniers; des prisons modèles vont être construites avec salles de bains, buvettes et terrains de jeux. Les prisonniers se conduisant bien auront le droit d'inviter leurs parents ou amis les jours de fête et il sera mis, en ce cas, à leur disposition des salles confortables et sans surveillance. On demande à la Turquie si elle n'aura pas ensuite l'intention d'en faire autant pour les honnêtes gens, afin de leur éviter la trop forte tentation d'aller demeurer dans ces belles résidences.

Un employé d'un grade supérieur, attaché à la ville de Paris, est payé dix mille dollars par an simplement pour boire de l'eau. C'est le chef des experts qui ont charge de la distribution d'eau potable et doivent s'assurer rigoureusement qu'elle est toujours dans le meilleur état de consommation. Il est obligé, pour ne pas se fausser le goût, de suivre un régime très spécial qui ne plairait pas à beaucoup de personnes.

On fait une très belle couleur rouge pour la teinture du drap avec un insecte nommé cochenille. Cet insecte ne se trouve guère qu'au Guatemala où on le prend sur des cactus.



Chrysler Custom Imperial Sedan 7-Passagers

Voyagez Royalement dans un Chef-d'Œuvre Chrysler

UNE SEULE RANDONNÉE dans aucun des quatre élégants Chryslers de 1937 vous convaincra qu'enfin l'automobilisme est doté d'un chefs-d'œuvre.

Enfin voici des automobiles qui, grâce à leurs style et beauté distinctives, reflètent la personnalité et le bon goût que toute personne à la note exige dans ses contacts quotidiens.

Enfin voici des autos qui rendent synonymes "voyages" et "repos". Cependant la sécurité n'y a rien sacrifié. Vous êtes surabondamment protégés par la carrosserie toute

d'acier Chrysler et par du verre inéclatable dans toutes les fenêtres. Les freins hydrauliques *authentiques* de Chrysler à pression égalisée vous donnent, à vous et à votre chauffeur, une confiance absolue.

Conduire un Chrysler c'est noter la différence.

Le génie de Chrysler donne au luxe une réalité nouvelle et une nouvelle notion du confort en automobile — du confort de la conduite.

Passez chez le dépositaire Chrysler-Plymouth

le plus près de vous et faites l'essai d'un de ces nouveaux Chryslers de 1937.

CHRYSLER ROYAL—Un nouveau "char"—muni d'un nouveau moteur d'extraordinaire puissance—à un prix démocratique.

CHRYSLER IMPERIAL—le PLUS NOBLE des HUIT, 110 chevaux-vapeur, quatre modèles de carrosseries brillamment stylées.

CHRYSLER CUSTOM IMPERIAL—Vaste et d'un luxe abondant—amplement d'espace pour neuf personnes—130 chevaux-vapeur.

CHRYSLER AIRFLOW—Le plus moderne auto au monde. Le Chrysler Airflow de 1937 porte à un nouveau sommet le style et le luxe.



Une gale soirée vous invite. "Y aller" et "en revenir" dans le nouveau Chrysler Royal est un joyeux prélude et un dénouement approprié à l'agrément de l'occasion.

